





MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe



MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe





auteur = LESLIE

cf. note  
manuscrite  
en tête du  
second Volume.

---

HISTOIRE  
DE LA  
JAMAÏQUE,

*Traduite de l'Anglois.*

*Rauvin*

Par M. \*\*\*, ancien Officier de  
Dragons.

*Premiere Partie.*



A LONDRES;  
Chez N'OURSE.



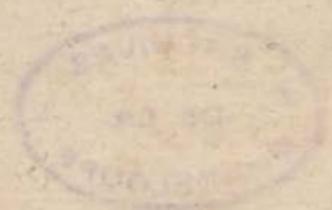
---

M. DCC, LI.

*Inventaire n° 640/1*

HISTOIRE  
DE LA  
JAMAÏQUE

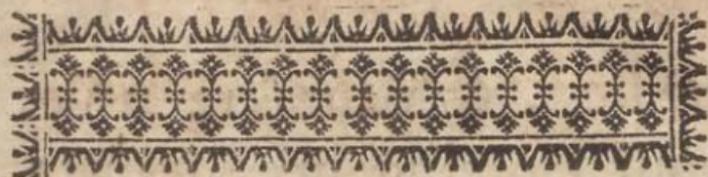
Traduite de l'Anglois  
Par M. ... ancien Officier de  
Dragon  
Francis Paris.



A LONDRES,  
Chez Nourse.

---

M DCC L I



# A V I S

## DU TRADUCTEUR:

**N**E voulant pas ennuyer le Lecteur par un long Avant-propos, je me contenterai de lui dire que l'original dont je donne la Traduction, m'est tombé entre les mains dans le tems que j'étois Officier de Dragons dans les Troupes de France; qu'il m'a fait plaisir, & que je l'ai traduit. On trouvera à la fin de la II. Partie des Planches cu-

rieuses , & peut-être utiles  
pour l'intelligence des Ma-  
chines, des Plantes , & des  
Poissons qu'elles représen-  
tent

HISTOIRE



HISTOIRE  
DE LA  
JAMAÏQUE,

*Traduite de l'Anglois.*

---

LETTRE I.



UN bon Vaiffeau & un vent favorable m'ont enfin apporté dans cette partie du nouveau Monde, bien nouveau en effet par rapport à celui que nous habitons, avec qui celui-ci n'a aucune refsemblance. Dans cette grande variété d'objets qui fe préfentent à ma vûe,

*I. Part.*

A

à peine ai-je pû remarquer sur un seul visage l'œil gai & le teint fleuri de l'Anglois. Tous les habitans ont l'air mal fain, le coloris pâle & terreux, & le corps maigre. On les prendroit pour des cadavres ambulans, encore revêtus de leur drap mortuaire. Cependant ils tirent parti de la vie le mieux qu'ils peuvent, & font de bonne humeur dans la conversation. Si la mort a plus de besogne ici qu'ailleurs, du moins la voit-on venir avec plus d'indifférence. On y vit bien, on caresse ses amis, on boit de bon cœur, on y gagne de l'argent, & du reste, on ne s'embarasse pas beaucoup de l'avenir. Je remets à vous parler plus amplement du caractère des habitans de cette isle, quand le tems aura augmenté mes connoissances sur ce point, & que mes habitudes avec eux

feront devenues plus étendues  
& plus générales.

Notre voyage a été fort agréable : avec un beau tems & de bons vents on ne trouve pas la navigation pénible. Notre Capitaine est un homme de bon sens ; la franchise de son naturel lui acquiert d'abord votre estime : il n'a rien de cette grossiereté & de cette rudesse, défaut trop ordinaire à ceux de sa profession. Les 36 Mois sont fort bien traités sous ses ordres, & l'on entend à peine un seul murmure. S'il arrive que les Matelots les maltraitent, ils n'ont qu'à se plaindre, il est d'accès facile & leur rend d'abord justice. Je n'ai jamais vû un meilleur homme, plus complaisant pour ses amis & de plus gracieuse société. D'ailleurs il a de la vivacité & de la pénétration dans l'esprit :

il est bon sans ostentation, & & juste sans être sévère. Je ne dois pas non plus oublier notre Chirurgien. J'ai beaucoup de bien à en dire. C'est un jeune homme d'un bon naturel & qui a du mérite. Il a fait voir une application continuelle aux différentes situations de nos malades. Son habileté à employer les remèdes propres à les tirer d'affaire, égaloit sa patience à les soigner & à les consoler en entrant dans leurs peines.

Notre vaisseau portoit aussi plusieurs passagers, gens connoissant leur monde & les bonnes manières. Pouvois-je après cela n'être pas heureux & content ? Les heures couloient aisément : chaque jour étoit agréable, & je n'ai pas ressenti un seul moment d'ennui.

Outre la conversation nous

avons encore d'autres passe-  
tems, médiocres à la vérité,  
mais assez doux. Pour le vin,  
par exemple, nous n'avons  
qu'à parler, & nous en dispo-  
sions aussi librement que si nous  
avons été à terre.

Après quelques semaines de  
navigation, nous nous apper-  
çûmes que nous étions dans  
un climat plus chaud, &  
l'humide Empire nous présenta  
des spectacles nouveaux & sur-  
prenans pour nous, <sup>a</sup> des Pois-  
sons volans dans les airs,  
des Dauphins qui se jouoient  
dans les ondes, & de vastes  
Baleines y roulant pesamment  
leurs lourdes masses: ce qui nous  
amusoit beaucoup. Nos Ma-

Dauphins.  
Poissons  
volans.

<sup>a</sup> Le Dauphin est un poisson droit, fort  
brillant, de la longueur de quatre à cinq  
pieds de long avec une queue fourchue &  
perpendiculaire à l'horison. Il nage familié-  
rement autour des vaisseaux. Sa chair fait de  
fort bon bouillon.

*Histoire gen.  
des Voyages,  
t. 2. p. 347.  
Atkins.*

telots préparèrent & lancerent leurs harpons, & prirent un Dauphin. Je fus curieux de voir un animal dont on dit tant de fables. Je le mesurai. Il avoit quatre pieds de longueur, & à peu près la moitié de grosseur. Son ventre étoit d'un fort beau jaune, le dos verdâtre, & du reste peu différent d'un gros Saumon, hors par un creux entre le museau & le sommet de la tête. Bien apprêté, c'est un fort bon manger, gras & approchant du goût du Turbot.

Le Poisson volant a deux longues nageoires qui lui servent d'aîles; & pour la grosseur & la figure il ressemble beaucoup au Hareng. Ils se tiennent rassemblés & volent par grandes bandes, cherchant à éviter les Bonites. Bonites & les Dauphins qui les dévorent. Ils ne restent hors de l'eau que tant que leurs aîles

ou nageoires sont mouillées, ce qui fait qu'ils tombent souvent sur le tillac des navires, & deviennent une facile proie pour les Matelots, qui les mangent ou s'en servent comme d'appât pour prendre les Bonites & les Dauphins. Pour la bonté, je le regarde comme une espèce de Merlus; car j'y trouve peu de différence, soit pour le goût, soit pour la figure. Sa peau n'est pas à la vérité d'une couleur si claire ni si argentée: il est aussi moins grand; mais en gros, ces deux poissons se ressemblent beaucoup.

A peine étions-nous à 30 degrés de latitude, que nous fûmes frappés de la vûe d'une Trombe, <sup>a</sup> météore surprenant, Trombe  
de mer. quoique commun sur la mer,

a Il est remarquable que lorsque le tems est chargé & le vent orageux, soufflant en même tems de plus d'un côté, les Trombes

furtout dans ces parages, & si redoutable aux vaisseaux. D'abord on apperçoit un nuage épais, dont la partie supérieure est blanche, l'inférieure fort noire : de celle-ci pend ou des-

font plus communes près des Caps de Larikea, de Greego & de Carmel ( en Syrie ) qu'ils ne le sont dans aucune autre partie de la Méditerranée. Celles que j'ai eu occasion de voir, m'ont paru autant de cylindres d'eau qui tombent des nuées, quoique par la réflexion des colonnes qui descendent, ou par les gouttes qui se détachent de l'eau qu'elles contiennent, & qui tombent, il semble quelquefois, furtout quand on en est à quelque distance, que l'eau s'éleve de la mer en haut. Pour rendre raison de ce phénomène, on peut supposer que les nuées étant assemblées dans un même endroit par des vents opposés, ils les obligent, en les pressant avec violence, de se condenser & de descendre en tourbillons.

Dans son  
Cours de  
chymie,

Lemery suppose que ce phénomène est produit par des tremblemens de terre & des éructions qui se font au fond de la mer; ce qui ne me paroît pas vraisemblable. Aristote, *in Meteorolog.* n'explique pas mieux la chose par les vents qu'il appelle typhons & siphons, parce que, dit-il, ils attirent souvent l'eau. *Voyages de Shaw dans les Royaumes d'Alger & de Tunis, tome 2. p. 55.*

descend ce qu'on appelle proprement la trombe, qui ressemble à un tuyau fait en cône, fort gros par le haut. Au dessous l'on voit toujours la mer bouillir, & s'élever comme un jet d'eau qui se soutient plusieurs verges au dessus de la surface de la mer, en forme de colonne, de l'extrémité de laquelle sort & s'étend une espèce de fumée. Fort souvent le cône descend si bas qu'il touche le milieu de la colonne & s'y attache pour quelques momens; mais quelquefois il ne fait que s'en approcher à quelque distance, tantôt directement, tantôt obliquement. Il est quelquefois difficile de distinguer lequel des deux, la colonne ou le cône paroît le premier, quoique généralement parlant ce soit le bouillonnement de l'eau & la co-

lomme. Car le plus souvent le cône ne paroît creux qu'à la fin, & quand l'eau de la mer attirée violemment s'éleve dans son centre. Aussitôt après, ce canal disparoît, & le bouillonnement continue encore quelque tems, même jusqu'à ce que la Trombe se forme de nouveau & reparoisse encore: ce que souvent elle fait plusieurs fois dans un quart d'heure.

La vraie cause de ce phénomène si dangereux & si merveilleux est fort peu connue. Il est cependant assez probable que c'est l'effet d'un tournoyement des nuages poussés par des vents contraires & qui se rencontrant dans un point centrale, s'affaissent par là & descendent en forme de tuyau, à peu près comme la vis d'Archimede; & que l'extrême condensation & la gravitation

violente de ce mouvement circulaire, attire & élève l'eau de la mer avec une force prodigieuse. Or comme c'est ce mouvement qui l'attire & la soutient ; dès qu'il rencontre un obstacle à sa rapidité dans le poids de ces eaux, le phénomène cesse par la dissolution des nuages qui crevent & laissent tomber les eaux qu'ils soutenoient. Lorsqu'on voit approcher ces Trombes il faut tâcher de les rompre à coups de canon, ou du moins de les détourner par le bruit de l'artillerie qui cause dans l'air un tremblement & un frémissement contraire à cette agitation circulaire qui les forme.

Je ne vous dis rien des réjouissances & des cérémonies matelotes à l'approche du Tropique. Pareilles bagatelles ne valent pas la peine d'être

écrites. Dans ce point de la mer on s'estime éloigné des terres de cent lieues de tout côté, & cependant on est entouré d'une multitude prodigieuse d'Oiseaux. On prétend qu'on en voit toujours dans cette latitude ; mais d'où ils viennent, où ils nichent, & quels sont leurs noms, c'est je crois ce que personne ne sçait. Quant à leur figure, ils sont à peu près de la grosseur d'une Oye d'automne, tout blancs, avec le bec & le col fort longs.

Oiseaux à  
100 lieues  
des terres.

Nous n'allâmes pas bien loin sans trouver les vents alifés, qui nous menaient bon train & nous faisoient faire sans peine deux lieues par heure. Ces vents qui soufflent constamment de l'Est à l'Ouest entre les deux Tropiques, sont causés par le mouvement journalier.

Vents alifés.

lier du soleil dans cette partie du globe. L'air de cette zone successivement échauffé & raréfié par cet astre, cède à l'impulsion de l'air plus froid, plus condensé & plus pesant qui le suit. Leur rencontre nous fut d'une double utilité : car en rendant notre navigation plus aisée, ils nous empêchoient d'avoir trop à souffrir de la chaleur qui étoit excessive. Je ne sçaurois vous bien représenter combien nous avions à nous louer de leur compagnie, combien ils nous soulageoient & nous fortifioient par leur fraîcheur. En vérité, sans cette heureuse précaution de la nature bienfaisante, la chaleur étouffante de ces climats n'en auroit fait que d'arides déserts. Seroit-il hors de propos d'entrer plus avant dans l'explication de ce phénomène curieux,

dont le genre humain tire tant d'avantage ? Je crois que non : mais pour m'en bien acquitter, je vais copier ce qu'en a dit l'ingénieur M. Halley.

Le vent n'est autre chose qu'un courant d'air ; or, où ce courant est perpétuel, il faut nécessairement qu'il y ait une cause permanente & perpétuelle de sa direction. C'est ce qui fait que bien des gens croient que cette cause est la rotation journalière de la terre sur son axe. Comme elle tourne d'occident en orient, les parties mobiles & fluides de l'air étant excessivement plus légères, tournent avec moins de vitesse, paroissent se mouvoir vers l'Ouest par rapport à la surface de la terre, & deviennent un vent d'Est constant & invariable. Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est que

ces vents régneront seulement près de l'Equateur, & dans ces parallèles où le mouvement diurne est le plus rapide.

Il faut avouer néanmoins que les calmes continuels de la mer Atlantique dans le voisinage de la Ligne, les vents d'Ouest près des côtes de Guinée, & les mouffons ou vents d'Ouest périodiques sous l'Equateur dans les mers des Indes, sont des argumens bien forts contre cette hypothèse. D'ailleurs l'air étant attaché, pour ainsi dire, à la terre par la gravitation, ne devoit-il pas avec le tems, acquérir le même degré de vitesse que celui qui fait mouvoir la surface du globe, aussi bien pour le tournoyement diurne, que pour l'annuel autour du Soleil, qui est environ trente fois plus rapide ?

Il faut donc avoir recours à quelque autre cause capable de produire un effet si constant, qui ne soit pas sujette aux mêmes objections, & qui puisse s'ajuster aux propriétés de l'air & de l'eau, & aux loix du mouvement des fluides. Telle pourroit être l'action des rayons du Soleil sur ces deux élémens, en considérant ensemble son passage journalier au dessus de l'Océan, & le terrain & la situation des continens voisins.

Suivant les loix de la statique, l'air qui est moins raréfié par la chaleur, & conséquemment plus pesant, doit, pour rester en équilibre, se mouvoir autour de celui qui est & plus raréfié & moins pesant. Ainsi l'action du Soleil se portant continuellement vers l'occident, ce doit être aussi la *tendance* continuelle de toute

la masse de l'air inférieur. C'est ainsi que se forme un vent d'Est général, dont tout l'air de ce vaste océan étant agité, ses parties se poussent l'une l'autre & conservent ce mouvement jusqu'au prochain retour du Soleil: ce retour lui rend les degrés de vitesse qu'il peut avoir perdus, & ainsi ce vent devient invariable & perpétuel.

De ce même principe il suit que ce vent d'Est, dans la partie septentrionale de l'Equateur, tendroit au Nord-Est, comme dans la méridionale au Sud-Est: car auprès de la Ligne, l'air est beaucoup plus raréfié que par tout ailleurs; parce que le soleil y est vertical deux fois l'année, & ne s'en éloigne jamais de plus de vingt-trois degrés & demi, distance où le Soleil étant au sinus de

l'angle d'incidence, le rayon est un peu plus court que la perpendiculaire : au lieu que sous les tropiques, quoique le Soleil soit longtems vertical, cependant il s'en éloigne de quarante-sept degrés, ce qui y fait une espèce d'hiver où l'air est si froid, que la chaleur de l'été ne sçauroit l'échauffer au même degré que celui qui est sous l'Equateur. Ainsi l'air, vers le Nord & le Sud, étant moins raréfié que sous la Ligne, il faut nécessairement que des deux côtés il tende & se porte vers l'Equateur. Cette *tendance* jointe au vent d'Est ci-dessus, satisfait à tous les phénomènes de ce vent alisé général, qui régneroit indubitablement tout autour de la terre, de même que dans les mers Atlantiques & d'Ethiopie, si toute la surface du globe

étoit mer. Mais comme plusieurs continens s'y rencontrent, il faut faire attention à la nature de leurs terroirs & à la position des montagnes élevées, qui sont les deux principales causes de ce que le vent ne suit pas toujours cette règle générale que nous avons établie. Car si un pays voisin du soleil se trouve être un terrain bas, uni & sablonneux, tel que les déserts de Lybie, où la chaleur des rayons du soleil réfléchie par les sables brûlans, est incroyable à ceux qui n'y ont pas été : l'air étant excessivement raréfié, il faut que ce soit vers ce côté-là que se porte celui qui est plus froid & plus dense, pour conserver l'équilibre entre eux. C'est à cela qu'on attribue ces vents qu'on trouve proche des côtes de Guinée, & qui

portent toujours à terre, soufflant à l'Ouest, au lieu de le faire à l'Est. Qu'on présume de-là quelle doit être la chaleur de l'intérieur de l'Afrique, puisque même dans les côtes septentrionales, elle est déjà si excessive que les Anciens en concluoient qu'elle devoit rendre inhabitable tout ce qui étoit audelà des Tropiques.

De cette même cause proviennent ces calmes continuels dans cette partie de l'Océan, appelée les Rains. Dans ce parage situé entre les vents d'Ouest qui soufflent vers les côtes de Guinée & les vents d'Est alifés, l'air pouffé également des deux côtés, reste en équilibre & sans mouvement; & le poids de l'atmosphère voisin étant diminué par ces vents contraires & permanens, cet

air ne peut y soutenir les vapeurs abondantes qu'il reçoit : ainsi elles tombent & forment des pluies très-fréquentes.

Mais comme l'air froid & dense , à cause de sa plus grande pesanteur presse celui qui est chaud & raréfié , il est facile de démontrer que ce dernier doit s'élever continuellement en même tems qu'il se raréfie , & s'étendre ensuite pour conserver l'équilibre ; c'est-à-dire , qu'il faut que l'air supérieur , par un courant opposé coule & s'éloigne des parties où la chaleur est plus grande. Ainsi par une espèce de circulation entre ces vents alisés , le vent de Sud-Est suivra celui de Nord-Est , & celui de Sud-Ouest celui de Nord-Ouest. Que ceci soit plus qu'une simple conjecture , c'est ce qu'on peut inférer de

ce qu'on éprouve fréquemment en passant les limites des parages ou soufflent des vents alisés, où l'on voit dans un instant un vent se changer en un autre diamétralement opposé. Ce qui confirme encore plus ce système, est la facilité qu'il donne pour expliquer les vents moussons, phénomène inexplicable dans tout autre système.

Poisson  
Pilote.

Après avoir fait route encore quelque tems, nous vîmes le Poisson Pilote,<sup>a</sup> ainsi nommé, parce qu'on le voit toujours précéder celui que l'on appelle

<sup>a</sup> Le Poisson Pilote est de la grosseur du Hareng, & d'une assez belle couleur. Ces poissons accompagnent toujours le Requin, s'en approchent familièrement & s'attachent à son dos. On suppose qu'ils lui font découvrir sa proie & l'avertissent des dangers. Je croirois qu'ils ont, ainsi que d'autres poissons, l'instinct de le suivre pour se nourrir de quelques parties de sa proie.

Goulu. Nous essayâmes toutes sortes de façons de le prendre ; mais en vain : il évitoit toutes les amorces que nous lui présentions. C'est en vérité le poisson le plus particulier que j'aie vû , & qui paroît dans l'eau de la figure la plus jolie qu'on puisse imaginer. Son corps est bigarré de cent couleurs éclatantes , dispersées le plus agréablement du monde. Sa vûe fit conclure à nos Matelots qu'il falloit qu'il y eût un Goulu bien près de nous. Aussi ils amorcerent bien vîte un fort crampon avec une pièce de bœuf ; & en moins de deux heures on trouva que cet animal vorace s'y étoit pris. On le tira sur le pont avec peine : & le Charpentier le mit d'abord en pièces à coups de hache. J'aurois désiré qu'il ne l'eût pas fait si promptement ,

Goulu;

car cela me fit perdre l'occasion de l'examiner aussi soigneusement que j'eusse voulu. Autant que j'en pûs juger, il étoit fait comme le Chien de mer, <sup>a</sup> & monstrueusement grand. Sa tête

Chien de  
mer.

<sup>a</sup> Le Requin, ou Chien de mer, que les Anglois appellent *Shark*, & les Portugais *Tuberone*, paroît d'ordinaire dans les rems calmes. Il nage lentement, à l'aide d'une haute nageoire qu'il a sur la tête : sa gueule qui va jusqu'au milieu de son col, est éloignée d'un pied du museau, enforte que pour saisir sa proie il faut qu'il se tourne sur le côté : ce qu'il fait avec beaucoup de peine. Ainsi pour choisir son rems, il pousse devant lui ce qu'il poursuit & veut haper. Ses dents sont si tranchantes qu'elles coupent la cuisse ou le bras aussi net que la hache la plus affilée. Il a aussi tant de force dans la queue, qu'il casseroit une jambe d'un seul coup, si on s'en approchoit trop quand il est pris.

Il a la tête platte & unie : ses yeux sont grands, ronds, enflammés. Il a trois mâchoires l'une sur l'autre triangulaires, les dents plates & pointues, extrêmement fortes & ferrées. Outre la nageoire qu'il a sur le dos, il en a une plus petite près de la queue, & deux

tête étoit auffi de la même forme que la leur : fes dents fort ferrées : il en avoit trois rangées , & toutes étoient triangulaires , dentelées & très-aiguës. Il a le gofier fort grand , & l'on trouve quelquefois dans

& deux médiocres fous le ventre. Il a quelquefois vingt-cinq pieds de long fur quatre de diametre. Sa peau eft forte & rude , quoique peu épaiſſe. Il eſt vivipare & fa matrice reſſemble à celle de la chienne. Sa chair eſt coriace , maigre , gluante & de mauvais goût. Son ventre ſeul , mariné vingt-quatre heures & bouilli , eſt un manger ſupportable. Ses petits , trouvés dans le ventre de la femelle & dégorés un jour ou deux , ſont aſſez bons à manger. Sa cervelle rotie devient dure comme une pierre.

Il ſuit ſa proie avec tant d'avidité qu'il s'élançe quelquefois ſur le ſable. Les Nègres , lorsqu'il ſe tourne pour mordre , plongent & le frappent ſous le ventre. Sa voracité lui fait avaler toutes fortes d'amorces. On le prend d'ordinaire avec un crochet armé d'un morceau de viande & attaché avec une chaîne de fer.

Quelques Auteurs diſtinguent le Requin du Chien de mer , qu'ils font trois fois plus petit.

son ventre des corps humains à demi digérés ou même tout entiers. Sa peau est rude , raboteuse & couverte d'un grene-tis fort dense. C'est avec quoi les Bahutiers & les Faiseurs d'étuis couvrent toutes sortes d'ouvrages. C'est sans contredit l'animal le plus destructif que la mer nourrisse dans son sein ; & la crainte d'en être dévorés , empêche bien des gens d'oser s'y baigner.

Enfin après quelques semaines passées assez doucement , nous prîmes terre. La première que l'on put découvrir nous causa une joie inexprimable. Nous regardions avec des yeux avides les montagnes encore éloignées , & nous ressentions des transports extraordinaires à la vûe de ce nouveau Monde.

Isle Saint-  
Christo-  
phe.

Nous mourions tous d'envie d'aller à terre. Notre Capitaine

eut la complaisance de nous laisser descendre à Saint-Christophe, & nous y fûmes parfaitement bien reçus. Le Commandant de Basseterre, qui est la Capitale de cette Isle, nous parut un homme bien né, d'un commerce aisé, ami enjoué, hôte affable, & d'agréable conversation. Il nous fit un accueil fort poli, & nous régala de plusieurs des bonnes choses que produit l'Amérique. C'est là que nous goutâmes pour la première fois de la Tortue, & que nous vîmes les premières pommes de pin, les premières cannes de sucre, & des champs agréables, entourés de haies de Citronniers. Si nous eumes lieu de nous louer de la bonne réception, nous en eumes autant d'être flattés des adieux qu'on nous fit. On eût dit à leurs regrets, que nous étions

d'anciens & intimes amis.

Après un séjour de peu de durée & nous être pourvus de ce qui nous manquoit , nous remîmes à la voile. Il y a là un courant violent qui va de l'est à l'ouest. Il est occasionné par les vents alifés , & leur rencontre avec les isles connues sous le nom générale des Caraïbes. Il favorisoit si bien notre route que le septième jour , après avoir quitté Saint-Christophe , nous arrivâmes à la vûe de la

La Jamaïque.

A une petite distance cette Isle forme un magnifique coup d'œil. Les hautes montagnes toujours vertes & ombragées de grands bois , les petites plantations qu'on découvre sur leurs pentes ou dans les vallées audeffous , présentent une perspective sombre , mais agréable. Nous voguâmes doucement le long de la terre

sans jamais perdre de vûe cette contrée dans laquelle nous étions sur le point de nous établir. Je ne pûs dans cette occasion, retenir une foule de pensées qui m'agitoient violemment. Quelquefois avec des soupirs, je me rappellois l'heureux climat & les aimables connoissances que je venois de quitter ; je me représentois avec transport l'Angleterre, sa précieuse & éternelle liberté, les beaux arts dont elle est le théâtre, les Sçavans dont elle est la nourrice, & les vertus dont elle est la protectrice. Heureux séjour où le plus chetif paysan, aisé & tranquille, jouit sans trouble du fruit pénible de son travail ! Tandis que moi j'allois me fixer dans un pays encore à demi désert, en proie à des dissensions intestines, où l'esclavage étoit établi, & où le pau-

vre malheureux travailloit fans cesse au milieu d'une chaleur étouffante , fans jamais avoir goûté les douceurs de la liberté, ou recueilli le moindre avantage d'une laborieuse industrie ; enfin dans un pays qui n'avoit rien de remarquable que la verdure de ses campagnes.

J'étois absorbé dans ces pensées quand Port-Royal se présenta à notre vûe. Nous jettâmes l'ancre & descendîmes à terre à cette pointe où est le Fort Charles , qui défend l'entrée du havre & qui est un des meilleurs morceaux de fortification qu'il y ait en Amérique. Nous prîmes une Chaloupe pour aller à Kingston , environ à cinq milles de-là. On n'y sçauroit aller par terre de Port-Royal , sans faire un circuit de plus de quinze milles, & cela par un chemin fort dangereux.

Kingston est une jolie ville, grande & bien située. C'est la résidence des Marchands les plus considérables : ce qui en fait une ville d'un vaste commerce. On y vient charger & décharger les vaisseaux ; & la baye qui est vis-à-vis, n'est jamais sans deux ou trois cens bâtimens.

Kingston.

Comme nous avons beaucoup de 36 Mois sur notre bord, & parmi eux quelques habiles artisans, nous vîmes bientôt accourir nombre de Maîtres de plantations, qui venoient pour faire accord & passer contrat avec eux. C'étoit quelque chose de touchant de voir ces malheureux passer en revûe devant leurs futurs tyrans, qui les épluchoient & les examinoient à peu près comme nous faisons un cheval. Chacun choisit celui qui lui plaît le plus. Un bon

36 Mois.

ouvrier se vend jusqu'à 40 liv. sterl. les autres 20 par tête. Ils avoient été si bien nourris & si bien traités pendant le passage, qu'ils avoient tous un air de vigueur, de santé & de fraîcheur, qui fut cause qu'ils furent vendus sur le champ; au lieu que peu après un autre vaisseau chargé de même que nous, mit à terre une multitude de pauvres misérables, exténués, & semblables à des squelettes. La misere étoit peinte sur leur visage, & l'on pouvoit lire dans leur contenance sombre & abbatue, les mauvais traitemens qu'ils venoient d'effuyer sur mer. Il est horrible à raconter toutes les barbaries dont ils se plaignoient. Un mot ou un regard équivoque étoit traité de dessein de mutinerie. Et d'abord, un jeune sévère, des menotes, la

fustigation ou telle autre punition s'enfuiroit. Il faut vous dire cependant que ces cruautés ne s'exercent que dans peu de vaisseaux. En général, les Capitaines ont trop d'humanité & de générosité pour commettre de pareilles bassesses, & l'honneur suffit pour les empêcher de tourmenter des gens sans secours, & de redoubler par-là leur infortune. D'ailleurs les 36 Mois sont censés devoir être bien traités : leurs maîtres payent leur passage. Et seroit-ce pour eux une raison de les maltraiter d'avance, pour ainsi dire, que ce contrat par lequel ils s'obligent volontairement à servir un nombre fixe d'années ?

Adieu, je continuerai de tems en tems à vous rendre compte de ce que je remarquerai de curieux, & vous

pouvez compter sur la vérité & l'exactitude de mes récits.

---

---

## L E T T R E I I.

**Q**UELQUE horrible idée que je me fusse formée de ce pays à mon premier abord, je trouve aujourd'hui qu'il a trop de beautés pour ne pas attirer mon attention. Il produit mille curiosités surprenantes. Et la nature propice, en revanche d'une chaleur étouffante qu'on y respire, l'a enrichi de divers avantages dont peu de contrées peuvent se glorifier. Je m'occupe à en faire des observations dont je vous entretiendrai avec le tems. En attendant je crois devoir commencer par vous donner une idée de cette île.

Elle est située au 17<sup>e</sup>. degré

40 minutes de latitude septentrionale , environ à dix-huit lieues de Cuba , vingt-quatre de Saint-Domingue , & cent quarante de Cartagene , qu'elle a au sud-est. Sa longueur est d'environ cent soixante milles , & sa largeur de cinquante-cinq. Elle est de forme ovale , se retrecissant toujours de plus en plus depuis son milieu jusqu'à ses extrémités , qui se terminent en pointes. Elle contient plus de quatre millions d'acres de terre. Une chaîne de montagnes qui va à peu près d'Est en Ouest , la partage d'un bout à l'autre. Plusieurs belles rivières y prennent leur source , & coulant des deux côtés vers la mer , y forment de jolis canaux qui arrosent en passant les vallées , & fournissent aux habitans une eau douce & fraîche , avec abondance de

Situation  
& grandeur  
de l'Isle.

L'acre d'Angleterre a  
720 pieds de  
Roi sur 72  
de large.

Rivieres.

poissons de différentes especes. Nous ne pouvons pas à la vérité nous vanter d'y trouver beaucoup de ceux qu'on voit en Europe; mais les poissons que nous y pêchons ne leur cèdent point en délicatesse. Le Mulet y est d'un goût exquis, & le Calipever n'est pas beaucoup au dessous du meilleur Saumon: je ne connois pas de poisson plus gracieux au palais. Nous avons aussi quantité d'Anguilles & d'Ecrevisses, & d'autres poissons que j'aurai occasion de vous nommer & de vous décrire une autre fois. Aucune de ces rivieres n'est navigable & ne pourroit le devenir qu'avec des dépenses immenses: mais quelques-unes sont assez larges pour qu'on puisse voiturer les sucres dans des canots, des plantations les plus reculées de l'Isle jusqu'au bord de

la mer. Je défierois qui que ce fût d'en donner une liste exacte : plusieurs disparoissent quand les orages sont finis , ou changent leurs cours ou perdent leur nom. Quelques-unes coulent sous terre plusieurs milles , telles que Rio-Codre & Rio-Pedro dans le val Saint-Thomas. La premiere se perd à neuf milles de l'endroit où elle reparoit. L'autre coule deux milles au travers d'une montagne où elle se précipite & d'où elle ressort également avec grand bruit. Quand les Nègres veulent y pêcher , ils en bouchent l'entrée , & par l'autre côté de la montagne , entrent aisément dans cette cavité où ils pêchent assez avant avec succès. Cette riviere n'est éloignée de Spanish-Town que de douze milles , & passe au travers de la plantation du Conseiller Tot-

terdale. L'autre en est distante d'environ vingt-deux milles & fort de la montagne appelée le Mont du Diable, près de l'habitation de M. Lord.

Qualité  
de l'eau.

L'eau est fort bonne dans toute cette Isle, hormis dans quelques endroits où elle est faumâtre & d'aucun usage. Dans ces cantons on se fert d'eau de pluie qui est fort saine; mais il y en a peu où l'on soit réduit à cette extrémité, hormis dans les montagnes voisines de Ste. Catherine, dans les pâturages du même district, dans le ressort de Port-Royal, & dans quelques savanes peu considérables.

Savane ou  
prairie, c'est  
la même chose.

Montagnes.

Les montagnes, ainsi que la plus grande partie de l'Isle, sont couvertes de bois, qui ne cessent jamais d'être verts en quelque saison que ce soit. Il fait ici un printems éternel, &

les fleurs naissantes du mois d'Avril n'effacent pas les beautés de celui de Décembre. Vous y voyez le Cédre, le *Lignum vitæ*, le Mahogany & cent sortes d'arbres, parer le sommet des montagnes, mêler bizarement leurs branchages, confondre agréablement les différentes nuances de leur verdure, & former de jolis bosquets & de fraîches retraites; les uns élever une tête altiere, & les autres se nourrir & végeter à l'abri de leur ombre favorable.

Les vallées qui sont cultivées n'offrent pas de moindres agrémens: elles portent de même les vertes livrées de la nature, & ne plaisent pas moins aux yeux, quoiqu'elles doivent leurs beautés à l'art. Elles produisent les plus riches plantes de l'univers, telles que les

Vallées.

Fruits. Cannes de sucre , le Ginger , forte d'épicerie , & autres de cette espèce , qui sont bien plus lucratives pour leurs propriétaires qu'une part dans les mines du Potosy. Nous pouvons aussi nous glorifier de la grande quantité d'Orangers & de Limoniers que nous avons. Enfin les fruits sont si communs qu'on ne les regarde presque pas. Vous pouvez , à droite & à gauche des chemins , cueillir Le Goiave. le Starapple , le Goiave ,<sup>a</sup> le

*Voyage aux Isles. Labate* , 2. 2. p. 210. <sup>a</sup> Le Goiavier est un arbrisseau de sept à huit pouces de diametre , qui vient facilement par tout où la graine tombe , & remplit en peu de tems les savanes. Son fruit ressemble assez à la Pomme de rainette , excepté qu'il a une couronne à peu près comme celle de la Grenade. Son écorce paroît unie & douce de loin , mais elle est rude & pleine d'inégalités. Elle a trois lignes d'épaisseur , quand le fruit est verd , & un peu plus quand il est en maturité. Elle renferme une substance rouge ou blanche , car il y en a de deux qualités. Mure , cette substance n'a pas plus de consistance que celle de la Nefle ;

Citron , le Mamet <sup>a</sup> & cent Le Mamet.

elle est mêlée de quantité de petites graines aussi rouges ou blanches , de la grosseur de la navette & fort dures. Comme cette graine ne se digere point , les animaux la rendent avec leurs excréments , & ainsi ils en sèment partout.

Quand le fruit est mur , sa peau est d'un jaune de Citron également dans les deux espèces. Sa fleur ressemble assez à celle d'un Oranger , mais elle a moins de consistance & moins d'odeur , quoiqu'elle en ait une fort douce & fort agréable.

Ce fruit est d'un fort bon goût & fort sain. Verd , il resserre , & fait le contraire bien mur. On le mange & on l'apprête de différentes façons. On prétend qu'il est spécifique contre le flux de ventre.

<sup>a</sup> Le Mamet , ou l'Abricot de Saint-Dominique , ne mérite ce dernier nom que par la seule couleur de sa chair. L'arbre qui le porte devient grand , & il est un des plus beaux qu'on puisse voir. Son bois est blanchâtre , ses fibres assez grosses , liantes. Son écorce est grise , ordinairement assez unie. Ses feuilles longues de six à sept pouces , en maniere d'ellipse un peu pointues par le bout , sont d'un très-beau verd & presque de l'épaisseur d'une pièce de quinze sols. Comme ses branches sont assez égales , grandes & fort garnies de feuilles , il fait un ombrage charmant.

Son fruit est presque rond , quelquefois de la figure d'un cœur dont la pointe est émoussée.

*Labate ibid.*

t. 2. p. 342.

autres fortes. En un mot on pourroit s'imaginer être ici dans

sée. Il a depuis trois jusqu'à sept pouces de diametre. Il est couvert d'une écorce grisâtre, de l'épaisseur d'un écu & même davantage, forte & liante comme du cuir. Après qu'on a fait une ou deux incisions à cette écorce de toute la hauteur du fruit, on la leve comme si on écorchoit le fruit. On trouve une pellicule jaunâtre assez forte, quoique mince & adhérente à la chair. Après qu'on l'a enlevée, on trouve la chair du fruit qui est jaune, ferme comme celle d'une Citrouille, & d'une odeur aromatique qui fait plaisir. Quand on le mange crud, il laisse dans la bouche une fort bonne odeur, mais un goût un peu amer & gommeux. La maniere ordinaire de le manger, est de le couper par tranches assez minces, que l'on met une heure dans un plat avec du vin & du sucre: cela lui ôte son amertume & sa gomme. Il est excellent pour la poitrine, fort sain & fort nourrissant.

On trouve dans son milieu un, deux, & souvent trois noyaux gros comme un œuf de Pigeon. Lorsqu'il n'y en a qu'un seul, l'arbre qui en proviendrait seroit inmanquablement femelle & porteroit des fruits: lorsqu'il s'en trouve davantage, cela est casuel, & ces noyaux pourroient produire des arbres mâles qui ne porteroient que des fleurs sans fruits. L'amande du noyau est blanche, assez amere & astringente, à ce qu'on prétend.

Le nom du Mamet vient des Espagnols.

une espèce de paradis, si tous ces avantages n'y étoient contrebalancés par d'assez grands désagrémens. Ces rivières si belles sont habitées par de terribles Alligators. Les prairies & les marais sont remplies de *Guanas*<sup>a</sup> ou Galliwash ;

Animaux nuisibles.

Le Guana, Serpent.

<sup>a</sup> Le Guana est une espèce de Lezard ressemblant au Crocodile, mais beaucoup plus petit. Il a rarement plus d'une aune de long. Les Nègres le mangent. Il a le goût du Lapin. Cet animal entre la nuit dans les huttes des Nègres & semble prendre plaisir à leur passer sur le visage. Sa morsure, quoique non venimeuse, est à craindre, parce qu'il ne lâche prise qu'à la mort. La seule façon aisée de le tuer est de lui enfoncer une paille dans les narines : il en sort quelques gouttes de sang, & l'animal levant la mâchoire supérieure, expire aussitôt. Ses pieds sont armés de cinq griffes fort aigues, qui lui servent à grimper sur les arbres avec une agilité surprenante. Sa queue lui sert de défense.

*Hist. gen. des Voyages*, t. 10, p. 382.

Sa chair bien préparée a aussi le goût & l'air de celle de Poulet. Lorsqu'il s'endort sur quelque branche d'arbre, les Nègres qui le surprennent s'en saisissent avec un lacet au bout d'une gaulle. Ses œufs, au lieu d'écaille, sont couverts d'une membrane épaisse.

bien des montagnes sont impraticables par la prodigieuse quantité de Serpens & d'autres animaux dangereux qu'elles nourrissent ; & nous sommes exposés à l'ardeur excessive d'un soleil étouffant, qui rend ce climat fort mal sain.

Notre plus grand jour est d'un peu plus de treize heures, & la nuit proportionnement. Vers les neuf heures du matin le chaud est si violent, qu'il seroit insoutenable, si le vent de mer qui s'éleve ordinairement vers ce tems-là, ne le tempéroit & ne le rendoit assez modéré pour permettre aux Nègres de travailler à la terre, & à chacun de faire sa besogne. Sans la faveur constante de ce vent frais qui souffle jusqu'à cinq heures de l'après dîné, ce lieu-ci seroit inhabita-

ble. A son approche, on voit la mer se rider presque imperceptiblement : le vent ne fait que glisser sur sa surface & l'effleurer si légèrement qu'elle reste toujours parfaitement unie. Une demi-heure après qu'il a commencé à se faire sentir sur le rivage, il souffle assez gaillardement & s'augmente par degrés jusqu'à midi qu'il est communément très-grand. Il continue dans la même force jusqu'à deux ou trois heures qu'il commence à diminuer & à perdre petit-à-petit de sa violence ; & enfin il cesse entièrement vers les cinq heures, & ne revient plus jusqu'au lendemain. Le peuple l'appelle ici *médecin* ; & véritablement ce nom lui convient assez : car s'il ne souffloit pas, le pays s'en ressentiroit cruellement. La température chaude

& humide de l'air dans cette Isle , y feroit bientôt naître la peste ou quelque autre maladie épidémique ; & tout ne seroit bientôt plus qu'un désert. Mais le sage Auteur de tous les êtres a pourvû à ce malheur ; & il a ordonné à ces vents réglés de nous faire éprouver leur favorable secours , & de tempérer l'air de ce climat , afin de nous garantir de ces maux inévitables qui nous empêcheroient de nous occuper à d'innocens travaux.

Nuits  
froides.

La plûpart du tems les nuits sont assez froides , parce que le Soleil étant fort éloigné & sous l'horison , à peine quelques rayons réfléchis dans l'air parviennent-ils jusqu'à nous. Delà il s'en suit que le froid doit s'y faire sentir , à cause que l'air s'appésantit alors & se condense de lui-même. Toutes les

Rosée.

nuits il tombe une rosée subtile & fort mal saine , & les nouveaux débarqués qui s'y reposent , ne manquent guères d'être surpris par quelque maladie sérieuse. Le crépuscule n'y dure que trois quarts d'heure : suivant le système commun , le Soleil étant dix-huit degrés sous l'horison , le crépuscule devrait durer une heure entière , mais l'air étant ici très-épais , la profondeur de l'atmosphère n'est pas aussi grande qu'il faudroit pour donner lieu au crépuscule à la distance de dix-huit degrés , & outre cela il seroit à peine sensible.

Croiriez-vous bien que nous avons ici deux printems , c'est-à-dire deux saisons pour semer. Nous ne connoissons point comme vous autres un Printems , un Eté , un Automne , & un Hiver. Nous

Saisons.

avons le tems sec , & le tems des pluies , & voilà tout le partage de notre année : encore n'est-il pas toujours régulier ; car il varie en plusieurs cantons. Vers la vallée de la montagne bleue & dans plusieurs cantons montagneux , il pleut tous les jours plus ou moins , tant que l'année dure , & on y plante les cannes de sucre au même tems que l'on a coutume de les couper ailleurs. Vers le côté du Nord les saisons sont assez réglées : on commence à planter jusqu'à Noël. Pendant tout ce tems-là on y est assuré d'avoir des pluies , après quoi c'en est fait jusqu'en Mars, qu'elles recommencent & durent pendant les deux mois suivans. Vers le Sud au contraire , les plantations ont beaucoup souffert du manque de pluies. La Liguanie est tout à fait

Pluies régulières.

fait desséchée, & des sucreries qui rendoient d'ordinaire plusieurs centaines de muids de sucre sont maintenant métamorphosées en pâturages pour les bestiaux. Tel est aussi l'état des quartiers de Ste. Catherine, de Ste. Dorothee & de Vere, autrefois les meilleurs & les plus riches de toute l'Isle, & maintenant presque bons à rien, hors à engraisser des bestiaux. Il y a environ neuf mois qu'il n'y a plu; & à Port-Royal, à peine y a-t'il quarante ondées dans une année. La raison de ce dérangement vient, dit-on, de la grande quantité de bois qu'on coupe : car il n'est pas douteux que les arbres rassemblent & retiennent infiniment d'exhalaisons qui retombent ensuite en rosée & en pluies ; & ce n'est aussi que dans les cantons où les arbres sont

rare, que les eaux sont mal saines & faumâtres. Nous appellons Juillet, Août & Septembre, les mois des ouragans, parce qu'ils sont alors fort fréquens, & à peine est-il un seul jour qu'on n'effuye quelque chose d'approchant. Il y a des éclairs toute la nuit sans qu'il tonne cependant; mais quand le tonnerre se fait entendre il est terrible: il gronde avec un fracas épouvantable, & cause quelquefois de grands désordres. Nous sommes aussi exposés à des tremblemens de terre en Mars & Février. Il y en a quelquefois de très-considérables, & on fête avec beaucoup de solennité plusieurs jours, où l'on a essuyé des tempêtes & des tremblemens de terre qui avoient presque tout détruit.

Suivant ce que j'ai pû remarquer, il n'y a qu'un tiers

Tonnerres  
& tremble-  
mens de  
terre.

de l'Isle d'habité. Les plantations sont autour de l'Isle : on n'en voit aucune à quelque distance un peu grande de la mer, où plus de la moitié des terres, bien loin d'être cultivées, ne sont pas même encore défri-chées : on n'y rencontre que des bois immenses. Un particulier qui aura obtenu par Patentes trois ou quatre mille acres de terrein, en aura peut-être cinq cens mis en valeur, & le reste lui est inutile. Le fonds en quelques quartiers est extrêmement fertile : on y verra un seul acre rendre plusieurs muids de sucre. Cependant de distance en distance on trouve des savanes ou vastes plaines où les Indiens semoient leurs Mayis, & que les Espagnols avoient depuis employées à y élever des bestiaux, devenues aujourd'hui arides & stériles,

& je crains fort que dans peu, beaucoup d'autres cantons n'ayent le même sort.

Bayes.

L'Isle est entourée de plusieurs excellentes Bayes, comme Port-Royal, Port-Morant, Old-Harbour, Negrill, *Port-Antoine*, Michel-Shole, Alligator-Pond, Pointe - Pedro, Cold-Harbour, Rio-Novo, & les Bayes de Paratée, de Cabareta, de Luana, de Blewsfield, de Montigo, d'Orange; & beaucoup d'autres fort bonnes. Plusieurs même pourroient être rendues de grande utilité en cas de guerre avec l'Espagne; car une Flotte y seroit en sureté & pourroit cependant y observer tous les vaisseaux qui partiroient de la Havane.

Pour les Villes, on n'en compte ici que trois un peu remarquables, Port-Royal,

Kingston & la ville Espagnole ,  
ou Spanish-Town.

PORT-ROYAL étoit autrefois  
le plus beau Port de l'Améri-  
que : il regorgeoit de richesses  
& de commerce ; mais aujour-  
d'hui c'est peu de chose. Il y a  
pourtant encore trois belles  
rues , plusieurs carrefours &  
une belle Eglise. Il y a aussi un  
Hôpital pour les Matelots ma-  
lades ou estropiés , & depuis  
peu on y bâtit un magasin pour  
les avitaillemens des vaisseaux  
de guerre du Roi , & pour la  
commodité des ouvriers qui les  
construisent. Il est placé sur  
une petite langue de terre qui  
avance plusieurs milles dans la  
mer , & qui est défendue par  
une des meilleures forteresses  
des Indes Occidentales , qui a  
une batterie de près de cent  
pièces de canon , & une Gar-  
nison entretenue aux dépens

de la Couronne. Ce havre, peut-être un des plus beaux du monde, pourroit contenir deux mille voiles, & elles y seroient à couvert de toutes fortes de vents. Il est éloigné de Spanish-Town de onze milles, cinq par eau & six par terre, & à peu près aussi de cinq milles par eau de Kingston.

KINGSTON a été bâtie depuis le grand tremblement de terre de 1692, qui renversa presque tout Port-Royal. Le plan en fut donné par le Colonel Lilly encore vivant, & alors Ingénieur en chef dans l'expédition de Lillingston aux Indes Occidentales. Après cette malheureuse aventure qu'occasionnerent la vanité & l'avarice du Chef d'Escadre, le Régiment vint à la Jamaïque où il fut licencié, & ce Gentilhomme, comme plusieurs autres Offi-

ciers , resta dans l'Isle , où il a depuis rendu de bons services : il est maintenant Ingénieur en chef de sa Majesté.

Kingston a donc été bâtie sur son plan , & c'est à présent une ville grande & florissante. Elle peut avoir un mille de long sur demi-mille de large , & elle est partagée en plusieurs quartiers par des rues qui se croisent. C'est la résidence des Justices inférieures ; & le Receveur-Général , le Juge de la marine , le Greffier & l'Inspecteur sont obligés d'y tenir leurs bureaux. La ville augmente tous les jours. Maintenant il y a dix Compagnies d'Infanterie & deux de Cavalerie ; & en cas de guerre , ce seroit un second Port-Royal. Il y a une Eglise avec son Cimetiere. Les Juifs y ont deux Synagogues , & les Quakers un lieu d'assemblée.

Enfin son territoire est borné au Sud-Ouest par le Havre de Port-Royal, au Nord par les terres concédées au sieur Guillaume Beeston, & par un plantis de calbassiers; & au Nord-Est par une ligne droite tirée jusqu'au pied de la montagne longue, & de-là jusqu'aux confins de la paroisse de Port-Royal.

Il y a de-là à la Ville Espagnole dix-neuf milles par terre: par une autre route, il y a six milles par eau & autant ensuite par terre.

SPANISH-TOWN, ou la Ville Espagnole, est la capitale de l'Isle. C'est le lieu de la résidence du Gouverneur, de l'Assemblée & des Justices supérieures. Les Espagnols qui l'ont bâtie, l'avoient nommée Saint-Iago de la Vega, nom qu'on lui donne encore dans

tous les Actes & Ecrits publics. Elle est située dans une fort agréable vallée, sur la rive de Rio-Cobre, & elle a tous les avantages que l'on peut desirer. C'étoit une ville fort grande & fort peuplée : elle contenoit alors plus de 2000 feux. Elle avoit deux Eglises, un Monastere & plusieurs Chapelles particulieres. Mais elle est réduite aujourd'hui à une enceinte assez petite : elle n'a plus qu'une Eglise & une Chapelle, & tout au plus 500 habitans. Comme elle est dans les terres, son commerce n'est pas considerable. Mais plusieurs riches Commerçans y demeurent, & quelques gens de condition y ont des maisons & y vivent fort agréablement. C'est quelque chose de surprenant que le nombre de carosses & de chariots qui y passent & repas-

sent incessamment, sans compter ceux qui appartiennent à des particuliers de la Ville. On y donne souvent des bals, & depuis peu on y a construit une salle de spectacles où représente une bonne troupe de Comédiens. En un mot, on y mène une vie aussi gracieuse que si on étoit dans le voisinage de la Cour d'Angleterre; & pour rendre aux habitans la justice qui leur est due, il faut convenir qu'ils sont en général fort polis, & qu'ils ont des manières délicates & fort engageantes.

Il y a encore plusieurs autres Villes, mais de trop peu d'importance pour en parler. On voit aussi les ruines de Seville, d'Orestan, & de plusieurs autres bâties par les Espagnols; & les endroits que quelques-unes occupoient au-

trois, sont aujourd'hui couvertes de cannes de sucre ou d'autres productions communes & nécessaires pour l'usage des Jamaïquois. La ville de Titchfield peut devenir considérable. Elle est située près de Port-Antoine, où il y a un Fort avec une garnison pour défendre l'isle de ce côté-là. On est aussi sur le point de bâtir une espèce de ville dans un endroit nommé Bagnells dans la paroisse de Sainte-Anne. On a déjà destiné & préparé un grand terrain pour cet effet, mais je crains que ce projet n'échoue comme beaucoup d'autres semblables. Dans la paroisse de Saint-David vous avez encore la petite ville de Free-Town, & dans celle de Sainte-Catherine le fort de passage. Ce dernier consiste dans une cinquantaine de mai-

sons ; & comme c'est-là seulement qu'on peut trouver des Chaloupes pour aller à Kingston ou à Port-Royal , il est l'abord d'une infinité d'étrangers qui y occasionnent un commerce qui fleurit & s'augmente chaque jour. Carlisle dans le Quartier ou la paroisse de Vere, est encore un Village peu remarquable. Après l'invasion des François en 1695, on y avoit élevé un Fort qui est aujourd'hui en ruine. Voilà tous les lieux qui méritent qu'on en fasse quelque mention ; & je finirai par le nom des dix-neuf Paroisses ou Quartiers dans lesquels l'isle est divisée, sçavoir ceux de Kingston , de Port-Royal , de Sainte-Catherine , de Sainte-Dorothee , de Clarendon , de Vere , de Sainte-Elizabeth , d'Hanovre , de Westmorland , de Saint-Geor-

DE LA JAMAÏQUE. 61  
ges, de Saint-James, de Sainte-Anne, de Sainte-Marie, de Portland, de Saint-Thomas de l'Est, de Saint-David, de Saint-André, de Saint-Jean & de Saint-Thomas dans la Vallée.

Ce n'est pas ici qu'il faut chercher des beautés dans l'architecture. Les Bâtimens publics ont un air de propreté, mais rien d'élégant. Toutes les Eglises des villes sont généralement construites en forme de croix avec un petit dôme pour clocher: elles ont des murailles fort hautes, & sont pavées en dedans, & très-simplement ornées. A Spanish-Town se voit une Eglise où il y a un orgue fort bon; il y en a encore un dans la paroisse de Saint-André. Les autres Eglises de l'isle ne font autre chose que de petites maisons assez pro-

pres, qu'on auroit peine à reconnoître pour ce qu'elles sont. Le Clergé ne les fréquente gueres, & leurs portes sont rarement ouvertes.

La maison du Gouverneur de Spanish-Town regarde sur la place d'armes. C'est un Bâtiment à deux étages, rebâti depuis peu en pierres par le Duc de Portland, & distribué fort commodément. Une petite cour se joint au principal corps de logis, où il y a aussi plusieurs beaux appartemens, mais occupés aujourd'hui par les domestiques de son Excellence. Du côté de l'Est est situé le jardin qui est fort bien entretenu.

Le Palais où s'assemble le corps de Justice est un petit bâtiment quarré de quarante pieds sur chaque face. Les sièges des Juges sont extrême-

ment élevés, & au moins à dix pieds de terre. Le Grand-prévôt a le sien à main droite, les Avocats ont les leurs à quelque distance & vis-à-vis des Juges, & le Procureur du Roi a sa place marquée au milieu.

Les Prisons sont bien entendues. On y a joint une vaste cour où les Prisonniers ont la liberté de se promener, précaution nécessaire en ce pays-ci, où la grande chaleur ne permettroit pas de les tenir étroitement resserrés, sans donner lieu à de dangereux inconvéniens.

Les maisons des Particuliers sont toutes basses & à un seul étage. Elles consistent ordinairement en cinq ou six pièces, parquetées & lambrissées avec du Mahogany, qui fait de fort belles boiseries. Elles ont tou-

Maisons:

tes un portique élevé de quelques degrés , qui sert d'abri contre la chaleur , & d'endroit à recueillir le peu d'air frais qu'il peut faire. Dans les Villes on trouve plusieurs maisons à deux étages ; mais cette façon de bâtir ne vaut rien à cause des tremblemens de terre & des ouragans , auxquels elles ne résistent pas aussi bien que les autres moins élevées.

Pour les Nègres , ils habitent dans de misérables petites huttes construites de roseaux , qui n'en peuvent contenir plus de deux ou trois ensemble.

Jardins.

Il y a ici peu de Jardins à citer. Tout ce qu'on y trouve se réduit à des choux , des pois , quelques espèces de fruits d'Europe , & d'autres du pays. On remarque que le pommier ne réussit point , ou ne porte que peu d'années. Il

DE LA JAMAÏQUE. 65  
en est de même de tous les  
fruits qui viennent le mieux  
dans les pays plus froids. Ce-  
pendant si on vouloit cultiver  
les jardins avec plus de soin, &  
y semer & planter ce qui est  
propre à fructifier dans ce cli-  
mat, il ne seroit pas difficile  
de les rendre agréables & rians;  
mais on y dédaigne les citron-  
niers, les orangers, les limon-  
niers, les arbres de *coco* & les  
grenadiers: & à ces arbres qui  
rendroient un ombrage char-  
mant & parfumeroient l'air,  
on préfère un assemblage con-  
fus d'arbrisseaux qui ne sont  
bons à rien.

Nos boissons les plus com-  
munes sont le vin de Madere  
& le Rum de Ponche. Le pre-  
mier mêlé avec de l'eau est la  
boisson des honnêtes gens: le  
peuple & les domestiques usent  
beaucoup de l'autre. Le vin

Boissons

66 HISTOIRE  
de Madere est fort sain & con-  
vient fort à la température de  
ce climat. Il coute peu, envi-  
ron 20 livres sterlings la pipe,  
& 15 sols la pinte. La pipe doit  
au Roi 40 Schelings d'impôt,  
ce qui se paye exactement; car  
il n'est pas question de con-  
trebande, ni de frauder les  
droits. On compte qu'il en dé-  
barque ici tous les ans dix mille  
pipes, soit pour être consom-  
mées dans l'isle même, ou pour  
être vendues dans les Colo-  
nies voisines.

Rum.

Le Rum de Ponche<sup>a</sup> est bien

<sup>a</sup> Le Ponche est la boisson favorite des An-  
glois. Elle est composée de deux parties  
d'eau de vie sur une d'eau. On y met de la  
cannelle & du gerosle en poudre, du citron,  
beaucoup de muscade, une croute de pain  
fort rotie, & des jaunes d'œufs qui la ren-  
dent épaisse comme du brouet. Ils préten-  
dent que c'est une chose excellente pour la  
poitrine & fort nourrissante. Souvent au  
lieu d'eau on y met du lait, & c'est le plus  
estimé.

nommé Kill-devil (tue diable) car il n'y a peut-être pas d'années qu'il ne fasse périr un millier de personnes. Lorsque les nouveaux débarqués en font le moindre excès, ils s'exposent extrêmement : car cette liqueur échauffe le sang & cause bientôt une fièvre qui en peu d'heures vous met au tombeau. On ne sçauroit en user trop modérément, & le mieux seroit de s'en abstenir tout à fait, du moins jusqu'à ce qu'on eût le corps fait à l'air du pays. Par la dernière Ordonnance, le Rum débité en détail paye sept sols & demi le pot pour droits, & le détaillleur est tenu sur son serment de déclarer la quantité qu'il en vend.

On le fait encore d'un tiers d'eau de vie sur deux tiers d'eau avec des citrons, du sucre & de la muscade.

Nous ne manquons pas non plus ici des boissons communes en Europe ; mais elles y sont horriblement cheres. Croiriez-vous qu'une bouteille de mauvaise biere coute une demi-couronne, le vin gris 7 Schellings & 6 sols, & ainsi du reste ? Tous les vins apportés en bouteilles payent aussi un droit, tant sur chaque douzaine.

Pain.

Plantain.

Le Pain que l'on mange communément est fait de Plantain, d'Yam<sup>a</sup> ou de Cassave.

<sup>a</sup> La Banane ou le Plantain est un fruit d'environ un pouce & demi de diametre & long de dix à douze. Sa peau, de verte devient jaune quand il est mur. Elle renferme alors une substance jaunâtre de la consistance d'un fromage gras, sans aucune graine. Bientôt cette peau devient noire, & la Banane ressemble par dehors à un saucisson. Le dedans tient du goût du coing & du bonchretien un peu plus que murs, & ses fibres présentent une espèce de croix : sur quoi les Espagnols croient que c'est le fruit défendu, où Adam découvrit le mystere de la Rédemption.

Le premier est un grain de figure oblongue , qui croît par

L'arbre qui le produit ne se plante point , & ne porte qu'une fois , après quoi il flétrit , se seche & tombe. Mais sa racine qui est une grosse bulbe ronde & massive , a bientôt poussé d'autres rejettons qui dans douze ou quatorze mois portent du fruit , meurent & se renouvellent successivement. Ils semblent d'abord n'être que deux feuilles roulées ensemble , qui ensuite se déroulent en poussant , s'élargissent & s'épanouissent.

Lorsque la plante est arrivée à sa perfection , les feuilles se séparent du tronc , soutenues par une tige d'un pouce de diametre , ronde d'un côté , plate de l'autre , avec une rainure dans sa longueur qui est d'un pied. La feuille a 7 à huit pieds de long sur environ un demi de large , de l'épaisseur du parchemin , pâle & blanchâtre au dehors , verd clair au dedans. Le vent les déchire aisément.

Cette plante n'a , ni écorce , ni bois. Sa hauteur naturelle est de dix à douze pieds : d'ordinaire elle y parvient en neuf mois.

Son fruit vient par bouquets de 30 à 40 autour d'une seule tige. On appelle ce bouquet , un régime de Bananes.

Ce fruit est bon , de quelque maniere qu'on le mange , quoiqu'un peu venteux. Il sert de pain comme la Cassave.

Quelques Auteurs font une différence du

grappes sur des arbres : quand il est cueilli verd & roti aussitôt, il est fort friand à manger.

**Yam.** L'Yam<sup>a</sup> est une racine, & je

Plantain & de la Banane. C'est le sentiment de Moore, qui nomme ces deux fruits ressemblans ; le plus court, Figue ou Banane ; le plus long, Plantain.

*Labate, ibid.*  
s. 2. p. 339.

a L'Yam, ou Ignose est une espèce de bété rave, qui grossit à proportion de la bonté du terrain. Sa racine est épaisse, inégale, rude, couverte de chevelu & d'un violet foncé. Le dedans est de la consistance de la bété rave, d'un blanc sale, quelquefois tirant sur la couleur de chair.

Ce fruit crud, est fade & visqueux. Il se cuit aisément. Il est léger, facile à digérer, & fort nourrissant. On le mange cuit avec la viande, ainsi que le pain, & la Cassave. On le fait cuire seul dans l'eau, sous la braise, & on le mange avec la pimentade ; c'est-à-dire, avec du citron, du sel & du piment écrasé.

La tige qui le produit est quarrée, de trois à quatre lignes de face : elle rampe sur la terre, pousse des filamens qui prennent racine, s'attache aux arbres, y monte & les couvre bientôt. Ses feuilles viennent deux à deux, sont en forme de cœur avec une petite pointe, assez épaisses, d'un verd brun, & se flétrissent lorsque la racine est mure.

La tige pousse quelques épis couverts de

crois, une espèce de patate, mais si grosse qu'on en trouve qui pesent plusieurs livres. Il fait de fort beau pain, ainsi que la Cassave, <sup>a</sup> qui est la racine d'un arbrisseau. On en exprime soigneusement tout le jus, qui est un poison mortel: après quoi on la rape & on la

Cassaves

petites fleurs en forme de cloches, dont le pistile se change en siliques pleines de graines noires. Elle vient de semence & de bouture, fort vite, & se multiplie extrêmement. Pour en provigner l'espèce, on fend en quatre la tête du fruit, & on en plante les morceaux à trois ou quatre pieds l'un de l'autre. En moins de cinq mois, ils portent des fruits bons à manger. Quand ils sont murs, ce qui se connoit à la feuille, on les tire de terre; on les laisse ressuyer au soleil; ensuite on les met dans des tonneaux où ils se conservent dans leur bonté des années entières.

<sup>a</sup> La Cassave est une espèce de pain fait avec les racines d'un arbrisseau nommé Manioc, réduites en farine. Avant d'employer cette farine, il en faut exprimer le suc qui est un poison mortel pour les hommes & les animaux. Le Pere Labate s'étend extrêmement sur la description de cet arbrisseau, & la maniere d'apprêter la Cassave.

Labate, *ibid.*

rom. 1. pages

473, 739.

met tremper dans de l'eau. On l'en retire au bout de quelque tems ; & quand cette farine est bien sechée , on l'étend sur une espèce de gril & on en fait des gâteaux blancs , & cassans , fort du goût des habitans , & sur tout de nos Créoles , qui les préfèrent à tout autre pain. Ce n'est pas que nous n'ayons de la farine que nous tirons de la Nouvelle-Angleterre & des Colonies du Nord : même il n'y a point de maison qui n'ait un four pour son usage particulier. Mais leur pain , ou ils mettent du levain au lieu de levûre, est si mauvais , que peu de gens en veulent manger.

Viande.

Les cochons sont extrêmement communs ; il y a peu de Plantations où l'on n'en ait par centaines : leur chair est d'une douceur , & d'une délicatesse

catessé au-dessus de toute autre. Le bœuf, maigre & coriace, n'est guères bon qu'à faire de la soupe. Le mouton & l'agneau sont passables. Par parenthèse, je vous ferai observer que les moutons n'ont point de laine, mais une espèce de poil de chevre plus long, à ce qu'il me semble, que celui que nous avons en Europe. Le prix des viandes a été souvent réglé par des Ordonnances. A présent le bœuf est taxé à sept deniers & demi la livre, le mouton & le cochon au même tau, & l'agneau & le veau à 15 deniers. Les Domestiques n'ont point ordinairement de viande fraîche; ils mangent du bœuf salé d'Irlande, qui est quelquefois excessivement mauvais; les Nègres vivent de harengs & de poisson salé, qu'ils ont à bon

marché. L'isle est aussi bien fournie de moruë salée du Banc de Terre-Neuve : elle étoit dernièrement à si bas prix , que cent livres pesant ne coutoient que dix sols. C'est avec tout cela qu'on fait des Oilles , ou des Peper'spots , <sup>a</sup> ragoûts dont on est ici fort friand. On prend du Calilu , qui est la tête d'une petite racine : on le fait bouillir avec du mahis , ou bled d'Inde , qu'ils appellent fufu , avec du hareng , du poisson salé , du poivre rouge ; & quand tout cela est assez cuit , on le mange , comme nous faisons la sou-

Peper'spots.

Calilu.

*Hist. gen. des Voyages*, t. 12. p. 467. a Le Peper'spot , ou Terrine au Poivre , ou Soupe noire , estimé des Anglois , qui est un ragoût des Nègres , est un mélange de volaille , & de quantité d'excellentes herbes , qu'on fait bouillir avec de l'huile de palmier , de l'ocre , & beaucoup de poivre. A la Jamaïque , il n'y entre point de cette huile , parce qu'il n'y en croît point.

pe. Un grand ragoût pour les Nègres, ce sont des rats. L'isle en est convertie : ils ont leurs nids auprès des cannes de sucre, dont le suc leur sert de nourriture. On ne sçauroit croire le dommage qu'ils font aux plantations. On est obligé de répandre du poison autour des champs plantés de cannes, & cela plusieurs fois l'année, mais assez inutilement : ils se multiplient toujours de plus en plus, & le meilleur remede qu'on employe pour les détruire, ce sont les pièges que les Esclaves leur tendent : & moyennant ces pièges ils en prennent beaucoup. Pour les y encourager on leur promet une bouteille de Rum pour chaque cinquantaine. Quand ils en ont attrappé, ils les font cuire, & les mangent avec délice. Ce met délicat est pour eux, ainsi que les

Rats en  
quantité.

chats , tout ce qu'il y a au monde de plus friand ; & ils ne croient pas avoir fait chere complete lorsqu'il n'y en a pas quelques-uns dans leurs fricassées.

Habile-  
ment.

La maniere ordinaire de s'habiller ici n'est pas fort parante ; la chaleur est cause qu'on ne sçauroit supporter beaucoup d'habits , & qu'en général , on n'y porte que des bas de fil , des caleçons de toile , & une veste de même , un mouchoir lié autour de la tête , & un chapeau par dessus. On ne porte la perruque que le Dimanche , & les jours d'Assemblée des Etats : alors les honnêtes gens sont mis proprement en habits de foye , avec des vestes garnies d'argent. Les Valets ont des sous-guenilles de gros drap d'Osna-brug , boutonnées au col & aux

poignets , de longs caleçons de même , une chemise rayée , & point de bas. Pour les Nègres , la plupart vont tout nuds , excepté ceux qui accompagnent leurs maîtres. Ceux-là sont vêtus de livrées : ce qui est la plus grande peine qu'on puisse faire à ces malheureux.

Les Dames y sont tout aussi bien mises & aussi magnifiques qu'en Europe , & n'ont pas moins bonne grace. Leur habillement du matin est une robe de chambre négligée : avant le dîner , elles quittent ce deshabilité , & prennent des habits propres , riches & de bon goût : leurs Femmes de chambre ont ordinairement une robe de toile d'Hollande , unie ou rayée , & une coëffure toute simple. Les Nègresses sont , presque toutes , nues comme la main : elles ne

ſçavent ce que c'eſt que la honte , & ſont étonnées de voir les Européens , par modestie , détourner la vûe à leur rencontre. Leurs maîtres leur donnent cependant des eſpèces de jupons , mais elles ne ſe ſoucient guères d'en faire uſage : à quoi pourtant elles ſont obligées dans les Villes : pluſieurs même y ſont miſes aſſez proprement : ce ſont de jeunes gens qui en font la dépenſe : Dieu ſçait dans quelles vûes !

Sciences. La Science ne fait nulle part une plus triſte figure qu'ici. Il n'y a pas une ſeule Ecole publique dans toute l'iſle ; & il ne ſemble pas même que l'on ſ'en ſoucie. Pluſieurs donations conſidérables ont été faites à ce deſſein ; mais toujours ſans effet. L'emploi d'enſeigner eſt regardé comme mé-

prisable, & l'on ne voudroit pas hanter ceux qui en font profession. Lire, écrire, dresser des comptes, c'est toute l'éducation que l'on demande; & encore le sçait-on fort mal. Un homme qui auroit quelques talens, & qui voudroit se charger de ce soin, seroit méprisé, & mourroit de faim. Les honnêtes gens à qui leur fortune le permet, envoient leurs enfans en Angleterre, où ils sont élevés noblement & poliment: pour les autres, ce sont autant de jeunes gens perdus, & qui font dans la suite une si petite figure dans le monde, qu'ils sont toujours le sujet des railleries. Un certain M. Betford a depuis peu legué deux mille livres sterl. pour fonder une Ecole franche. Mais il est incertain si les Directeurs suivront ses inten-

tions : car leur façon d'agir ne donne pas beaucoup lieu de croire qu'ils veulent encourager les gens de mérite à se charger de cette besogne. Plusieurs s'y étoient offert, gens capables, & qui se promettoient une heureuse réussite de la disposition favorable où quelques personnes paroissoient être de les seconder dans leur entreprise ; mais après quelques tentatives ils ont été forcés d'y renoncer.

C'est une chose déplorable que dans un pays où l'on dépense si aisément, rien n'ait encore été fait en vûe de l'avantage de la postérité : & il est bien difficile de prévoir le tems où il se trouvera quelque Patriote assez amateur du bien public, pour prendre à ce sujet des mesures efficaces. Quelques personnes néanmoins cul-

tivent ici les sciences ; mais en très-petit nombre : car en général ils ont plus d'inclination pour le jeu , passion à la mode , sur tout dans ce pays , que pour les belles lettres , & ils aiment mieux avoir en main un jeu de cartes qu'une Bible & des livres.

Citer Homere , Virgile , Ciceron , ou Demosthene , c'est une extrême impolitesse. Et le

moyen que cela soit autre-

ment ; puisqu'un enfant , jus-

qu'à l'âge de sept à huit ans ,

passé son tems à badiner avec

les Nègres , à adopter leur lan-

gage corrompu , leurs manie-

res de vivre , & tous les vices

que peut produire la fréquen-

tation de ces êtres brutaux , in-

capables de penser. Alors peut-

être l'enverra-t'on chez un

Maître : mais un jeune homme

de quelque chose ne doit pas

être puni : s'il profite , à la

Education  
des enfans.

bonne heure : s'il n'apprend rien , eh bien , qu'y faire ? Quand il sçait un peu lire , il va chez un Maître à danfer , commence à se donner des airs , apprend les lieux communs de la conversation , & passe la journée en visites , ou à libertiner avec les jeunes gens de son âge. C'est-là l'éducation ordinaire. Comment est-il possible après cela d'acquérir de belles connoissances , de distinguer la beauté de la vertu , de travailler à l'utilité de la patrie , & de suivre un train de vie raisonnable ?

Caractere  
des Dames.

Il est quelques Dames qui aiment la lecture , mais le plus grand nombre ont la fureur de la danse , sont fort coquettes , cherchent beaucoup par leur parure à s'attirer des amans , & finissent pour

la plupart par s'abandonner aux moindres de ces très-humbles esclaves. C'est un extrême dommage qu'on ne prenne point autant de soin de cultiver leurs esprits, qu'à perfectionner leurs talens corporels.

Il n'y a ici d'argent courant Monnoie: que la monnoie d'Espagne : on n'y en voit d'Angleterre que dans les cabinets des curieux. je ne crois pas qu'il y ait d'endroit au monde où l'argent soit si commun : on ne s'y sert pas de cuivre : la moindre pièce de monnoie est une reale, qui passe pour sept sols & demi : mais en Angleterre un demi-sol vous produiroit davantage. Car, vû l'excessive cherté de la vie, il faut avoir ici beaucoup d'argent ou d'effets à troquer. On ne trouve nulle part à dîner à moindre prix.

qu'une pièce de huit, & le taux ordinaire des pensions est de trois livres sterlings par semaine. La différence de notre argent à celui d'Angleterre est de 25 pour 100. 75 livres sterl. en font 100 à la Jamaïque. Pour satisfaire votre curiosité, & aussi pour votre usage, voici une table de la valeur de notre argent.

Reale vaut	L. Sch. D.		
1	0	0	7 $\frac{1}{2}$
2	0	0	15
3	0	1	10 $\frac{1}{2}$
4	0	2	6
5	0	3	1 $\frac{1}{2}$
6	0	3	9
7	0	4	4 $\frac{1}{2}$
8	0	5	0
9	0	5	7 $\frac{1}{2}$
10 ou une pièce de huit	0	6	3
2 pièces de huit	0	12	6

Reale vaut L. Sch. D.

3	Reales	.	.	.	0	18	9	
4	pièces de huit	.	.	.	1	5	0	Ce qui fait une Pistole d'Espagne.
5	.	.	.	.	1	11	3	
6	.	.	.	.	1	17	6	
7	.	.	.	.	2	3	9	
8	.	.	.	.	2	10	0	
2	Pistoles	.	.	.	2	7	6	Ce qui fait un Dou- blon, ou un double Doublon.
4	.	.	.	.	4	15	0	
16	pièces de huit	.	.	.	5	0	0	

Par le moyen de cette Table vous verrez aisément notre maniere de compter en argent, & la valeur courante de toutes les monnoies que nous avons ici. Une guinée y vaut 28 schellings, & un écu à couronne 6 schellings & 3 sols. On a haussé ainsi la valeur de ces espèces, afin d'empêcher leur transport hors de l'isle : mais

cette précaution n'a pas produit grand'chose ; car tous les jours on en envoie quantité en Angleterre : la friponnerie des Juifs nous fait un grand tort dans ce point : ils rognent & alterent les monnoies , de façon qu'une pièce de huit qui devoit peser  $17 \frac{1}{2}$  deniers de poids , n'en pesera que 15. Il n'y a pas longtems qu'on a fait plusieurs recherches de ces excès ; mais quelques gens en place qui y étoient fort intéressés , ont fait éviter aux coupables les punitions qu'ils méritoient.

*Supplices.*

Il n'y a peut-être pas de pays où elles soient plus sévères qu'ici : du moins il n'y en a point où les esclaves soient punis avec tant de barbarie , & où on les fasse perir plus cruellement. Un Negre rebelle ou qui aura battu deux fois un

blanc , est condamné aux flammes. <sup>a</sup> On le conduit au lieu de l'exécution : on le couche sur le ventre , attaché avec des chaines : les bras & les jambes étendues ; ensuite on lui met le feu aux pieds , & il gagne ainsi petit - à - petit jus-

<sup>a</sup> Dans les moulins à sucre , où il faut bien se garder d'approcher la main de l'endroit où se touchent les deux cylindres en mouvement : on seroit pris infailliblement & écrasé entre deux , rien n'étant plus difficile que d'arrêter le mouvement du moulin assez à tems. Dans les moulins à eau où cela est presque impossible , tout le corps y seroit écrasé , & la tête seule , se détachant du col , retomberoit.

On assure que les Anglois qui en usent inhumainement avec leurs Nègres , lorsqu'ils ont commis quelque faute considérable , leur lient les pieds & les mains ; & leur mettant la pointe des pieds entre les deux cylindres , ils les y font passer tout entiers. Quelquefois ils les brulent tout vifs , ou les enferment dans des cages de fer , garottés à ne pouvoir se remuer. Ils les attachent aussi à un arbre où ils les laissent mourir de faim. Ils en usent de même envers les Indiens qui font des descentes dans leurs isles.

*Labate ;  
Voyages aux  
Isles, t. 3. p.  
208. t. 4. p.  
402.*

qu'aux parties supérieures. Quelquefois on les fait mourir de faim, que l'on irrite même par la vûe d'un pain qu'on suspend devant eux. J'ai vu de ces malheureux se manger les bras, & expirer dans des douleurs terribles, & égales à celles d'un homme qui perit au milieu des plus horribles tourmens. L'état de ce pays pourroit peut-être excuser ces traitemens rigoureux; car il ne seroit pas possible d'y vivre au milieu d'une multitude d'esclaves, si on ne les contenoit dans leur devoir avec la plus grande sévérité; & si on ne punissoit leurs fautes avec une extrême rigueur.

Depuis quelque tems la justice se distribue avec une grande exactitude; & par bonheur le Juge principal est un galant homme, dont la droi-

ture & la candeur lui ont attiré une estime générale.

Le cours de la justice n'est pas ce qui effraye les jeunes gens de ce pays. Ce que les Jamaïcains craignent le plus, ce sont les ouragans & les tremblemens de terre. Ils ruinent leurs biens, leur ôtent la vie, ou la mettent au moins en danger; aussi la seule pensée les en fait-elle fremir.

Les ouragans tirent leur étimologie du mot Indien *Hurrica*, qui veut dire Diable. Il est rare qu'il en arrive ailleurs qu'entre les deux Tropiques & dans les climats où re-  
gnent les vents alifés, qui soufflant continuellement de l'Est, n'ont qu'à rencontrer un vent de terre ou d'Ouest, pour occasionner nécessairement un combat & une agitation extraordinaire; & je suis

Ouragan

persuadé que si nos sens étoient assez subtils pour appercevoir les commotions des parties de l'atmosphère , nous le verrions souvent aussi agité que la mer la plus orageuse. Quand le vent alisé commence à fauter du point de l'Est à un autre point , on s'attend à un ouragan , qui , de toutes les tempêtes est la plus terrible & la plus violente. Autrefois ils étoient rares ici ; mais ils sont devenus très-fréquens. D'ordinaire la mer devient tout d'un coup calme & unie comme une glace. Bientôt après , l'air s'obscurcit & se couvre de nuages sombres & épais : ensuite il paroît tout en feu ; & pendant un tems considérable , allumé d'éclairs terribles. A ces éclairs succèdent d'horribles éclats de tonnerre , tels qu'il sembleroit que les cieux

s'abîment, & se mettent en pièces. Pour lors il s'éleve un vent qui souffle avec tant de force & d'impétuosité, que les arbres les plus hauts & les plus forts en sont déracinés, les maisons renversées, & tout détruit dans l'étendue de son tourbillon; jusques-là même que les hommes, pour n'en être pas emportés, sont obligés souvent de s'attacher, & de se cramponer aux troncs des arbres. Quelques-uns se fauvent dans des cavernes, ou se mettent à l'abri dans les huttes des Nègres, qui sont fort basses, & échappent par-là aux chocs de la tempête. Ce vent fait dans peu d'heures tout le tour du compas, en sorte que la plus grande partie des vaisseaux qui sont alors sur les côtes, périssent misérablement.

Quand l'orage est passé, c'est un spectacle effrayant que ce que l'on voit, des forêts culebutées, des maisons renversées, & une multitude de misérables, qu'il a fait perir, gisans sur la terre.

Tremble-  
mens de  
terre.

Pour ce qui est des tremblemens de terre, <sup>a</sup> M. Boyle croit qu'ils sont occasionnés par la chute de quelque masse pesante de la terre, qui produit ces terribles secousses.

*Voyages dans  
les Royaumes  
d'Alger, &c.  
par Shaw,  
t. 1. p. 303.*

<sup>a</sup> Les tremblemens de terre à Alger arrivent presque toujours un jour ou deux après les grandes pluies, à la fin de l'Eté, ou en Automne. Cela vient peut-être de ce qu'après une grosse pluie la surface de la terre étant plus serrée qu'à l'ordinaire, les vapeurs souterraines ne peuvent s'exhaler; au lieu que pendant l'Eté la terre étant plus poreuse, même remplie de grandes crevasses, les particules combustibles s'échappent plus aisément. Mais comme on ne sçauroit aller à la source de ces phénomènes, tous les raisonnemens qu'on en peut faire, ainsi que la plupart des autres branches de l'histoire naturelle, ne consistent qu'en conjectures

Le sçavant Docteur Woodward, dans son essai de l'histoire naturelle de la terre, les explique de la maniere suivante.

Il suppose que cette chaleur, Leur cause ou feu souterrain qui éleve incessamment du fond de l'abîme l'eau qui fournit à la terre les pluies, les rosées, les fontaines, & les rivieres, se trouvant arrêté quelque part dans le sein de la terre, ou détourné de son cours par quelque obstacle accidentel, ou quelque engorgement dans les pores & passages qu'il a coutume de traverser pour parvenir à la surface du globe, est forcé

fondées sur des connoissances assez superficielles.

Les habitans de la Jamaïque s'attendent tous les ans à un tremblement de terre, & disent qu'ordinairement il arrive après les grandes pluies. *Introduction à l'Histoire de la Jamaïque par le Chevalier Sloane. p. 44.*

par-là de se rassembler en cet endroit, dans une plus grande quantité que d'ordinaire, y cause une plus grande raréfaction, une intumescence dans l'eau de l'abîme, & ensuite une plus grande fermentation, fait aussi un plus grand effort en même tems contre la terre qui est suspendue au-dessus, & occasionne ces secouffes, & cette commotion que nous nommons tremblement de terre.

Dans quelques tremblemens de terre cet effort est si violent qu'il déchire & divise la masse du globe dans plusieurs endroits, y faisant des fentes & des crevasses de plusieurs milles de longueur, qui s'ouvrent au moment de ces chocs, & se rejoignent dans l'intervalle de l'un à l'autre. Ils sont même quelquefois si furieux qu'ils for-

cent entièrement les diverses couches qui sont au-dessus, les séparent tout à la fois, & minent & ruinent leurs fondemens. Ainsi la chute de ces couches entraîne avec elle tout le terrain qui est au-dessus, qui au moment que le choc cesse, tombe dans l'abîme: & y étant englouti, une partie de l'eau qu'il renferme s'éleve & forme un lac en sa place. C'est ainsi qu'ont été englouties des étendues considérables de terres, des Bourgs, des Villes entières, & même des montagnes considérables par leur masse & par leur hauteur.

Cet effort se fait également dans toutes les directions possibles, en haut, en bas, & de tout côté. Car le feu se dilate & se répand de tout sens, & tend toujours, proportionnellement à sa quantité & à sa

Inonda-  
tions &  
déborde-  
mens.

force ; à s'étendre , & à forcer tout obstacle. Il agit autant sur les eaux de l'abîme que sur les eaux supérieures. Il force celles-ci à sortir avec impétuosité par toutes les ouvertures & issues qu'elles peuvent trouver , par les puits , par les sources , par leurs canaux & conduits ordinaires , par les passages qu'il leur ouvre pour lors , par les soupiraux , & les fentes des volcans ; & enfin par ces crevasses qui sont au fond de la mer , par où l'abîme a communication avec elle , & se décharge dans son sein.

Cette eau de l'abîme étant toujours & par tout dans une chaleur considérable ; surtout dans les parties voisines de ces amas extraordinaires de feu , il faut bien qu'il en soit de même de celle qui est ainsi violemment poussée au dehors. Aussi lorsqu'elle

lorsqu'elle se mêle avec les eaux des sources, des puits, des rivières, ou de la mer, elle leur donne un degré sensible de chaleur.

C'est d'ordinaire dans une grande quantité, & avec une grande impétuosité qu'elle s'élançe hors du sein de la terre. On la voit quelquefois s'élever du fond des puits, passer par dessus leurs bords, & se répandre sur la terre. Elle sort avec autant de rapidité par les sources des rivières : elle les enfle tout d'un coup & les fait déborder dans les terres, sans qu'on puisse attribuer ce soudain accroissement, ni aux eaux de la pluie, ni à aucune cause ordinaire.

On la voit aussi jaillir en très-grande quantité par les crevassees occasionnées par les tremblemens de terre, monter dans

l'air en grand volume , & jusqu'à une hauteur incroyable , & cela souvent à plusieurs milles de distance de la mer.

Il en est de même des volcans d'où elle fort aussi quelquefois en grande abondance , & avec une violence terrible.

Quand elle est poussée hors de l'abîme par les ouvertures du fond de la mer , c'est avec une telle force , qu'elle met la mer dans un extrême désordre , & dans la plus grande agitation. Dans un tems que tout est calme , & que pas un vent ne souffle , elle la rend furieuse , la fait mugir effroyablement , souleve sur sa surface des vagues prodigieuses qu'elle agite & roule avec fureur , renverse les vaisseaux jusques dans les havres mêmes , & les engloutit dans son sein.

La quantité d'eau qui sort de l'abîme est si grande, qu'elle augmente le volume de l'eau de la mer au point de la faire monter de plusieurs brasses plus haut que dans les plus fortes marées; qu'elle inonde les pays adjacens par les plus affreux débordemens; ruine & détruit les Villes, entraîne hommes & troupeaux, rompt les cables des vaisseaux, ou les arrache de dessus leurs ancres; les pousse sur la terre jusqu'à plusieurs milles, & y fait échouer avec eux des baleines & d'autres grands poissons qu'elle y laisse à sec à son retour.

Ces phénomènes ne sont pas nouveaux ni particuliers aux seuls tremblemens de terre, arrivés de nos jours; on en a vû de pareils dans tous les tems; & l'histoire nous en rapporte beaucoup d'exemples extraordinaires.

Le feu lui-même, qui étant ainsi rassemblé & renfermé est la cause de tous ces désordres, se fait aussi passage par tout où il trouve jour au travers de ces crevasses que les tremblemens occasionnent sur la terre, au travers des ouvertures des fontaines, & surtout de celles des sources chaudes. Après ces abondantes éruptions, le tremblement de terre cesse, jusqu'à ce que la même cause se renouvelle, & qu'un nouvel amas de feu donne encore lieu à de pareils dégats.

Quelquefois la masse de l'abîme agité est si étendue, que le choc qui en résulte, attaque en même tems une assez grande étendue du globe, pour qu'il se fasse sentir précisément dans la même minute dans des pays éloignés de plusieurs centaines de milles les uns des autres,

& séparés par la mer. On ne manque pas même d'exemples d'une concussion du globe terrestre, assez générale pour faire conclure que l'abîme fut alors agité dans son entier.

Cependant quoiqu'il puisse l'être dans toutes ses parties, & qu'il soit difficile qu'il se trouve aucune contrée totalement exemte de ces accidens; ils ne sont pourtant point sensibles; & leurs grands ravages ne sont ordinaires que dans les pays montagneux, remplis de rochers, & caverneux intérieurement.

Ces secouffes sont encore plus fréquentes, lorsque les couches souterraines sont disposées de façon à communiquer avec l'abîme par quelque ouverture propre à recevoir facilement & entretenir le feu, qui s'y assemblant en grande quantité, y pro-

duit nécessairement ces terribles effets : car il prend naturellement son cours vers les parties de la terre les plus propres à le recevoir, telles que les terres cavernieuses ; ce qui vraisemblablement est aussi la source de l'humidité des mines. Outre cela les parties intérieures du solide de la terre qui sont les plus abondantes en couches de pierres & de marbres, opposant un plus ferme obstacle à l'effort du feu, sont aussi secouées le plus violemment, & en sont plus endommagées que celles qui n'étant composées que de sable, de gravier, ou d'autres matières moins compactes font une moindre résistance, & lui ouvrent plus aisément un passage : observation qu'on peut faire non seulement dans ce phénomène, mais aussi dans quelque autre explosion que ce soit.

Mais par dessus toutes les autres, les contrées fécondes en soufre & en nitre, souffrent beaucoup plus des tremblemens de terre, parce que ces mineraux composant une espèce de poudre à canon naturelle, qui s'enflamme à l'approche du feu rassemblé, causent ces bruits sourds, & ces tonnerres souterrains qui se font entendre pendant les tremblemens dans les entrailles de la terre. Ce surcroit de force explosive augmente la violence du choc, & occasionne quelquefois de terribles ravages.

Aucun autre canton du monde n'a peut-être jamais senti de plus cruels effets de ces furieuses secousses, que l'isle de la Jamaïque; & l'on peut citer le 7 Juin 1692 comme le jour fatal où les habitans éprouve-

Tremblemens de terre à la Jamaïque en 1692.

rent les plus grands malheurs qu'on puisse effuyer. Des Villes furent abîmées, des montagnes séparées en deux, & toute l'isle offrit le tableau d'une désolation universelle. C'est à présent une fête annuelle, & un jour où en effet ils se donnent quelques marques réciproques de charité. Après ces ouragans ou tremblemens de terre, le séjour de l'isle devient mal sain; & ceux qui échappent à la fureur de ces terribles événemens, sont dans la crainte d'être emportés par les maladies qui ne manquent jamais de les suivre.

Mortalité  
périodique,  
selon quel-  
ques-uns.

Nos Arithméticiens politiques imaginent qu'il se fait tous les sept ans dans cette isle une révolution totale des vivans, & qu'il meurt dans cet espace de tems autant d'hommes que l'on y compte d'habitans à la

fois. Il n'est pas douteux que la multitude des mourans laisseroit bientôt l'isle déserte, si tous les jours il n'y survenoit pas d'Angleterre de nouvelles recrues. Il est rare qu'il y arrive un vaisseau où il n'y ait à bord des passagers qui viennent s'établir ici, & des 36 Mois, ou Domestiques à vendre : c'est un renfort constant & nécessaire. Mais malgré leur grand nombre, l'isle se peuple bien lentement, car je ne sçache pas vingt nouvelles plantations depuis douze ans. Après tout cependant, je me persuade que la grande mortalité vient moins du climat que de notre intempérance. Car ces nouveaux venus, après avoir été dans le trajet bornés à une vie sôbre & réguliere, dès qu'ils sont débarqués, trouvant abondance de punche de

Rum , & d'autres liqueurs fortes , donnent tout d'un coup dans une autre extrémité , en avalent avec avidité , s'enyvrent , & ne se garantissent pas du ferain qui est très-mal faisant , & gagnent bientôt une fièvre qui les emporte. C'est pourquoi je suis persuadé que s'ils menoient une vie plus réglée , & s'abstenoient de l'usage des liqueurs spiritueuses , ils pourroient vivre ici aussi heureux & aussi sains qu'en aucun autre climat.

Fievres.

Les maladies dont on est attaqué communément , sont la fièvre chaude & la colique. Je crois que toutes deux sont absolument de la même espèce que celles qu'on essuye ailleurs. Les fièvres en générale y sont extrêmement violentes , & vous emportent en peu d'heures : peu de gens en sont

exemts à leur première arrivée dans l'isle; & c'est la raison pourquoi ils y meurent si-tôt après s'y être établis. Les Médecins, pour les guerir, ordonnent force saignées; & si elles n'ont pas un heureux succès, ils font appliquer les vesicatoires, comme le dernier remede.

Pour la colique, c'est peut-être la plus douloureuse que l'on puisse ressentir. Bien des gens en restent perclus pour toujours, & dans le tems de la durée du mal, poussent des cris aussi aigus qu'une femme en travail d'enfant. Leur remede ordinaire sont des médecines douces, & des lavemens. Dès qu'on est un peu foulagé, on vous ordonne les bains chauds, qui sont d'un excellent usage pour remettre les malades en parfaite santé, & leur rendre

Colique.

l'entiere faculté de se servir de leurs membres.

Médecins. Les Médecins d'un peu de réputation font tous une grande fortune dans cette isle. Mais on y est inondé d'une foule de jeunes gens ignorans & sans expérience, qui la regardent comme l'endroit le plus propre pour un établissement. Quand ils y arrivent, on les employe d'abord à veiller sur un certain nombre de Negres dans quelque habitation champêtre : ce qui fait pour eux un travail bien ingrat & de peu de profit. Dans les Villes on n'y voit guères qu'un ou deux habiles gens qui ayent de la pratique; & ils s'enrichissent bientôt.

La Jamaïque en a eu plusieurs de cette espèce, qui ont fait figure dans le monde sçavant. Le sieur Hans-Sloane y demouroit, lorsqu'il fit cette

belle collection de plantes, dont la description sous le titre d'*Histoire naturelle de la Jamaïque*, est un présent bien précieux qu'il a fait au genre humain. Son neveu, le Docteur Fuller, y est arrivé depuis peu: par ses excellentes qualités il s'attire l'estime & l'affection des gens de mérite; & l'heureux succès de ses cures lui promet abondance de pratiques.

Le Docteur Clifton, dernier Médecin de S. A. R. le prince de Galles, a aussi exercé ici la médecine avec applaudissement; & il n'a pas moins été estimé pendant sa vie que regretté après sa mort. Il en est plusieurs autres qui mériteroient que j'en fisse mention: mais je courrois risque d'ennuyer.

Les productions ordinaires

de cette isle, sont le sucre, le rum, le gingembre, le cotton, le café, l'indigo, le piment, le cacao, plusieurs espèces de bois, & quelques drogues médecinales. Elle produit aussi du tabac, mais en médiocre quantité : c'est la raison pourquoi on n'en plante que pour la provision & l'usage des Negres, qui ne sçauroient s'en passer.

Aucune espèce de graines d'Europe ne croît ici. Nous y avons seulement le mahis, <sup>a</sup> ou bled d'Inde, celui de Guinée, plusieurs sortes de pois, mais

*Histoire gen.  
des Voyages,* a Il y a deux sortes de Mahis, le grand &  
s. 2. p. 325. le petit, qui se sement en diverses saisons.

Il s'en consomme parmi les Negres une prodigieuse quantité. Ils le conservent en le suspendant en faisceaux par la tige dans des lieux secs, & cela pendant des années entières.

Pour s'en servir ils le broyent dans un mortier, & le passent dans un crible pour en séparer le son.

toutes différentes des vôtres ,  
 & grand nombre de racines.  
 Les fruits y viennent en abon-  
 dance , oranges de la Chine &  
 de Seville , limons doux &  
 communs , citrons , grenades ,  
 cormes , faddocks , papas , <sup>a</sup>

<sup>a</sup> Le Papa est de la grosseur du melon mus-  
 cat, creux de même, avec autant de ressem-  
 blance au dedans & au dehors pour la forme  
 & la couleur. Seulement il porte au centre  
 une poignée de graines noirâtres de la gros-  
 seur d'un grain de bled , d'un goût presque aussi  
 chaud que celui du poivre. Le fruit est fort  
 agréable dans sa maturité : mais verd , il n'a  
 aucune saveur. Mûr , on le fait cuire avec la  
 viande comme les navets.

L'arbre qui le porte a dix à douze pieds de  
 hauteur. Son tronc près de terre n'a pas  
 moins d'un pied & demi ou deux de diame-  
 tre , mais il s'éleve en diminuant jusqu'au  
 sommet. Il est entièrement sans branches. Ses  
 feuilles qui sont grandes sortent immédiate-  
 ment du tronc , au bout d'une tige qui aug-  
 mente en longueur à mesure que la feuille  
 est plus éloignée de la cime de l'arbre. Elles  
 commencent à sortir à six ou sept pieds de  
 terre , & deviennent plus épaisses en mon-  
 tant vers le sommet. Elles sont très-larges &  
 serrées contre le tronc. Le fruit croît entre

*Voyages de  
 Dampierre ,  
 t. 3. p. 179 +  
 & 250.*

gustard-apples, a star-apples, guavas, poires d'Alicada, poires épineuses, melons, courges, & plusieurs espèces de

elles avec d'autant plus d'abondance qu'elles ont plus d'épaisseur, de sorte qu'à la cime il est en si grand nombre que l'un tient à l'autre; mais sa grosseur alors ne surpasse pas celle des navets communs. Ce qu'on a dit d'abord ne regarde que le fruit d'en bas qui croît entre des feuilles moins épaisses.

*Hist. gen- des Voyages, t. 7. p. 169.* a Le gustard-Apples ou la coustarde est une sorte de pommes de la grosseur d'une grenade, & presque de la même couleur. Sa

*Dampiere, Voy. autour du monde, t. 3. p. 25.* peau tient le milieu pour la substance & l'épaisseur entre celle de la grenade, & celle de l'orange de Seville, plus souple que celle-ci, plus cassante que la première. Ce qui la rend fort remarquable, c'est qu'elle est environnée de petits nœuds, comme autant de clouds. La chair en est blanche, douce & agréable, & le goût en est si semblable à la coustarde, ou flan à l'Angloise, que cela lui en a fait donner le nom. A la place de pepins, elle a quelques petits noyaux ou glandes. L'arbre qui la porte est de la grandeur d'un coignassier avec des branches fort minces, mais longues & en grand nombre. Le fruit croît à l'extrémité, & pend par son propre poids au bout d'une queue de neuf à dix pouces de long. Le plus grand arbre ne porte pas plus de 20 ou 30 pommes.

graines que l'on trouve par tout dans les bois.

Enfin j'ai jusqu'ici couché par écrit plusieurs observations générales qui peuvent servir pour l'intelligence de ce qui me reste à dire , & à donner une idée de notre Isle. Dans ma premiere Lettre, je compte vous entretenir de ce qui regarde son histoire , & j'y employerai toute l'exacritude dont je suis capable. Je suis, &c.

### LETTRE III.

**L'**HISTOIRE de cette Isle est un peu obscure ; & je serai nécessairement obligé de la fonder en partie sur la tradition. On a bien à la vérité un grand nombre de recueils des événemens remarquables qu'on prétend y être arrivés ; mais la plu-

part font, ou confus ou fabuleux. Je tacherai de me garantir du premier de ces deux défauts, en plaçant chaque fait dans l'ordre naturel des tems où il s'est passé, & j'éviterai le second en consultant les actes authentiques, ou les personnes qu'on peut supposer les mieux instruites des circonstances particulières des choses.

Découverte.

La Jamaïque doit sa découverte à ce mortel qui le premier fendit les flots des mers de l'Amérique, & tira le nouveau monde de l'obscurité; à ce puissant génie né pour tenter les plus merveilleuses aventures, en un mot, à Christophe Colomb. Il la découvrit à son retour du continent de l'Amérique Méridionale, & la nomma l'Isle de Saint-Jacques; mais elle perdit bientôt ce nom, & recut celui de Ja-

maïque qu'elle a toujours conservé depuis.

A l'arrivée des Espagnols, Conquête:  
 les Indiens parurent en armes, résolus de défendre courageusement leur liberté contre ces usurpateurs téméraires. Ils l'auroient fait certainement avec succès, si ces rusés brigands ne les eussent abusés par de spécieuses apparences de paix, & engagé ce peuple, simple de son naturel, à ajouter foi à leurs protestations fausses & concertées. Mais ils sentirent bientôt les funestes effets de leur confiance. Les Espagnols ne se virent pas plutôt en état d'exécuter leurs desseins sanguinaires, qu'ils commencèrent un massacre effroyable, égorgerent & détruisirent en peu d'années plus de 60 mille des habitans, & en laisserent à peine en vie quelques-uns, qui

se cachèrent dans les bois, & se sauverent dans des cavernes & des lieux inaccessibles, où leurs tyrans les poursuivoient, les chassoient comme des bêtes fauves, & les exterminèrent à la fin tous. Avant ce massacre la Jamaïque étoit une des plus peuplées des Antilles. Mais par cette cruelle boucherie, tout, jusqu'au nom Indien même, fut extirpé, sans qu'il restât personne pour conserver la mémoire d'un peuple autrefois florissant.

Après s'être mis hors d'inquiétudes par le plus indigne de tous les moyens; & voyant qu'ils n'avoient plus de champ pour exercer leurs cruautés, ils songerent à s'établir dans le poste le plus avantageux. Dans cette vûe ils choisirent un bon canton vers l'Ouest de l'Isle, & ils bâtirent Metille. Mais sa situa-

Metille.

tion étoit peu commode, & ils l'abandonnerent bientôt pour s'établir dans la partie septentrionale, où ils fonderent Seville, qu'ils quitterent bientôt encore pour aller bâtir Oristan de l'autre côté des montagnes, & sur le rivage opposé. Ainsi ils changerent plusieurs fois, toujours mécontents, jusqu'à ce qu'enfin ils se fixerent à S. Jago de la Vega, dont Christophe Colomb fut fait Duc. L'agrément de ce lieu, & la fertilité du terrain des environs, engagea les Espagnols à y fixer leur résidence. Ces Savanes aujourd'hui incultes & stériles, étoient alors les plus riches cantons de toute l'Isle, & furnissoient à tous leurs besoins. Ils y semoient, & y recueilloient des provisions de toute espèce, & même plusieurs choses pour la commo-

Seville

Oristan

S. Jago de  
la Vega.

dité & l'agrément de la vie, telles que du cacao, de l'indigo, &c. L'on voit encore à présent des vestiges de ces plantations; mais quoiqu'ils fussent situés le plus favorablement du monde, & qu'ils eussent en abondance tous les divers présens de la nature, ces avantages ne servirent qu'à augmenter leur paresse naturelle. Ils s'abandonnerent à toutes sortes de débauches, & négligerent la culture & l'amélioration des terres. Pourvû qu'ils se vissent quelques légères provisions de tabac, de sucre, & de chocolat, ils se croyoient parfaitement heureux, & ne paroissent pas se soucier de tout le reste. Leur commerce répondit à leur peu d'industrie. Peu de bâtimens abordoient chez eux, & ceux qui venoient y trafiquer, n'y trouvoient gué-

Paresse des  
Espagnols.

res leur compte. Tout ce qu'on y pouvoit charger étoit des cuirs, du poivre, & des noix de cacao, le tout même en petite quantité. Ainsi ces premiers habitans de la Jamaïque s'étoient rendus indignes du nom d'hommes par leurs cruautés, & inutiles à la société humaine par leur indolence. Le massacre d'une multitude incroyable de pauvres créatures simples & sans malice, qu'ils avoient impitoyablement égorgées, n'avoit eu d'autre prétexte que de se rendre uniques & paisibles possesseurs d'une Isle qu'ils ne voulurent pas prendre la peine de cultiver. En effet, peu de gens se soucierent de venir s'y établir, hors ceux qui ne pouvoient faire mieux, ou qui y étoient forcés par quelque événement; car tous ceux qui étoient en

état de faire quelque figure dans le monde, s'en alloient dans l'Isle Espagnole, à Cuba, ou dans le continent, séjours infiniment préférables, puisqu'ils y trouvoient en même tems l'aifance de la vie, & les plus belles occasions d'augmenter leur fortune. Pour la Jamaïque, les Ducs de la Vega étoient Gouverneurs & Propriétaires de l'Isle, & y avoient établi des impots si hauts qu'ils étoient tout à fait intolérables.

Droits & impots excessifs.

Tyrannie des Gouverneurs.

C'est un fait certain, que les successeurs de Christophe Colomb se conduisirent en véritables tyrans, qu'ils exigent & recueillirent avec la dernière des rigueurs les droits qu'ils avoient imposés : mais affectant d'en accabler principalement les Portugais, nation à qui les Espagnols ont toujours porté une haine invincible,

cible, & qui dans ces premiers tems, compofoient la plus grande partie de l'Isle; ils les dégoûterent d'une pareille habitation.

Ce fut par ce gouvernement dur & avide, que la Colonie parvint bientôt à son déclin. On ne cherchoit guères à s'établir dans un lieu où l'on étoit sûr d'être vexé; & quiconque avoit des fonds, se transportoit dans les endroits où il étoit sûr de jouir tranquillement des fruits de son industrie. Les Gouverneurs sentoient bien que leur conduite tournoit au désavantage de leur Souverain, & préjudicioit à leurs propres intérêts. Car quoique leurs mains ravissantes, en suçant, pour ainsi dire, un petit nombre d'indolens, ne tirassent qu'un

chetif revenu pour entretenir leur luxe , & fournir à leurs débauches ; ils prévoyoiént bien que cette foible ressource ne pouvoit même leur rester longtems.

Outre le tempérament oisif des habitans , qui leur faisoit négliger de profiter des avantages de cette Isle , un motif encore plus fort les engageoit à rester dans leur fainéantise & leur paresse ; c'est qu'ils voyoiént qu'à proportion qu'ils acquéroient des effets de quelque valeur , on les dépouilloit avec violence de la plus grande partie , & qu'ils n'avoient la jouissance que de ceux que leurs injustes Gouverneurs vouloient bien ne leur pas ravir.

Les choses resterent dans cette triste situation , jusqu'à ce que le Gouverneur défen-

dît sous les amandes les plus sévères, de se soustraire de son Gouvernement pour en aller chercher un plus doux. Cette nouvelle tyrannie occasionna les représentations des habitans à S. M. C. Philippes II, & des plaintes sur les vexations qu'ils souffroient. Mais ce politique & ambitieux Monarque avoit alors des vûes plus importantes : il étoit occupé de ces vastes préparatifs, dont toute l'Europe étoit allarmée, & qui ne regardoient que l'Angleterre : ainsi il n'eut pas le loisir de faire attention aux plaintes d'une petite Colonie comme celle-ci. Cela augmenta les mécontentemens qui n'étoient déjà que trop grands. Les habitans & leur Gouverneur vécutent dans une mutuelle défiance. Il ne cessa pas de les tyranniser ; & eux ne

cesserent point de murmurer contre lui, & de le charger de malédictions, tandis qu'ils imploroient en vain la justice du Prince. Par-là, l'Isle devint une conquête aisée au premier survenant. Car c'est un des inconvéniens de la tyrannie, qu'on ne se soumet à son joug que par la crainte, & jamais par l'amour. Des esclaves peuvent bien combattre, faire des conquêtes; mais on n'imaginera jamais qu'ils prennent les armes avec cette ardeur généreuse que de bons sujets employent à la défense de leur liberté & de leurs loix. C'est ce qui ne parut que trop évidemment ici, quand Antoine S'hirly, en 1596, osa faire une descente à la Jamaïque. Il y rencontra si peu de résistance, qu'il pilla & saccagea toute l'Isle, sans presque es-

1596.  
Premiere  
descente  
des An-  
glois.

fuyer le moindre danger : il brûla S. Jago , & fut maître de tout le pays , tant qu'il voulut y rester. Les infortunés habitans n'auroient pas été fort à plaindre qu'il y fût resté toujours : au contraire , ils se feroient estimés heureux de changer de maître , & de passer sous les loix de quelque Prince que ce fût , qui les laissât vivre dans l'abondance & dans la liberté. Le Capitaine Antoine penchoit à s'y arrêter : la conquête de la Jamaïque n'eût pas été datée des jours d'un usurpateur , mais du règne d'une Princesse , dont l'heureux gouvernement rendoit l'obéissance si douce à ses sujets , & dont le nom étoit la terreur de l'Espagne. Ce Capitaine avoit d'autres desseins ; & obligé d'agir conformément à ses ordres , il quitta l'Isle , & retourna croiser sur les côtes

126 HISTOIRE  
du continent des Indes Oc-  
cidentales.

Quand les Anglois furent retirés, les Espagnols commencerent à sortir des cavernes où ils s'étoient refugiés, & retournerent à leurs anciennes habitations qu'ils se mirent à réparer. Ce triste événement leur faisant sentir les mauvais effets d'une défiance mutuelle, ils se rapprocherent les uns des autres. Le Gouverneur relâcha un peu de sa première sévérité, & le peuple parut plus tranquille & plus content. Plusieurs furent admis dans la direction des affaires, comme membres de son Conseil, au moins de nom; ce qui flatta la vanité des Espagnols, & leur fit croire qu'avec le titre de Dom, ils avoient reçu une autorité réelle, & qu'ils participoient en

effet au gouvernement.

Cette correspondance apparente dura sans altération jusqu'en l'année 1635, que le Colonel Jackson, avec une petite flotte, partit des Isles de Leeward dans le dessein d'exécuter une entreprise sur celle-ci : il avoit peu de monde avec lui, mais tous gens braves, déterminés, & résolus de mépriser tout danger, pour gagner un riche butin. Il prit donc terre avec 500 hommes seulement ; &, avec cette poignée de gens, il attaqua 2000 Espagnols dans le Fort du Passage. Ceux-ci les reçurent assez courageusement, & soutinrent quelque tems la vivacité de l'attaque avec beaucoup de résolution ; mais nos braves Anglois combattirent avec une telle furie, qu'à la fin leurs ennemis plierent, &

1635.  
Seconde  
descente  
des An-  
glois.

prirent ensuite la fuite. Après cet avantage, les nôtres ne perdent pas un moment à poursuivre leur victoire; ils marchent à S. Jago, quoiqu'à six milles de là, donnent l'assaut à la Place avec une intrépidité peu commune, & malgré la résistance qu'ils y trouvent, y entrent bientôt l'épée à la main; & par un pillage général, en enlèvent tous les plus riches effets. Le butin fut partagé entre les soldats; & les Espagnols s'estimerent heureux de racheter leur ville des flammes moyennant une somme dont on convint: elle fut payée sur le champ, & notre brave Colonel se retira tranquillement sur ses vaisseaux, sans avoir perdu dans cette expédition plus de quarante hommes.

Prise de  
S. Jago.

Mais ces visites passageres des Anglois n'étoient que les

préfages, & les avantcoureurs d'une autre plus folemnelle, puisque peu d'années après, l'Isle tomba toute entiere dans nos mains. Le rusé Cardinal Mazarin engagea Cromwell à unir ses armes à celles de la France contre les Espagnols; & sa politique lui fit imaginer de les aller attaquer dans les Indes Occidentales. L'usurpateur étoit trop pénétrant pour ne pas sentir que, quelques fussent les vûes de Mazarin, ce projet étoit non seulement bon en lui-même, mais encore d'un succès facile & avantageux à la nation. Ainsi il équipa une belle flotte dans le dessein de faire la conquête de l'Isle Espagnole. Deux mille vieux soldats, reste des Royalistes, & autant de l'armée de Cromwell, sans compter un nombre infini de volontaires servans à

Troisième descente des Anglois, & conquête de l'Isle.

*Voyez vie de Cromwell, trad. de l'Angl. t. 2. p. 131.*

leurs frais , s'y embarquerent ; tous également animés par l'espérance de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis. Le Colonel Venable , & l'Amiral Penn devoient conjointement commander la flotte & l'armée , avec ordre de toucher aux Isles Barbades , & du Lezard , pour y prendre encore du renfort , persuadé que l'on étoit , qu'il n'y auroit point de Colonie qui ne voulût contribuer à une entreprise qui devoit si fort tourner au profit de toutes. Le Protecteur ne se trompa point dans cette idée : plus de 1300 hommes des Isles du Lezard se joignirent à la flotte ; & la Colonie des Barbades leur fournit toutes les provisions dont ils avoient besoin.

L'appas étoit si séduisant que nos vaisseaux furent suivis de nombre de gens de ces Isles ,

qui croyoient courir moissonner des trésors certains. En effet, jamais une si belle armée n'avoit vogué sur les mers de l'Amérique; le succès de l'armement paroissoit assuré, & rien ne pouvoit le traverser, que la mauvaise conduite des Chefs, puisqu'ils avoient sous leurs ordres un corps considérable, bien discipliné, pourvû de tout, & commandé par des Officiers de réputation, qui avoient fait connoître avec distinction leur courage & leur conduite dans la guerre civile, tels que les Colonels Doyly, Haynes, Buthler, Raymund, & grand nombre d'autres, propres, sans contredit, à commander dans une armée, eût-il été question de combattre pour l'Empire du monde.

Le 13 d'Avril 1655, la flotte

jetta l'ancre près de l'Isle Ef-

F vj

1655.  
Les Anglois font

une descen-  
te dans l'Is-  
le Espagno-  
le.

Ils font  
repouffés  
avec perte.

pagnole , & à la vûe de la ville Saint-Domingue. On tint conseil de guerre ; & suivant ce qui y fut résolu , on débarqua 7000 fantassins , & une troupe de cavalerie , avec des vivres pour trois jours. Mais les Espagnols , avertis de notre dessein , nous attendoient en bonne posture. Aussi , après une action vive & fort courte, Venable fut obligé de se retirer : nos troupes furent honteusement défaites , rompues , & taillées en pièces. Une partie regagna ses vaisseaux ; mais le brave Colonel Haynes , & nombre de soldats , resterent sur le champ de bataille.

Quelle qu'ait été la cause de ce mauvais succès , il fit perdre aux Commandans l'espérance de réussir dans une seconde tentative. Ils virent que les Espagnols étoient trop

bien fortifiés , & de tout côté trop bien en état de les repousser : ainsi ils prirent sans différer le parti de faire une descente à la Jamaïque , où ils arrivèrent le 3 de Mai. Nos Généraux débarquèrent leur monde , & marchèrent droit à S. Jago capitale de l'Isle , résolus d'insulter la place.

Ils vo-  
guent à la  
Jamaïque.

Débar-  
quent , &  
marchent  
droit à S.  
Jago.

Pour prévenir une aventure pareille à celle de Saint-Domingue , on publia un ordre à nos gens de tirer sur ceux de leurs camarades qu'ils verroient fuir. Cette précaution étoit nécessaire ; car le soldat étoit découragé & abbatu par notre récente défaite. D'un autre côté , on ne peut avec fondement s'imaginer , que si les Chefs avoient crû pouvoir se disculper de quelqu'autre façon auprès de Cromwell , du

peu de succès de leur expédition , ils n'auroient pas hasardé une tentative sur la Jamaïque : mais dans l'état où étoit alors cette Isle , aucune autre ne promettoit une conquête plus aisée. Les Espagnols n'avoient pas le moindre avis de notre dessein , ni même de notre dernière défaite : ils n'étoient pas assez en force pour résister à un corps de 1000 hommes , comme nous avions encore ; enfin tout sembloit concourir à l'événement qui arriva.

Les Anglois marchèrent fièrement à S. Jago , résolus de l'emporter d'assaut ; mais le Gouverneur adroit & rusé , connoissant sa foiblesse & nos forces , qui ne lui permettoient pas de se flatter de pouvoir se défendre , eut l'adresse de demander à entrer en capitula-

tion : on lui accorda sa demande ; moyennant quoi , gagnant du tems à convenir des conditions du Traité , les Espagnols eurent celui de transporter leurs trésors , & leurs meilleurs effets dans les bois , & dans des lieux sûrs. Pour mieux nous amuser , ils nous fournissoient des provisions fraîches , & tout ce dont nous avions besoin : ils firent même plusieurs présens à Madame Venable , qui avoit suivi son époux dans cette expédition : procédé qui fit un si bon effet sur ce Général trop passionné pour sa femme , qu'il ne se douta de la fourbe que lui jouoient les Espagnols , que lorsqu'il ne fut plus tems. Car après qu'ils eurent enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux , & qu'ils l'eurent sauvé dans des lieux où

Finesse des Espagnols , qui se reti-  
rent dans des lieux  
inaccessibles avec  
tous leurs effets.

nous n'aurions pû les trouver ; ils se retirèrent dans les montagnes , nous abandonnant une ville déserte , où nous ne trouvâmes que de belles maisons sans meubles , & sans habitans. Cet événement fut un terrible sujet de décompte pour une armée qui s'attendoit à s'enrichir par le pillage , & qui avoit déjà été frustrée une fois de ses espérances sur ce point. Cette tromperie nous piqua au dernier point , & nous résolûmes d'en tirer vengeance. Plusieurs partis furent détachés pour aller à la découverte : mais ils eurent beau faire , leurs recherches furent infructueuses. Ils ne connoissoient point le pays , ni ses passages ; & sans déterrer la retraite des ennemis , ils s'en revinrent fatigués & découragés : en sorte que si les Espagnols ne

se fussent pas trahis eux-mêmes , ils auroient pû attendre en sureté que les Colonies voisines vinssent les secourir , & nous chasser. Le fils d'un de ceux qui firent la conquête , & qui en avoit appris le détail de son pere , mort depuis assez peu d'années , m'a assuré que nos troupes commençoient à se trouver réduites à de facheuses extrémités. Elles voyoient bien qu'il n'étoit plus question pour elles de ces trésors dont elles s'étoient flattées : leur courage étoit abbatu , & il ne leur restoit plus aucun espoir dont elles pussent se soutenir. Leur nombre diminueoit tous les jours , & la diette forcée qu'elles observoient , ne s'accommodoit pas avec le goût & le tempérament Anglois. Dans ces circonstances critiques , on délibéra d'abandon-

ner un poste où il y avoit si peu à gagner , & tant de péril à effuyer. On pensoit que les Espagnols rassemblant sans doute des forces considérables dans tous leurs autres établissemens voisins de cette Isle , les y transporteroient incessamment, & nous en chasseroient avec autant de facilité que de devant S. Domingue, d'autant plus même que nous étions alors bien moins en état de résister à leurs attaques , que nous ne l'avions été à S. Domingue. On ne pouvoit se persuader que le Gouverneur enorgueilli de la réussite de son premier dessein , pût être assez lâche pour souffrir que l'on détruisît ainsi une Colonie de ses compatriotes, ni pour nous laisser tranquilles possesseurs d'une Isle qui avoit reconnu le Roi Catholique pour son Souverain. En-

fin, on sentoit bien l'impossibilité de défendre ce poste avec un corps affoibli, découragé, & accablé de maladies. D'un autre côté, on ne voyoit pas comment excuser notre conduite en Angleterre auprès du Protecteur. Nous ne pouvions nous déguiser à nous-mêmes que nous avions fait les fautes les plus grossières. Qu'attendre après cela de l'humeur sévère de Cromwell ? Si donc nous osions nous flatter de revoir jamais notre patrie, il falloit de toute nécessité essayer par quelque voye que ce fût, d'effacer la tache que nous avoient imprimées nos premières fausses démarches.

Tandis que les esprits étoient dans cette agitation, & sur le point de se mutiner; les imprudens Espagnols se trahirent eux-mêmes. Ils envoyerent un

parti à la découverte ; ce parti tomba sur une petite troupe des nôtres, & l'attaqua ; mais nous les battîmes & les suivîmes dans leur retraite. Cette heureuse aventure ranima toutes nos espérances, & releva notre courage. Elle nous remit devant les yeux l'appas séduisant du butin, & nous sembla présenter de nouveau, pour dédommagement de toutes nos fatigues, les richesses des Espagnols, que nous croyions déjà partager.

Les Généraux seconderent cette bonne disposition du soldat ; & regardant cet événement favorable comme un coup signalé de la Providence, ils se disposerent à en profiter, & à suivre le chemin qu'il sembloit leur indiquer, de surmonter heureusement toutes les difficultés qu'ils avoient.

rencontrées jusques-là. Nous marchâmes donc gaiement vers les retraites de l'ennemi, qui ne nous reçut pas moins courageusement. Il se donna plusieurs petits combats, mais presque tous à notre désavantage; parce que les Espagnols, qui connoissoient tous les passages, se retiroient insensiblement de forts en forts, d'où ils faisoient feu sur nos gens sans aucun risque; & avant que nous pûssions grimper jusqu'à eux, ils avoient le tems d'aller se cacher de nouveau dans quelque autre retraite aussi sûre que celle d'où nous venions de les débusquer.

Cela nous fit appréhender d'être longtems dans cette conquête, si même elle ne devenoit pas impraticable. Mais étant une fois tombés sur quelques effets appartenans aux

ennemis, le foldat reprit fa gaieté & fon ardeur. Le hazard en même tems nous procura des vivres par la découverte que nous fîmes des faves où les Efpagnols avoient conduit leurs beftiaux. Dans l'extrémité où nous étions prêts d'être réduits, c'étoit le plus grand foulagement que nous pûffions defirer. Nous pûmes, moyennant ces provifions, nous regaler tant que nous voulûmes, & eûmes bientôt oublié toutes nos précédentes peines.

Trahifon  
d'un efcla-  
ve, qui fait  
périr plu-  
fieurs An-  
glois.

Mais tandis que nous faifions ainfi bonne chere, nous apprîmes la trifte nouvelle que plusieurs centaines de nos gens avoient été attaqués par les Efpagnols, à la faveur de la nuit, & entièrement taillés en pièces. Il y eut apparence que cet échec fut l'effet de la trahifon d'un efclave des enne-

mis, qui s'étoit venu rendre à nous, & nous servoit de guide. Notre Commandant peu soupçonneux le reçut comme quelqu'un à qui l'on pouvoit se fier. Il le caressa & lui promit d'amples recompenses. En effet, pendant un tems nous n'eûmes pas sujet de douter de sa fidélité; car connoissant fort bien les retraites des ennemis, il se glissoit parmi eux pendant la nuit, épioit & pénétoit leurs desseins, & ne manquoit pas de nous les découvrir. Mais, soit que ce fut une amorce qu'il nous présentât pour gagner notre confiance, afin de pouvoir plus aisément venir à bout de la perfidie qu'il méditoit, ou soit que déjà dégoûté de ses nouveaux maîtres, il sentît un desir de retourner chez ceux qu'il avoit quittés, & qu'il voulut obtenir son par-

don par quelque service essentiel ; le traître conduisit nos gens dans un vallon dominé de tous côtés par des collines escarpées. Il sçavoit qu'un gros corps d'Espagnols à qui il avoit trouvé moyen de communiquer son projet, nous y attendoit, & s'étoit assuré de toutes les avenues : de maniere qu'il étoit presqu'entièrement impossible que nous pussions nous empêcher d'y périr tous. Guidés par ce misérable, nous marchâmes sans soupçonner aucun danger ; & trouvant ce lieu convenable pour nous y arrêter, nous résolûmes d'y rester jusqu'au lendemain matin. Déjà ayant mis bas nos armes, nous commencions, les uns à se rejouir, les autres à se livrer au sommeil pour réparer la fatigue de la marche pénible que nous avions faite

la

la veille, sans nous défier de notre guide ; lorsque tout d'un coup nous fûmes tirés de cette sécurité par de grands cris suivis de décharges de mousqueterie. Un nombre supérieur d'ennemis nous tombe sur le corps : dans la consternation où nous met cette attaque imprévûe, à peine avons-nous le tems de nous jeter sur nos armes : nous sommes tous massacrés & taillés en pièces : on ne donne aucun quartier ; tout est passé au fil de l'épée ; & rien n'échappe de ce carnage horrible, qu'une poignée de gens plus résolus que le reste, qui se précipitant au milieu des ennemis, percent courageusement au travers de cette multitude qui les environne. Du nombre de ces braves gens étoit le pere de celui de qui je tiens tous ces détails. Dans la

suite , & lorsque les Espagnols eurent abandonné l'isle , le misérable qui avoit mené cette troupe infortunée à la boucherie , étant tombé entre nos mains , il fut traité comme le méritoit sa perfidie.

Cette funeste aventure nous abbatit de nouveau le courage , & nous fit voir la nécessité d'être plus sur nos gardes : aussi nous portâmes dans la suite la vigilance bien loin. Au bout de quelques mois , nos ennemis venant à se lasser de leurs demeures sauvages , & des fatigues qu'ils étoient contraints d'essuyer ; comparant d'ailleurs la différence qu'il y avoit entre jouir des commodités & de l'abondance d'une ville , avec le soin pénible de se tenir cachés dans les montagnes & les précipices ; entre les douceurs de la paix & les

travaux de la guerre, ils songerent tout de bon à abandonner leur isle.

Ils voyoient la plupart de leurs établissemens détruits, eux-mêmes abandonnés à leur seul désespoir, & sans espérance de secours. C'est pourquoi, d'un commun consentement, ils résolurent de s'embarquer dans de grands canots, & de passer à Cuba, distante d'environ dix-huit lieues. Ils exécuterent aussitôt ce projet, & ne laisserent dans l'isle qu'un petit nombre de Mulâtres & de Nègres, tous gens dont ils étoient sûrs, & à qui ils donnerent ordre de nous harasser par de fréquentes attaques, & d'empêcher par-là que nous ne pussions penser à nous y établir.

Les Espagnols quittent l'isle.

Mulâtres & Nègres laissés.

Pour les animer à bien faire, ils leur promirent de revenir

bientôt avec des forces suffisantes pour nous chasser. Cette promesse conserva effectivement pendant quelque tems ces malheureux dans leur devoir ; mais ensuite elle tourna au désavantage des Espagnols eux-mêmes : car lorsque ceux-ci revinrent dans leur isle avec des forces insuffisantes, & l'air de gens abandonnés de tout le monde & sans ressource, ces Mulâtres & ces Nègres furent les premiers à embrasser notre parti.

Pendant cet intervalle qui fut court, il ne se passa rien de remarquable : on resta tranquille de part & d'autre. Cependant la retraite des habitans avoit beaucoup déplû au Viceroy du Mexique ; & quoique jusques-là il eût toujours témoigné peu d'empressement à les secourir, leur état présent

Pengagea à leur promettre de les soutenir avec des forces considérables. Leurrés par cette espérance , ils revinrent dans l'isle , & se disperferent vers le Nord & le Nord-Est , où ils attendoient l'arrivée de ce secours prétendu. Mais après s'en être longtems flattés , il leur arriva seulement cinq cens hommes de renfort , qui voyant la situation désesperée de l'isle , & combien il paroissoit impossible de nous en déloger , refuserent de nous attaquer & se retirèrent dans S. Chereras , où ils se retrancherent , en attendant l'occasion favorable d'abandonner l'isle , qu'ils sentoient bien être perdue pour eux sans ressource : car pendant ce même tems-là les Anglois se voyant sans ennemis qui les inquiétassent , s'étoient éten-

150 HISTOIRE  
dus & établis au Sud & au Sud-  
Est. Un régiment avoit été dé-  
taché à Port-Morant pour y  
demeurer, & d'autres disper-  
sés dans l'intérieur de l'isle.  
Le Colonel Doyley avoit été  
nommé Gouverneur avec deux  
ou trois mille hommes de trou-  
pes de terre, sans en compter  
environ 20 mille sous les ordres  
du Vice-Amiral Goodson; &  
tous deux avoient si bien dis-  
posé toutes choses, qu'à la  
moindre attaque nos nouveaux  
habitans étoient sûrs d'être à  
l'instant secourus par nos gens  
de guerre.

Doyley  
nommé  
Gouver-  
neur.

Penn & Vena-  
bles  
emprison-  
nés en An-  
gleterre.

Cependant Penn & Vena-  
bles étant retournés en An-  
gleterre vers la mi-Septembre,  
y furent d'abord arrêtés & mis  
en prison, en punition de leur  
mauvaise conduite, qui avoit  
imprimé une telle tache sur le  
nom Anglois, qu'elle auroit

DE LA JAMAÏQUE. 151  
été ineffaçable si nous n'en  
avons pas été un peu dédom-  
magés par la conquête de la  
Jamaïque, qui fut pourtant  
bien plutôt un présent du ha-  
zard, que la suite d'une en-  
treprise bien concertée.

Cromwell sentit bientôt l'a-  
vantage que la nation retire-  
roit de cette conquête, qui en  
effet, comme nous le dirons  
plus bas, ne manqua pas de  
déconcerter beaucoup les Es-  
pagnols. Ainsi il équipa, sans  
perdre de tems, une nouvelle  
escadre; & destituant de ses  
emplois le Colonel Doyley,  
parce qu'il étoit Royaliste, il  
envoya en sa place le Major  
Sedgwick, qu'il nomma Gou-  
verneur de l'isle.

Mais avant son arrivée, le  
Colonel Doyley, qui conti-  
nuoit d'agir avec une bravoure  
& une habileté peu commune,

Sedgwick  
Gouver-  
neur en la  
place de  
Doyley.

ayant découvert les retraites & les retranchemens des ennemis, marcha pour les y aller attaquer à la tête d'un gros corps. Ceux-ci de leur côté avoient reçu des secours considérables. Ils avoient construit plusieurs Forts dont on voit encore les vestiges sur les bords du Rio-Nuevo, dans le quartier de Sainte-Marie : ils avoient bon nombre d'armes & de munitions, & commençoient à se flatter de réparer leurs pertes & de rentrer dans la possession de ce qui leur venoit d'être enlevé par la supériorité des Anglois : mais en vain étoient-ils deux fois plus de monde que nous, en vain avoient-ils devant eux de bons retranchemens, nous les attaquâmes si vivement qu'ils furent forcés par tout, & totalement défaits en peu de jours. La bravoure des An-

Espagnols  
défaits.

glois fut remarquable dans cette occasion. Ils effacèrent les taches que leur honneur avoit reçues ; & tout bons soldats qu'ils étoient naturellement , on peut dire qu'ils se surpassèrent eux-mêmes , & se montrèrent dignes de servir sous Cromwell. Les esclaves fugitifs des Espagnols nous rendoient grand service : ils ne s'épargnerent en aucune façon : plusieurs même d'entre eux firent merveille en combattant contre leurs anciens maîtres , de qui ils ne pouvoient plus attendre qu'une mort prompte & cruelle , si jamais ils venoient à retomber entre leurs mains.

Doyley leur donna à tous la liberté , & des récompenses à quelques-uns , à un surtout dont l'ardeur s'étoit le plus fait remarquer , & qui de sa main avoit tué plusieurs ennemis. Il

Esclaves  
fugitifs ser-  
vent bien  
les Anglois.

Histoire  
tragique  
d'un esclave.

y a apparence que celui-ci avoit  
 appartenu à un des principaux  
 d'entre les Espagnols : il aimoit  
 éperdument une jeune Négres-  
 se , & il en avoit eû plusieurs  
 enfans. Rien n'égaloit leur bon-  
 heur , si le bonheur se peut  
 trouver dans l'esclavage , lors-  
 que celui à qui il appartenoit ,  
 arracha cruellement d'entre ses  
 bras cette tendre épouse , & la  
 força de condescendre à ses in-  
 fâmes desirs.

Le mari s'adressa à tous les  
 Tribunaux pour obtenir justi-  
 ce ; mais l'ardeur de ses pour-  
 suites ne servit qu'à lui attirer  
 un châtement cruel : il l'essuya  
 avec la résolution de s'en ven-  
 ger tôt ou tard : & notre des-  
 cente dans l'isle lui en fournis-  
 sant une occasion favorable , il  
 trouva moyen de donner un  
 rendez-vous à sa malheureuse  
 épouse. Dans leur entrevûe

qu'il lui avoit indiquée dans un lieu écarté, il lui fit part de ses projets de vengeance, lui jura que l'amour sincere qu'il avoit pour elle lui feroit toujours regretter de l'avoir perdue ; que leur bonheur étoit fini pour jamais, parce que quelque innocente qu'elle fût de l'affront qu'elle avoit reçu, la tache ne pouvoit en être effacée, & sa premiere vertu lui être rendue : mais que ne pouvant recevoir dans ses bras une femme deshonorée, il ne consentiroit pas non plus à la voir vivre dans ceux d'un autre. Alors il l'embrassa tendrement & lui plongea un poignard dans le cœur : c'est ainsi, lui dit-il, que ton époux use de son pouvoir sur toi ; après quoi il ne cessa de la tenir dans ses bras jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir. Il s'enfuit aussi-

tôt & se réfugia dans notre camp. Il nous servit parfaitement dans tous les petits combats qui se donnerent, surtout dans le dernier de tous, où la vûe de son barbare maître redoublant sa rage & son desir de vengeance, il se jetta comme un furieux dans la mêlée pour le joindre, & le fit bientôt tomber à ses pieds. Il sacrifia encore d'autres Espagnols à sa fureur, & combattit si courageusement, que le Colonel Doyley remarqua sa bravoure. Ainsi sans examiner quels en étoient les motifs, il l'afranchit, lui fit des gratifications, & lui donna en propriété un terrain où il vécut paisiblement depuis, mais dans une tristesse & une mélancolie qu'il ne put jamais surmonter. Il mourut en 1708, dans un âge fort avancé. Un de ses fils nous

a bien servi en 1695, contre les François, & plusieurs autres fois contre les Nègres rebelles.

Notre brave Colonel, après avoir forcé les retranchemens, les détruisit & les renversa de maniere qu'ils n'auroient pû être aisément relevés; & après avoir poursuivi & harcelé les ennemis quelques jours, il revint couvert de gloire avec beaucoup de prisonniers, & chargé d'un butin fort considérable. Pendant cette expédition un autre gros corps d'Espagnols retranché à Point-Pedro, fut aussi défait & presque tout taillé en pièce.

Ces succès répétés les découragerent entièrement, & plutôt que d'être toujours réduits à errer dans les bois, exposés à notre poursuite, & à une misere & une disette af-

Seconde  
retraite des  
Espagnols.

freuse, ils prirent enfin une sérieuse résolution d'abandonner pour toujours une île qu'ils voyoient bien qu'il leur étoit impossible de recouvrer.

Les Anglois maîtres de l'île.

Nous n'eumes garde de les traverser dans ce dessein. Nous les laissâmes tranquillement s'embarquer avec leurs femmes, leurs enfans, & le peu qui leur restoit de leurs trésors, moyennant quoi nous restâmes maîtres de la Jamaïque.

C'est ainsi que le courage & la bonne conduite de cet Officier nous en assura en peu de tems l'entière possession, & obligea les Espagnols premiers possesseurs de cette île, à l'abandonner en fugitifs.

Les Nègres résistent encore.

Mais quoique nous eussions réussi dans la principale partie de notre projet, il nous restoit encore de grands obstacles à surmonter. Ceux des Nègres

qui avoient conservé leur fidélité à leurs anciens maîtres, se voyant par leur fuite en liberté, & craignant que nous ne punissions cruellement les pertes qu'ils nous avoient fait souffrir dans cette petite guerre, résolurent de se maintenir dans l'isle. Ils tuerent celui que les Espagnols avoient mis à leur tête, choisirent entre eux un chef pour les commander; & après être convenus entre eux de quelques réglemens nécessaires pour les contenir tous dans l'union, ils penserent à s'assurer leur subsistance. Ils planterent dans les cantons les moins à portée de nous, du mahis, du cacao, & d'autres plantes utiles à la vie: d'ailleurs la plupart marchant en corps, vivoient de la chasse & des vivres qu'ils nous déroboient. C'est ce qui fut cause de leur perte: car

Battus en détail.

Doyley toujours actif, donna ordre de les pourfuivre. On joignit plusieurs de leurs partis écartés du gros, qui furent la plupart taillés en pièces : de ce nombre se trouva le Chef de ceux qui s'étoient opposés à ce qu'ils se soumissent à nous. Le reste frappé de crainte, & découragé commença à désespérer de se pouvoir plus long-tems soutenir. C'est pourquoi ils envoyèrent humblement offrir au Colonel Doyley de se soumettre, pourvû qu'on leur pardonnât le passé. Celui-ci se fit prier un peu, afin de leur faire valoir la grace qu'on leur accordoit, & enfin accepta les conditions qu'ils proposoient. Leurs Députés s'en retournerent fort contens, & rendirent compte à leurs compagnons du succès de leur négociation. Aussitôt leur Capitai-

La plupart se soumettent.

ne & plusieurs centaines d'entre eux vinrent apporter leurs armes & furent bien reçus par le Colonel.

Quoique le plus grand nombre des Nègres se fût soumis, plusieurs autres s'obstinèrent à se défendre. L'on vint cependant à bout de presque tous, en employant les esclaves à leur courir sus. La promesse d'une récompense leur fit entreprendre cette besogne de bon cœur. Ils connoissoient les retraites de leurs compagnons, & il étoit rare qu'ils revinssent sans avoir remporté sur ces obstinés quelque avantage considérable.

Ce fut ainsi qu'ils s'attachèrent à nous assurer de leur fidélité; & c'étoit en effet la meilleure voye qu'ils pussent prendre pour cela, & la plus avantageuse pour nous: car à la fin nous étions bien las de

Le reste  
poursuivi  
par ceux  
qui s'é-  
toient sou-  
mis.

poursuivre une poignée de voleurs qui connoissoient parfaitement les détours dans les bois & les lieux propres à se retirer , & que nous ne joignons point sans risque. Dans un climat aussi brulant , la fatigue continuelle de grimper , chargés de nos armes , du fond des précipices jusqu'aux lieux escarpés , où ils se réfugioient , étoit au-dessus des forces de gens nés en Europe. Ces esclaves ne pouvoient donc nous mieux servir ; & ils s'y portoient de si bonne volonté , que le nombre de ceux qu'ils avoient en tête diminuoit tous les jours. Quelques-uns de ceux-ci trouverent le moyen de passer à Cuba ; & le peu qui s'obstina à se défendre , ne fut plus bientôt pour nous un sujet d'inquiétude. C'eût été cependant un bonheur pour les Anglois

de ces tems-là, & pour leur postérité, si on étoit venu à bout de les exterminer tout à fait. Car quoiqu'alors leur nombre fût peu considérable, il étoit cependant tout naturel de prévoir que tant qu'il leur resteroit quelque lieu sûr où ils pussent se maintenir & se défendre, ce nombre augmenteroit toujours insensiblement, & qu'il deviendroit dans la suite l'asyle de tous les esclaves que le moindre mécontentement, ou la crainte des châtimens engage-roit à s'enfuir de chez leurs maîtres. C'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. Ils sont de-venus si redoutables par progression de tems, qu'ils ont quelquefois fait trembler toute l'isle, & nous ont obligés d'employer toutes nos forces contre eux. Les esclaves fugitifs sont assurés d'être bien reçus parmi

Il eût fallu les détruire entièrement.

Inconvénient de ne l'avoir pas fait.

les mécontents ; & aujourd'hui on fait monter le nombre de ces rebelles à plusieurs milliers. A la vérité on a rendu contre eux les Edits les plus sévères : on a promis les plus grandes récompenses à quiconque en pourroit tuer. On a même envoyé contre eux des détachemens de troupes choisies ; mais tout cela sans succès : ceux qui les ont attaqués font toujours revenus après avoir essuyé plus de perte qu'ils n'en avoient causée.

Ces mutins occasionnent de grandes dépenses à cause des forts & des retranchemens qu'ils nous forcent à bâtir pour nous garantir de leurs incursions , & à cause des troupes que nous sommes obligés d'entretenir toujours pour les poursuivre. Depuis qu'ils ont commencé à se rendre redou-

tables, il en a coûté bien des millions, & il en coûtera encore bien d'autres avant de parvenir à les réduire, si on ne s'y prend d'une autre façon.

J'ai ouï dire que l'avis du Colonel Doyley avoit été de les détruire entièrement; qu'il s'étoit servi, pour le soutenir, des raisons les plus fortes, & qu'il avoit en quelque façon prédit les suites fâcheuses de la faute qu'on alloit faire: mais les Colonels Raymund & Tyson qui commençoient dès-lors à faire voir un génie disposé à flatter le peuple, & tourné aux factions, s'étant déclarés d'un sentiment contraire, Doyley tout éclairé & tout ferme qu'il étoit, n'osa s'opposer à l'opinion de gens qui étoient entièrement maîtres de l'esprit de la soldatesque. Ils disoient que le soldat étoit las d'une guerre

C'étoit l'avis de Doyley.

Mais il fut contredit par des factieux.

pénible, & charmé de pouvoir enfin jouir de quelque repos : & qu'il s'imaginait que l'avis de Doyley venoit d'une mauvaise volonté de sa part, & d'un dessein formé de le tenir toujours en mouvement, & de le frustrer du fruit de ses travaux, qu'il avoit cependant acheté par tant de combats. Doyley n'osa aller contre ces raisonnemens populaires : ainsi il se contenta de leur faire sentir sur quoi il fondoit sa façon de penser, les conséquences d'une conduite qui y seroit contraire, & l'inquiétude où nous serions toujours tant que nous aurions à craindre que ces rebelles ne vinssent tomber à l'improviste sur nous, pour nous couper la gorge ou facca-ger nos plantations.

Voilà l'histoire de cette isle depuis sa découverte jusqu'au

tems qu'elle tomba entre nos mains. Quoique les mémoires de tout ce qui s'est passé dans cet intervalle soient tous fort obscurs, cependant nous n'avons rien de mieux que ce que je donne ici. J'ai tâché de suppléer à ce qui leur manque par l'avantage que j'ai eu de composer les miens dans l'isle même, où j'ai eu des liaisons avec plusieurs personnes dont les peres avoient eu part à sa conquête, ou s'y étoient établis peu d'années après. Je continuerai une autre fois ma Relation.

Mais avant de finir, je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que tout Etat, toute Couronne où le sujet gemit dans l'oppression, est bien voisin de sa ruine. Tout Prince, tout Gouverneur qui tient les peuples dans la servitude, ne peut manquer d'en être haï & maudit.

Rien n'est capable de réprimer le desir que la nature a donné à l'homme de la liberté, & de la jouissance paisible de ses biens. Tant que ces deux objets sont respectés par le Souverain, les sujets n'ont pas d'intérêts différens des siens, & se défendent contre quiconque vient les attaquer. Mais si on foule aux pieds les droits les plus sacrés du citoyen, qu'on ne se flatte point de sa fidélité. A la premiere occasion favorable, la nation se déclarera unanimement, & secondera ceux qui chercheront à exciter quelque révolution. L'exemple de toutes celles qui font arrivées quelque part que ce soit de l'univers, confirme ma pensée. En effet, il n'est guères possible qu'un ennemi étranger puisse subjuguier un peuple libre, qui aime ceux  
qui

qui le gouvernement, & qui ne craint point qu'ils forment d'entreprises sur ses biens : car il se laisseroit plutôt anéantir, que de perdre sa liberté. Quand on combat pour ce que nous avons au monde de plus précieux, quelle puissance, quelle armée pourroit triompher de cette ardeur généreuse, qui enflamme nos cœurs, & qui fait le véritable courage ?

Dans le récit que je viens de faire, vous avez pû remarquer la lâcheté des Espagnols ; mais pouvoit-il en être autrement ? C'étoient des esclaves qui combattoient. Ils languissoient depuis longtems sous la tyrannie de leurs Gouverneurs, qui s'emparoit de leurs biens, & les privoit du fruit de leurs travaux & de leur industrie. Il étoit naturel qu'à l'approche d'un en-

nemi, ils ne songeassent point à se défendre, & qu'ils n'eussent point le courage de résister aux attaques vigoureuses d'une nation brave comme la nôtre, & qui connoit tout le prix de sa liberté.

On voit que tout changeoit en mieux pour les habitans, dès que ces avides Gouverneurs se relâchoient un peu de leur sévérité & de leurs usurpations. Un regard plus favorable de leur part faisoit refleurir le commerce, augmenter les richesses, & renaître le calme & la félicité: en un mot, mon récit est un exemple & une preuve sans réplique, que les motifs les plus forts pour engager des sujets à être fideles à leur prince, & à combattre pour sa gloire & pour son avantage, sont la liberté & la jouissance paisible des biens; & que les entreprises

sur l'une ou sur l'autre , sont dans un Etat , une marque de foiblesse , un signe de sa décadence , & de sa ruine prochaine.

De pesans impôts peuvent entretenir sur pied de nombreuses armées : mais malgré ces armées , un peuple généreux & libre peut se révolter : & quand il le fait une fois , tremblez , Prince , qui avez osé essayer de nous mettre dans l'esclavage. Le Roi Jacques se fioit sur une belle armée qu'il voyoit campée au milieu des plaines d'Angleterre : il reconnut bientôt après ce qu'il en devoit penser. Mais quel fond pouvoit-il faire sur elle , dans un tems où sa tyrannie animoit notre courage à défendre notre liberté ?

## L E T T R E I V.

**I**L me reste à présent à vous instruire de ce qui s'est passé de plus remarquable dans cette isle depuis qu'elle est dans nos mains : c'est ce que je vais faire.

Dès qu'une fois nous eûmes chassé les Espagnols, nous mêmes tous nos soins à nous y établir : le Gouvernement en Europe nous envoya toutes sortes de secours à cet effet : & notre industrie s'y employant tous les jours de plus en plus, cette Colonie devint dans peu de tems très-puissante.

Colonie  
Angloise  
dans l'isle.

Les portraits avantageux qu'on en fit, peut-être en représentant à dessein les choses dans un plus beau point de vûe qu'elles n'étoient en effet, y attirerent bientôt des Anglois

qui ayant souffert des désordres de la guerre civile, espéroient rencontrer loin de chez eux un repos qu'ils ne pouvoient trouver dans le sein de leur patrie. Cromwel favorisa ce dessein : il étoit bien aise de pouvoir par ce moyen se débarrasser de beaucoup de gens qui n'approuvoient point son usurpation ; & d'un autre côté il sçavoit bien que jamais ils ne pourroient devenir assez puissans dans cette isle, pour lui faire ombrage, ayant pris surtout, comme il avoit fait, la précaution d'y nommer pour Gouverneur un homme entièrement dévoué à ses intérêts, & sur qui il pouvoit compter.

Tandis que tout paroissoit arrangé le mieux du monde, tout pensa tomber dans la plus grande confusion, par une dangereuse mutinerie qui s'éleva

Cabale des  
Colonels  
Raymund  
& Tyfon.

parmi la foldatesque. Les Colonels Raymund & Tyfon étoient entièrement attachés au Protecteur, & ils avoient beaucoup de crédit fur l'esprit des foldats. D'un autre côté, le brave Doyley avoit été de tout tems du parti du Roi, & par conféquent, ne pouvoit jamais être agréable à cette milice qui avoit combattu & triomphé fous les drapeaux de l'ambitieux Cromwell. Ils le regardoient toujours de mauvais œil; & quoiqu'ils ne pufent difconvenir que Doyley les avoit toujours commandés avec honneur & avec fuccès, ils ne pouvoient fimpatifer avec un homme qu'ils connoiffoient au fonds du cœur ennemi de celui qu'ils cheriffoient fi particulièrement. C'est pourquoy en toute occafion, ils marquoient un attachement

extrême pour les deux Colonels. Ceux-ci s'en apperçurent, & croyant dans cette favorable disposition trouver de la facilité pour leurs projets ambitieux, ils résolurent de rendre ces vétérans affectionnés, les instrumens de leur élévation & de la ruine de Doyley. Le bon accueil qu'il fit à des Royalistes déclarés qui vinrent pour s'établir dans l'isle, fournit à ces deux esprits turbulens le moyen de persuader aux soldats qu'il avoit quelque mauvais dessein; qu'il n'attiroit tant de Royalistes que dans la vûe, lorsqu'il se sentiroit assez fort, de les chasser comme Républicains, & de se déclarer pour le Roi.

Ces discours joints à d'autres circonstances enflammèrent bientôt ces esprits inquiets. On convint qu'on arrêteroît Doyley, & que le Colonel

Elle est découverte.

Les deux Colonels font arrêtés & mis à mort.

Raymund prendroit en main le Gouvernement de l'isle. Tout étoit disposé pour l'exécution, quand cette conspiration vint à se découvrir. Doyley commença par se précautionner pour ce qui le regardoit personnellement, & pour la sûreté de l'isle. Il étoit d'ailleurs trop ferme pour laisser un pareil complot impuni. Ainsi, bien résolu de ne point épargner qui-conque seroit d'intelligence avec les mutins, il s'assure de la personne des deux Colonels, les fait juger au Conseil de guerre qui les condamne à mort, & en conséquence de cette sentence, les fait tous deux passer par les armes. Raymund ne parut pas craindre la mort, & conserva jusqu'au bout son arrogance & son inimitié. Tyson ne l'imita point & témoigna au contraire bien

du regret du complot où il avoit trempé.

Cette démarche vigoureuse de la part de Doyley suffit pour convaincre les mutins qu'ils avoient affaire à un homme, dont le courage & la résolution ne se démentoient pas aisément dans l'occasion. Se voyant donc sans Chefs, ils étoient tous consternés & ne sçavoient comment se conduire. Ils craignoient avec raison son ressentiment ; mais ils ne voyoient aucun moyen de s'en garantir : user de force ouverte, cela n'étoit pas possible : employer quelque fraude secrète, il n'étoit plus tems d'y penser. Ils se tinrent donc en repos dans l'attente de ce qui arriveroit.

Doyley de son côté se contenta d'en flétrir quelques-uns, & de punir légèrement les au-

tres : alors toutes leurs craintes cessèrent , & chaque chose rentra dans l'ordre accoutumé.

Peu après cet événement , arriva le Major Sedgwich , qui , quelque tems auparavant , comme je vous l'ai mandé par ma dernière , avoit été nommé Gouverneur de la Jamaïque par Cromwell. Son arrivée fut autant agréable à nos factieux , que désolante pour la plus grande partie des autres habitans , qui étoient extrêmement contens de la conduite de son prédécesseur à leur égard. Effectivement dans l'état où étoient les choses , il falloit dans l'isle un Gouverneur ferme & actif , sans quoi elle auroit toujours été en proie aux troubles , que ne manquent jamais de produire des factions différentes.

Sa mort. Le Major mourut au bout de

peu de tems. Je n'ai point vû qu'il ait fait aucun régleme<sup>n</sup>t de Police. Sa vie fut trop courte pour lui permettre de rien exécuter de considérable. La chaleur du climat, la différente température de l'air, & la façon de vivre toute autre qu'en Europe, le firent périr peu de semaines après son arrivée.

Doyley reprit la conduite des affaires, du consentement de la plus nombreuse partie de nos habitans; & mêlant à propos la douceur & la fermeté, il parvint en même tems à se se faire aimer & à se faire craindre. Cependant malgré ce talent si heureux qu'il avoit pour commander, & malgré l'avantage qui en résul<sup>t</sup>oit pour les habitans, Cromwell ne le regarda jamais de bon œil: ce ne pouvoit être que contre son consentement qu'un fidèle

Doyley re-  
prend les  
rênes du  
Gouverne-  
ment.

fujet du Roi se vît à la tête d'une de nos Colonies. Aussi, dès qu'il eut appris la mort du Major Seedgwick, il envoya en Ecoſſe au Colonel Brayne, qui étoit une de ſes créatures des plus affidées, ordre d'embarquer mille hommes à Port-Patrik, & de faire voile vers la Jamaïque, dont il lui donnoit le Gouvernement. Ce petit corps de troupes fut jugé ſuffiſant pour balancer le nombre des partifans du Roi, qui s'étoient réfugiés dans l'ifle, ſurtout étant, comme ils étoient, ſous le commandement & à la diſpoſition d'un homme dont l'Uſurpateur étoit aſſuré. Ce nouveau Gouverneur eut le même ſort que ſon prédéceſſeur. A peine fut-il débarqué, qu'il donna des preuves d'une extrême ſévérité : mais heureuſement qu'il fut bientôt

Brayne  
nommé  
ſucceſſeur  
de Seedg-  
wich.

Sa mort.

DE LA JAMAÏQUE. 181  
enlevé de ce monde ; & sa  
mort remit encore le gouver-  
nement dans les mains de Doy-  
ley , & toutes choses dans leur  
premier état.

Celui-ci continua à se con-  
duire à la satisfaction de tout  
le monde , même de ceux qui  
auparavant étoient ses enne-  
mis. Olivier Cromwell mourut  
dans cet intervalle ; & le long  
Parlement ayant repris ses  
séances , confirma Doyley dans  
les fonctions qu'il exerçoit par  
*interim* , & qu'il exerça jusqu'au  
retour du Roi. Jamais Gou-  
verneur depuis lui ne fit tant  
de bien à cette Colonie. Ce  
fut par son courage & par sa  
bonne conduite que les Espa-  
gnols furent chassés , & les  
Négres soumis. Ce fut par un  
effet de sa prudence & de sa  
politique , que notre petite ar-  
mée fut dispersée dans diffé-

Doyley fait  
encore les  
fonctions  
de Gouver-  
neur.

Le Parle-  
ment l'y  
confirme.

Son éloge.

rens cantons , sous prétexte de travailler à planter : précaution qui empêcha les mutineries. C'étoit aussi à sa magnanimité qu'on devoit la ruine des pernicious projets de Raymond & de Tyson. Son exemple excitoit tout le monde à aiguïser son industrie : sans établir d'impôts , il vivoit du produit de ses plantations , paroissant dans le particulier , simple , & uni comme le moindre des habitans ; mais dans l'occasion sçachant se montrer , suivant le besoin , intrépide guerrier , prudent politique , ou ferme Commandant.

Il avoit à conduire une populace indocile : il sçut pourtant la contenir dans l'ordre , & l'assujettir à l'obéissance. Il étoit zélé partisan du Roi , & en secouroit les fidèles sujets

qui venoient se mettre sous sa protection ; mais il ne fit jamais la moindre injustice à ceux du parti contraire , & ne les traita pas plus durement que les autres.

Sa maniere de gouverner étoit purement militaire : il le falloit bien ainsi ; car la plupart de ceux qui étoient alors sous ses ordres , étoient des gens de guerre qu'une discipline exacte & sévère pouvoit seule contenir. D'ailleurs nous n'étions pas hors de danger d'une nouvelle attaque de la part des Espagnols. On s'attendoit qu'ils combattroient pour regagner ce qu'ils avoient possédé. Eux-mêmes nous menaçoient d'une descente , & sans doute qu'ils l'eussent tentée , s'ils n'avoient pas connu le courage & la fermeté de celui à qui ils auroient eû affaire.

Gouvernement de l'isle.

Toutes ces raisons rendoient la sévérité d'une nécessité indispensable pour le bien public.

Le Roi rappelle Doyley. En un mot, Doyley fut un des plus dignes & des meilleurs Gouverneurs qu'on pût désirer ; & jamais Colonie ne fut plus heureuse que la Jamaïque sous son gouvernement. Mais ce bonheur dura peu ; car d'abord après le rétablissement du Roi, il fut rappelé, & le Lord Windsor fut envoyé pour le relever.

Windsor nommé en sa place.

Loix & Jurisprudence de l'isle.

Tout ce tems-là se passa sans événemens remarquables. Ce fut alors que les Loix civiles commencerent à être mises en usage, mais bien foiblement : car les premiers habitans entendoient bien mieux à manier leurs armes qu'à occuper comme il faut un Tribunal. A peine connoissoit-on les usages

ordinaires , & les actes du Parlement encore moins. Cependant le Gouverneur s'attacha à choisir ceux qui avoient le plus d'acquit & de connoissances , & à établir des Cours de Justice pour connoître des différends des particuliers. Le bon sens dictoit seul leurs Arrêts ; & s'il se rencontroit quelque cause au-dessus de leur portée , on la renvoyoit à la décision du Gouverneur , qui prononçoit arbitrairement.

Quoique la justice ne s'y rendît pas exactement, & suivant les formes judiciaires ; on y vante encore cet heureux tems , & on le préfère au tems présent où les procès se jugent suivant les loix d'Angleterre , ou suivant les décrets particuliers établis par les Tribunaux. C'étoit alors une nécessité d'avoir égard à la situation des choses ;

& comme elle n'étoit pas la même qu'en Angleterre, il falloit bien imaginer des réglemens particuliers qui y eussent rapport. Ils convenoient également, dit-on ici, aux partis différens dans lesquels la plupart des planteurs, ou nouveaux habitans étoient engagés; & les Juges examinoient avec circonspection & ménagement ce qu'il y avoit à faire. Ils n'avoient point encore établi alors de Représentans fixes, ni formé une Assemblée permanente de personnes choisies. Cependant ils avoient le bonheur de voir que leurs arrangemens étoient si fort du goût de tout le monde, qu'on ne s'en plaignoit jamais. A la vérité le Gouverneur en supprima qu'il jugeoit peu convenables; & peut-être en substitua d'autres qui n'étoient pas quel-

quefois fort au goût de ces Législateurs : mais tout considéré, on peut dire que cette isle fut florissante sous le Lord Windsor : car c'est de son tems que les Boucaniers commencerent la course, & gagnerent des sommes considérables.

Ce qui contribua encore beaucoup à l'avancement de cette Colonie, fut l'arrivée de beaucoup de gens riches des isles voisines, qui s'y transporterent. Ils connoissoient que le terrain y étoit si fertile qu'il récompensoit au centuple les peines que causoit sa culture. C'est ce qui les y attira, & en particulier Thomas Moddiford qui possédoit déjà de grands biens dans la Barbade, qu'il abandonna pour la Jamaïque, où il perfectionna bien des choses, & montra aux plan-

Accroissement de la Colonie.

Thomas Moddiford s'établit dans l'isle.

Y fait  
fleurer la  
culture des  
cannes de  
sucre.

teurs par quel chemin on pou-  
voit acquerir de grandes ri-  
chesses en peu de tems. Il leur  
apprit la culture des cannes de  
sucre , ce qu'ils ignoroient  
avant lui : & il leur donna  
tous les éclairciffemens qu'il  
put sur la façon de les planter ,  
de les émonder , de les broyer ,  
& de faire bouillir & raffiner le  
sucre. Moddiford acquit bientôt  
du Roi des terrains fort étendus,  
& dans peu de tems il parvint à  
les rendre d'un si grand produit,  
que tout le monde , guidé par  
son exemple & par l'espoir du  
gain , s'appliqua à cultiver de  
la même façon les terres qu'il  
avoit en partage : en sorte que  
par degrés on parvint d'abord à  
égaler , & enfin à surpasser les  
plantations des isles voisines,  
par l'abondance & la bonté  
des sucres de la nôtre.

Au commencement les revenus des Gouverneurs étoient fort modiques ; mais dans les suites les impôts mis sur les biens & les possessions des planteurs , leur procurerent un revenu raisonnable , & une vie aisée.

Le Lord Windfor n'en jouit pas longtems. Deux ans après son arrivée , il fut rappelé à la sollicitation de la Cour d'Espagne , qui se plaignit qu'il favorisoit le brigandage des Pirates.

Thomas Moddiford lui succéda. Celui-ci contribua beaucoup à la perfection de cette Colonie. On remarquoit de son tems , parmi les planteurs , une espèce d'émulation , & chacun s'efforçoit , à l'envi , de faire valoir son terrain. L'argent devenant de jour en jour plus commun à cause des prises faites sur les Espagnols , les

Windfor  
rappelé.

Moddiford  
en sa place.

Excite l'émulation  
des planteurs.

habitans se virent bientôt en état d'acheter des esclaves, & tout ce qui leur étoit nécessaire pour leurs plantations ; en sorte que l'isle ne tarda point à changer entièrement de face.

Les richesses de la Jamaïque augmentèrent aussi le nombre de ses habitans, qui devint bientôt assez grand, non seulement pour la défendre, mais aussi pour faire trembler les isles voisines. On voit dans les Greffes un ancien dénombrement des familles & des habitans de celle-ci, fait à l'occasion du bruit qui courut pour lors d'une attaque prochaine des Espagnols.

Nombre  
des habi-  
tans.



# DE LA JAMAÏQUE. 191

On trouva dans la Paroisse	Familles.	Habirans.
De Ste. Catherine. . . . .	658.	6270.
De Port-Royal . . . . .	500	3500.
De S. Jean . . . . .	83	996.
De S. André . . . . .	194.	1552.
De S. Thomas . . . . .	59.	570.
De S. David . . . . .	80.	960.
De Clarendon . . . . .	144.	1430.
De S. George.	}	. . . . . 2000.
De Ste. Marie.		
De Ste. Anne.		
De S. Jacques.		
De Ste. Elifabeth.		
<hr style="width: 50%; margin: 0 auto;"/>		1718. . . 17298.

C'étoit-là toutes les Paroisses ou Districts dans lesquels l'isle étoit alors partagée. Il est étonnant que cette Colonie se soit accruë sitôt & si considérablement ; mais il ne l'est pas moins que depuis ce tems-là jusqu'aujourd'hui, elle n'ait été qu'à vingt mille ames.

L'abord  
des Pirates  
y attire bien  
des gens.

La première raison de cette première augmentation semble avoir été le grand concours des Pirates, qui avoient fait en quelque sorte leur demeure de notre isle. On ne le sçut pas plutôt en Angleterre, que tout ce qui s'y trouvoit de gens sans fortune & sans espérance, ou lassés d'une vie trop tranquille, y accoururent en foule. Quelques-uns charmés de la beauté du climat s'y établirent: d'autres coururent écumer les mers. Leurs succès furent si surprenans qu'à peine la postérité les croira-t'elle. Si leur courage & leur conduite avoient eu un meilleur objet, leur renommée auroit égalé celle des héros les plus célèbres de l'antiquité, ou de ces derniers siècles. Mais leurs belles actions étoient toutes souillées de la tache ineffaçable de Piraterie,

La course  
fleurit.

& jamais on n'a dû les regarder que comme des destructeurs du genre humain, & des scélérats fameux par leurs brigandages.

Quelque juste que soit cette façon de penser à leur égard, je ne sçaurois m'empêcher de m'étendre ici sur ce qui les regarde, étant persuadé que le récit de leurs exploits fera pour vous la source de plusieurs utiles réflexions. Vous verrez jusqu'où une intrépidité naturelle peut conduire un homme; quel puissant aiguillon est pour des gens de cette espèce l'espoir du gain, & à quels ravages la lâcheté & l'esclavage exposent les Pays où ils dominant: car si les Espagnols avoient aussi bien sçû manier une épée, que cajoller une maîtresse, ni Mor-

gan, ni aucun autre de ses confreres n'auroient remporté sur eux d'aussi grands avantages, ni acquis à leurs dépens une réputation si étendue.

La Jamaïque, ainsi que je viens de vous le dire, étoit l'abord de tous les Pirates. Ils étoient assurés d'y trouver de la protection & toute sorte de provisions. Les Gouverneurs & les habitans y favorisoient leurs entreprises & prenoient plaisir à approvisionner leurs bâtimens. En revanche c'étoit-là que ces pirates venoient dissiper en débauche toutes leurs richesses mal acquises. Je ne vous dirai point si c'étoit une mauvaise politique de protéger ces déterminés, quoique certainement ce fût un procédé contraire à la saine morale.

Tandis que cette Colonie

n'étoit encore pour ainsi dire qu'au berceau, elle étoit dans de continuelles appréhensions des attaques des Espagnols : & en cas de descente de l'ennemi, la discorde dont elle étoit agitée, & le peu de gens sur qui on pouvoit compter pour sa défense, eussent rendu sa ruine presque certaine.

L'ancienne animosité subsistoit toujours entre les Royalistes & les partisans de Cromwell. Elle étoit même redoublée plus que jamais depuis le rétablissement du Roi. Peu de nos conquérans avoient obtenu des postes honorables ou lucratifs : ce qui ne pouvoit manquer d'aigrir les esprits de ces braves soldats, qui avoient exposé leur vie pour cette conquête. Leur mécontentement parut. Les Gouverneurs senti-

rent bien qu'ils ne pouvoient plus compter sur eux. Cependant ils étoient les seuls qui sçussent faire la guerre : ainsi ils étoient redoutables pour une poignée de gens sans expérience & mal disciplinés, qui étoient survenus depuis l'expédition faite, & qu'ils voyoient favorisés trop ouvertement.

Raisons  
politiques  
de cette  
protection.

Cette considération rendoit nécessaire le bon accueil qu'on faisoit aux Corsaires, & cela par deux raisons. La première, que les forces & le courage de ces derniers pouvoient contrebalancer celui des autres ; & la seconde, que les riches prises qu'ils ramenoient tous les jours pouvoient devenir un appas qui engageroit ces Républicains à porter toutes leurs vûes sur les moyens qui se présentoient d'acquérir des richesses. Cette politique réussit

parfaitement ; car , dès qu'une fois ils eurent trouvé jour à s'associer à la fortune de ces aventuriers , ils oublierent bientôt leurs anciens murmures : ils se soumirent volontiers au gouvernement établi ; & dans peu de tems il ne fut plus du tout question de différence de parti.

Mais sans vous fatiguer plus longtems par mes réflexions , je vais vous donner en peu de mots une idée des plus fameux de ces aventuriers , qui se couronnerent toujours par les plus glorieux succès , & dont la mémoire est encore aujourd'hui célèbre dans un lieu où ils répandoient avec profusion les trésors qu'ils avoient si injustement acquis.

Le premier qui se rendit fameux dans cette isle , fut un Portugais nommé Barthelemy, brave & déterminé Corsaire. Il

Barthelemy fameux Corsaire.

partit de la Jamaïque avec une poignée de monde, 30 hommes seulement, mais tous gens de main & d'expédition. Il s'embarqua sur une de ces petites chaloupes que nous nommons ici scooner, qui servent à transporter les sucres des lieux reculés de l'isle, à Port-Royal. Ce foible bâtiment étoit monté de quatre canons de fer. Il croisa plusieurs jours le long des côtes; mais n'ayant point trouvé de prise à faire, il fit route au cap de Corriente dans l'isle de Cuba. Il y rencontra un vaisseau Espagnol de vingt pièces de canons & soixante-dix hommes d'équipage, chargé à Maracaraibo & Carthagène, pour la Havane. Quoique la partie fût extrêmement inégale, il résolut d'attaquer. Quatre mots lui suffirent pour animer son petit équipage; & aussi-

tôt il commença le combat ; mais malgré toute sa bravoure, il lui fallut céder sous le nombre & se retirer avec perte. Une seconde tentative conduite avec plus d'adresse apparemment, & une égale intrépidité, lui réussit à la fin, & le rendit maître du bord de son ennemi. Un pareil vaisseau étoit la plus heureuse capture qu'il pût faire. Il abandonna sa chaloupe & resta dans sa prise ; mais les vents contraires l'empêchant de pouvoir retourner à la Jamaïque, il prit le parti de faire voile vers le cap Saint-Antoine, cap le plus occidental de Cuba, où il avoit dessein de faire de l'eau : car il commençoit à en manquer tout-à-fait.

Le malheur voulut qu'en y allant il se trouvât tout d'un coup au milieu de trois Garde-

côtes Espagnols , qui alloient de la Nouvelle-Espagne à la Havane. Il ne lui fut pas possible d'échapper ; & après un combat de peu de durée , il fut forcé de se rendre prisonnier , lui & tout son monde.

Ce revers de fortune devoit renverser toutes leurs espérances , & les consterner étrangement : car la prise contenoit cent vingt mille pesant de cacao , & 70 mille pièces de huit ; mais ils montrèrent plus de dépit que d'abattement.

Cependant une tempête sépara les vaisseaux. Ils deriverent plusieurs jours ; & enfin ils arrivèrent à Campêche , où les pirates furent bientôt reconnus pour ce qu'ils étoient. La Justice s'en saisit ; & sans beaucoup de formalités , le pauvre Barthelemy fut condamné à être pendu. La sentence de

voit s'exécuter le lendemain ; & en attendant, on le fit garder à bord d'un vaisseau. Cette précaution fut pourtant ce qui le sauva. Il n'y avoit point de tems à perdre : aussi songea-t'il bientôt à se procurer la liberté. Voici comment il en vint à bout. La nuit même, tout étant tranquille, il coupe la gorge à celui qui le gardoit, prend deux grosses bouteilles de terre, qui étoient vuides, se les attache autour du corps, & s'élançe dans la mer. Avec ce petit secours il parvint, non sans peine, à gagner le rivage. Il se refugia dans les bois, où il vécut plusieurs jours d'herbes, & des fruits qu'il put trouver.

On envoya de tous côtés à sa poursuite, mais inutilement, parce qu'il se tenoit soigneuse-

ment caché dans le creux d'un gros arbre, où l'on ne s'avisa point de le chercher. Cependant voyant le risque qu'il courroit d'être tôt ou tard découvert, il prit le parti de gagner pays. Son dessein étoit d'aller vers le Golfe Trieste, à quarante lieues de-là. Dans l'état où il se trouvoit, en risque de sa vie, abbatu par la faim, & sans espoir de trouver des vivres, il ne falloit pas moins qu'une résolution telle que la sienne pour entreprendre cette traversée. Il le fit cependant, & il s'éloigna de sa retraite. Mais à peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il rencontra une large rivière qu'il falloit passer. Il nageoit fort mal, & n'avoit point de bateau. Heureusement il apperçut sur le rivage une vieille pièce de bois que les vagues y avoient poussée. Il en

arracha les clouds , & en les aiguifant , il parvint avec des peines infinies à les rendre un peu tranchans. Ce chetif instrument lui servit à couper beaucoup de petites branches d'arbres qu'il attachâ ensemble le mieux qu'il pût ; & ce fut sur cet espèce de radeau qu'il gagna le bord opposé. Peu de jours après , il arriva au Golfe Trieste. Le bonheur voulut qu'il rencontra dans cette baye des Pirates de qui il fut bien reçu. Il leur raconta son aventure , & leur demanda du secours , résolu d'essayer à se vanger des Espagnols , s'ils vouloient seulement lui donner une chaloupe & vingt hommes. Les Pirates y consentirent. Il prit avec lui les munitions nécessaires ; & accompagné de vingt hommes résolus & bien armés , il fit voile vers

Campêche où il arriva en peu de tems. Voyant que tout étoit tranquille & qu'on ne se défioit de rien, il entreprit de s'emparer du même vaisseau où il avoit été prisonnier. Comme on ne pouvoit avoir le moindre soupçon de son dessein, on le laissa monter à bord. Il se rendit d'abord maître de la personne du Capitaine. Les Matelots qui ne s'attendoient pas à se voir attaqués, se trouvant désarmés, furent obligés de se rendre. On leva bien-vîte l'ancre, & l'on gagna promptement le large, crainte d'être poursuivi par les autres Navires qui étoient dans la baye.

Cette réussite mit le Pirate au comble de sa joie. Il étoit le maître du bâtiment où il s'étoit vû peu auparavant prisonnier & condamné à mort. C'étoit une riche capture, & il

contenoit les mêmes effets qu'il avoit trouvés dans la première prise qu'il avoit faite, outre quantité de riches marchandises. Dieu sçait les beaux projets qu'il formoit pour la Jamaïque. Mais toutes ces idées riantes s'évanouirent encore bientôt. Une tempête furieuse le jetta sur les bancs des Jardins, près de l'isle des Pins, au Sud de Cuba, & il y fit naufrage. L'équipage se sauva avec des peines infinies, & il arriva à la fin à la Jamaïque, où après avoir fait de nouvelles recrues, il retourna encore chercher fortune. C'est-là tout ce que nous sçavons de sa vie & de ses actions. Beaucoup d'autres aventuriers ayant depuis lui adopté ce genre de vie périlleuse & désespérée, leur réputation a obscurci la sienne.

Le second qui fit ici parler de Le Bressilien.

lui fut le Bresilien. C'étoit un Hollandois de naissance , qui ayant quitté le Bresil , lorsque les Portugais reconquirent ce pays-là sur la Compagnie des Indes-Occidentales de Hollande , vint ici comme beaucoup d'autres chercher fortune. Ils crurent que le meilleur moyen de réussir dans leur dessein , étoit de faire la course. Le Bresilien se distingua bientôt parmi nous. Aucun peril ne l'arrêtoit , & son intrépidité lui faisoit surmonter les plus grands obstacles. Jamais il ne se trouvoit d'aucune entreprise qu'il n'y acquît de l'honneur ; ce qui fit naître à ses compagnons l'envie de le voir leur chef. Il lui fut donc facile d'engager une partie à quitter leur commun Capitaine , & d'en prendre le titre & l'autorité.

Ils trouverent bientôt à se pourvoir d'un petit bâtiment sur lequel ils commencerent à tenter les aventures. Peu après s'y être embarqués, ils rencontrerent un vaisseau qui venoit de la Nouvelle-Espagne. Ils l'attaquerent, & s'en rendirent maîtres sans beaucoup de peine. Ce vaisseau étoit chargé de beaucoup de richesses, la plus grande partie en vaisselle & argent monnoyé. Ils conduisirent cette prise à la Jamaïque, où ils eurent bientôt dissipé en débauches tous les trésors qu'elle contenoit.

Ils se remirent donc en mer; mais avec un succès bien différent. Une tempête fit entrouvrir leur vaisseau; & tout ce qu'ils purent faire fut de prendre terre auprès de Campêche par le moyen de leur canot. De Campêche, ils gagne-

rent le Golfe Trieste, sûrs d'y trouver bientôt du secours, parce que c'est toujours là que les Pirates viennent faire de l'eau. Ils avoient peu de provisions; mais ils les menagerent avec un soin & une économie nécessaires dans la situation où ils se trouvoient. Après avoir marché quelque tems ils apperçurent un parti d'Espagnols qui venoit à eux. Les Espagnols étoient cent, bien armés & bien montés, & nos Pirates n'étoient que trente. Malgré l'inégalité, le Bresilien dispose & encourage son monde. Il laisse approcher les Espagnols à la portée du fusil, & fait faire une décharge si à propos & si heureusement, que chaque coup coûta un homme à l'ennemi. Le combat devint bientôt également animé de part & d'autre; mais à la fin les Espagnols di-

minués de moitié, prirent la fuite, sans que cette victoire coûtât aux Pirates plus de deux morts & dix blessés.

Après cette vigoureuse escarmouche, ils attrapèrent plusieurs chevaux dont ils avoient tué les maîtres, & continuèrent leur route le plus promptement qu'ils purent. Ils apperçurent à l'ancre un petit bâtiment de Campêche bien armé, qui servoit d'escorte à quelques canots qui chargeoient du bois: Ils envoyèrent un détachement pour s'en rendre maîtres: ce qui se fit sans beaucoup de peine. Les voilà donc en état de se transporter loin des terres de leurs ennemis; mais il leur manquoit des provisions pour la route. Leurs chevaux qu'ils tuerent & qu'ils salerent avec le sel qu'ils trouverent dans le bâtiment, au

défaut de vivres de meilleure qualité, les firent subsister pendant quelques jours. Mais ils ne furent pas longtems réduits à une si mauvaise nourriture. Leur bonne fortune leur fit rencontrer un vaisseau qui alloit de Maracaybo à la Nouvelle-Espagne. Ils l'attaquèrent courageusement, & le forcèrent à se rendre, quoique son équipage fût le double plus fort qu'eux, & mieux armé de toute façon : mais rien ne pouvoit résister à des Pirates déterminés à vaincre ou à mourir. Après avoir fait souffrir aux malheureux Espagnols les tourmens les plus cruels, & que je ne pourrois vous raconter sans peine, ils examinerent leur prise, qui se trouva très-riche, & qui consistoit en beaucoup d'argent & de marchandises de valeur, qu'ils allerent dissiper

à la Jamaïque dans les cabarets & les lieux de débauche. Le vin & les femmes en réduisirent en peu de tems la plupart à la mendicité. On en vit quelques-uns dépenser en une seule nuit deux ou trois mille pièces de huit. Un de leurs plaisirs étoit d'acheter une pipe de vin, de la mettre au milieu d'une rue, & d'obliger les passans à boire. Une autre fois ils se divertissoient à les poursuivre en les arrosant & les couvrant d'une pluie de vin, jusqu'à ce que leurs habits en dégoutassent de tout côté.

Après avoir ainsi dépensé leurs richesses, la nécessité les obligea d'entreprendre un autre voyage. Celui-ci ne fut pas si heureux que les précédens. Ils furent surpris comme ils reconnoissoient le fort de Campêche, & ils tomberent entre

les mains des Espagnols. Le Gouverneur ravi d'une si bonne capture, les eut bientôt condamné à la potence; & en attendant le moment de leur exécution, ils furent enfermés dans une tour. Le Bresilien profita de l'intervalle pour écrire & faire tenir au Gouverneur une lettre qui paroissoit venir de la part d'autres Pirates. On lui déclaroit que s'il agissoit à la dernière rigueur avec ceux qu'il tenoit entre ses mains, il pouvoit compter qu'on s'en vengeroit en ne faisant quartier à aucun prisonnier Espagnol.

Cette lettre produisit l'effet qu'on en attendoit. Le Gouverneur sçavoit de quoi étoient capables ces furieux; & qu'ils n'épargneroient rien pour tirer de lui une sanglante vengeance. Il avoit éprouvé plusieurs fois jusqu'où alloit le courage

& la cruauté de pareils scélérats : & pour ne pas s'y exposer encore , il résolut , de l'avis de son conseil , de ne pas faire mourir ceux-ci ; mais en même tems , pour empêcher qu'ils ne recommençassent leurs brigandages , il les fit partir sur les gallions pour l'Espagne.

Le séjour de l'Espagne ne convenoit pas à des Pirates : ils ne tarderent guères à s'échapper des mains de leurs nouveaux maîtres , & revinrent dans notre isle par la première occasion qu'ils purent rencontrer. On les y reçut à bras ouverts. Ils équipèrent un vaisseau , & se remirent à faire la course , exerçant sur les Espagnols les plus horribles cruautés. Le Bresilien avoit une haine invétérée contre eux , & s'y livroit de la façon du monde la plus barbare. Plusieurs Espa-

gnols tombés entre ses mains étoient rôtis tout vifs : d'autres périffoient avec des douleurs inexprimables , consumés par des méches enflammées qu'il leur passoit dans les aisselles. Estre né Espagnol étoit un crime qui méritoit la mort : heureux ceux qui expirant sous ses coups , n'avoient pas à essuier sa brutale férocité dans de longs supplices. C'est ainsi qu'il en usa pendant plusieurs années , toujours favorisé de la fortune dans toutes ses entreprises , & redouté de ses compagnons même , sur qui il s'étoit acquis une si grande autorité , que jamais il n'eut à dissiper la moindre mutinerie : chose extrêmement rare parmi des Corsaires.

Les Espagnols excédés de leurs brigandages , crurent y remédier en diminuant le nom-

bre de leurs vaisseaux marchands. Ils se persuadoient que la rareté de bonnes prises pourroit dégoûter les Pirates de leur genre de vie; mais ils se tromperent. Ceux-ci voulant de l'argent à quelque prix que ce fût, & ne trouvant plus sur mer de captures considérables, se mirent à piller les côtes: & ils le firent plusieurs fois avec succès.

Celui qui en donna l'exemple, fut Louis l'Ecoffois. Il se rendit maître de Campêche, qu'il saccagea, & se fit compter des sommes exorbitantes pour le rachat de la ville qu'il abandonna ensuite. Dans le même tems, Mansfeld prit l'isle Sainte-Catherine: il en emporta les plus riches marchandises, & se fit donner une grosse somme pour la rançon des prisonniers.

Mais celui qui fit le plus de

L'Ecoffois.

Davis.

dégât, fut Jean Davis, né à la Jamaïque. Il forma une entreprise sur Nicaragua. Ayant avec lui 80 hommes, il en laissa dix pour garder son vaisseau qu'il avoit caché dans une baie. Avec cette poignée de monde il remonta la rivière dans des canots, choisissant le tems de la nuit, comme le plus favorable pour son dessein, & pour l'empêcher d'être découvert. Après trois jours de navigation, il arriva à cette place. La sentinelle qui étoit au bord de la rivière, les prit pour des Pêcheurs, & les laissa débarquer sans leur rien dire: mais à peine furent-ils à terre qu'ils lui coupent la gorge, entrent hardiment dans la ville, guidés par un Indien fugitif, & frappent aux portes de quelques-uns des principaux habitans, qui, sans se défier d'aucun danger,

danger, les introduisent chez eux. Mais nos brigands n'y font pas plutôt entrés, qu'ils se font connoître par de sanglantes exécutions. Ils égorgent plusieurs de ces infortunés. Ils lient les autres, & leur mettent un bâillon dans la bouche. Après s'être ainsi assurés des propriétaires des maisons, ils pillent à leur aise. Les Eglises ne sont pas épargnées : tout ce qu'elles renferment de précieux est enlevé. Chargés d'un riche butin, ils songerent à la retraite. Il étoit tems ; car quelques habitans échappés de leurs mains, avoient donné l'alarme, & le reste de la ville en armes s'assembloit dans le grand marché, dans le dessein de tomber sur ces voleurs. Mais Davis, content de sa capture, ne perd point de tems, regagne ses canots, & retourne

trionphant à son vaisseau ; avec ses richesses , & plusieurs prisonniers.

Après ces heureux commencemens , il se disposa à remettre à la voile : mais auparavant il obligea ses prisonniers d'employer leur crédit pour tirer des habitations voisines les provisions dont il pouvoit avoir besoin jusqu'à la Jamaïque. A peine avoit-il commencé à les transporter dans son bord , qu'il apprit qu'un corps considérable d'Espagnols s'avançoit pour l'attaquer. Il usa de la plus grande diligence pour gagner la mer ; & il ne faisoit que mettre à la voile , lorsqu'il en parut 500 bien armés sur le rivage. Il les salua de plusieurs bordées qui mirent ce corps dans le plus grand désordre , & gagna ensuite le large avec son butin. Cette expédition lui va-

lut 50000 pièces de huit qu'il apporta à la Jamaïque, où le tout fut bientôt dissipé, suivant l'usage des Pirates.

Cet exploit rendit Davis fameux. Le bruit de sa valeur se répandit par tout. On ne parloit à la Jamaïque que de son intrépidité & de sa conduite; & tous les habitans s'intéresserent tellement en sa faveur, qu'il se vit bientôt en état de former une seconde entreprise. Il rassembla une troupe de gens qui se présenterent d'eux mêmes pour l'y accompagner; & ayant, par le secours de ses amis, trouvé sept petits bâtimens, il les arma en course, & se mit en mer. On le choisit pour Amiral de cette petite flotte, qui en conséquence manœuvra suivant ses idées. Après avoir tenu la mer pendant quelque tems sans pouvoir rien en-

treprendre de considérable, il résolut d'aller attaquer S. Augustin dans la Floride. Ce Port étoit défendu par un Château, & deux cens hommes de garnison. Il y fit sa descente, & s'en rendit maître l'épée à la main; & après un horrible carnage, & le pillage de la ville, il se retira sans avoir perdu un seul homme.

Vous voyez, Monsieur, que j'ai conduit l'Histoire de l'Isle jusqu'au tems où la Colonie fut dans son plus haut degré de gloire, & où l'argent étoit si abondant à Port-Royal, que cette ville passoit pour la plus riche de l'univers. Je vais à présent me reposer un peu, & vous laisser réfléchir sur cette étrange révolution. Une Isle conquise depuis peu, théâtre de la misere & de la discorde, devient en peu d'années riche

& puissante. Quel coup d'œil différent ! Occupez-vous de cette perspective , en attendant que je vous entretienne du célèbre Morgan , dont le nom est encore à présent la terreur des Espagnols , & dont la réputation ne mourra jamais dans cette Isle.

Je suis , &c.

## L E T T R E V.

**J**E vais aujourd'hui vous faire un récit abrégé d'une vie, en toutes ses parties, des plus extraordinaires. Un homme de naissance basse & obscure, sans sçavoir, sans ressource, soutenu par sa seule intrépidité, parvient à la dignité de Lieutenant-Gouverneur d'une de nos plus belles Colonies en Amérique. Après avoir fait des actions in-

croyables, il s'empare avec une poignée de monde de plusieurs villes, défait des milliers d'ennemis, & répand la terreur de son nom dans les cantons les plus reculés du Nouveau-Monde, où ce nom feut faisoit trembler les Viceróis à la tête de leurs armées.

Morgan.

Cet homme est Henri Morgan, né dans la Principauté de Galles. Son pere étoit un fermier peu aisé, & qui le destinoit au même genre de vie que le sien : mais ce fils avoit d'autres inclinations ; & voyant son pere ferme dans sa résolution, il prit congé de lui, & gagna promptement Bristol, où il s'engagea pour servir quatre ans, & il s'embarqua pour la Barbade. Il y fut vendu comme les autres engagés, & servit fidèlement son maître.

Mais le terme de ses quatre années de service ne fut pas plutôôt arrivé, qu'il passa à la Jamaïque, dans le dessein de s'y joindre à des Forbans, pour chercher fortune. A son arrivée il trouva de l'emploi sur une chaloupe destinée à croiser sur les côtes des Espagnols, & se distingua par sa valeur. Après avoir fait plusieurs voyages utiles, il eut soin de mettre en mains sûres sa part du butin. La vûe des excès & des débauches de ses compagnons, qui par leurs folles dépenses étoient en peu de tems réduits à la dernière extrémité, après des courses très-lucratives, lui servoit de leçon. Son œconomie & sa bonne conduite le mirent bientôt en état d'équiper un bâtiment pour lui-même. Il fit choix d'un bon équipage, & se mit en mer.

Ses premiers succès furent peu importans ; mais dans la fuite il fit plusieurs prises qu'il conduisit & vendit à la Jamaïque.

D'autres expéditions le firent connoître si avantageusement , que Mansfeld, vieux Corsaire , ayant équipé une flotte considérable pour exécuter une entreprise sur les Espagnols , le choisit pour son Vice-Amiral. Ayant fait voile de la Jamaïque avec quinze vaisseaux & cinq cens hommes de débarquement , ils arrivèrent devant l'isle de Sainte-Catherine , située proche du continent de Costa-Rica. Ils attaquèrent le Château avec une telle furie , qu'ils obligèrent le Gouverneur à se rendre avec sa garnison. Après avoir achevé la conquête de toute l'isle , ils résolurent de la

Prend l'is-  
le de Sain-  
te-Catheri-  
ne.

garder pour leur servir de retraite. Pour cet effet, ils laisserent cent de leurs gens dans un des Forts, & détruisirent tous les autres.

Il y a auprès de Sainte-Catherine une autre petite isle qui en est si voisine, qu'on les pourroit joindre par un pont. Ils s'en rendirent aussi les maîtres, en enleverent tous les effets de quelque valeur, & se rembarquerent. Comme ils avoient beaucoup de prisonniers, & qu'il y auroit eu du danger à les laisser dans l'isle; ils firent voile vers Porto-Bello, où ils les mirent à terre. Ensuite ils croiserent le long des côtes de Costa-Rica, & ils pensoient à s'avancer dans l'intérieur du pays: mais le Gouverneur de Panama averti de leur descente & de leur projet, se prépara à les bien

recevoir. Il rassembla un gros corps de troupes , marcha contre eux. Ceux-ci ne jugerent pas à propos de l'attendre , n'ayant pas assez de forces pour le combattre , & regagnerent leurs bâtimens.

Ils revinrent mouiller devant Sainte-Catherine , où ils retrouvèrent leur garnison & toutes choses en bon état. Le sieur Simon , Francois de nation , à qui ils en avoient donné le commandement , avoit tout disposé à leur entiere satisfaction. Il s'agissoit de conserver ce poste. Mansfeld l'auroit bien désiré , & rien ne convenoit mieux à ses projets. C'est pourquoi il s'adressa au Gouverneur de la Jamaïque pour en être soutenu. Celui-ci sentit bien qu'il ne pouvoit pas le faire ouvertement , & que d'ailleurs ce n'étoit pas l'avantage de la Ja-

maïque , parce qu'infailiblement les Pirates feroient de Sainte-Catherine le lieu de leur rendez-vous , & qu'alors ces immenses richesses qu'ils répandoient avec tant de prodigalité dans son isle , passeroient ailleurs.

Mansfeld crut mieux réussir auprès du Gouverneur de l'isle de la Tortue : mais il se trompa. Dans l'intervalle il vint à mourir , & Sainte-Catherine fut reprise par les Espagnols , malgré les efforts de Morgan pour la conserver. Celui-ci ne perdant point de vûe ses premiers projets , réquipa une autre flotte pour les pouvoir effectuer. En moins de deux mois il vit sous ses ordres douze bons vaisseaux & 700 hommes de débarquement. D'abord il avoit porté ses vûes jusque sur la Havane ; mais ayant recon-

nu le danger d'une telle entreprise, il pensa à une autre conquête.

Il prend  
Puerto-del-  
Principe.

Après avoir assemblé son conseil, il fut résolu d'attaquer Puerto-del-Principe, jolie ville dans l'intérieur de l'isle de Cuba. Ils espéroient y faire un butin considérable. Ce fut donc vers la partie de la côte la plus voisine, qu'ils dirigerent leur course, & ils prirent terre dans la baye du Port Sainte-Marie. Leur dessein fut sur le point de ne pas réussir, & même de leur être funeste. Car un prisonnier Espagnol qu'ils avoient avec eux, ayant trouvé moyen de s'échapper, courut droit à la ville, où il donna l'allarme. Aussitôt le Gouverneur ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à une bonne défense. Il fit prendre les armes à tous les habitans libres & es-

claves : il fit abbatre beaucoup d'arbres , pour barrer les avenues ; il plaça plusieurs embuscades , occupa tous les postes avantageux , voisins du chemin que nos Corsaires devoient naturellement prendre ; & avec le reste de ses forces , il se posta dans une plaine d'où il pouvoit voir l'ennemi de loin.

Morgan , surpris de trouver les avenues impraticables , en conclut que son projet étoit éventé ; mais qu'il étoit trop tard de songer à la retraite. Il prit donc le parti de quitter la route ordinaire ; & de marcher au travers des bois. Par-là on évita les embuscades , & l'on vint à bout de gagner la plaine où les Espagnols les attendoient.

Le Gouverneur ne tarda point à les charger. L'action fut vive : les Espagnols firent

fort bien ; mais ils ne pouvoient tenir tête à nos Pirates qui se battoient en furieux , & qui se servant à merveille de leurs armes , firent un carnage horrible de leurs ennemis. Le combat dura quatre heures ; & le Gouverneur ayant été tué sur le champ de bataille , ainsi que beaucoup de gens de marque , la déroute fut entière. Tous prirent la fuite , & on les poursuivit vigoureusement. Malgré la perte de la bataille , la ville se défendit courageusement ; mais à la fin Morgan s'en rendit maître. Alors rassemblant hommes , femmes & enfans , tout fut enfermé dans les Eglises ; & les vainqueurs se livrèrent à la joie & à la bonne chère. Ils songerent ensuite à s'emparer des richesses de la ville , & à ramasser celles de tout le pays , en y envoyant

des partis. Il fallut penser au retour : mais ce ne fut qu'après avoir exercé toute sorte de cruautés pour arracher de leurs prisonniers l'aveu des endroits où ils pouvoient avoir caché leurs trésors. Beaucoup de ces malheureux périrent dans les tourmens , & un plus grand nombre encore moururent de faim & de misere.

Morgan ayant mis à contribution la ville , & les bourgs de l'isle , où il put pénétrer , donna la liberté à quelques prisonniers , à condition qu'ils ramasseroient les sommes imposées. On arrêta un Nègre chargé de lettres du Gouverneur de S. Iago , pour quelques-uns des principaux habitans de la ville. Il leur donnoit avis qu'il se préparoit à venir à leur secours , & leur recommandoit de ne conclure aucun accom-

modement avec les Pirates ; mais de rejeter leurs demandes , moyennant quelques défaites vraisemblables , afin de lui donner le tems d'arriver. La crainte de ce secours rendit Morgan plus traitable ; & les prisonniers députés pour recueillir la rançon , étant revenus sans avoir pu ramasser l'argent qu'on demandoit , il se contenta de 500 bœufs salés , pour ravitailler ses vaisseaux ; & il mit à la voile. Mais la division se mit dans son escadre. Un François ayant été poignardé par un matelot Anglois , tous les compatriotes de cet infortuné abandonnerent Morgan , quelque chose qu'il pût faire pour les retenir. Le criminel fut cependant mis aux fers , & pendu en arrivant à la Jamaïque.

Le butin qu'on avoit fait

dans cette expédition , ne montant qu'à environ 50 mille pièces de huit , cette somme partagée entre tous , suffit à peine pour payer leurs dettes à la Jamaïque : c'est pourquoi ils résolurent d'aller sans délai chercher à se dédommager par quelque nouvelle tentative. Morgan qu'ils choisirent encore pour leur Chef , les confirma dans cette résolution , & ils s'embarquerent sans s'informer de ses desseins , se fiant entièrement à sa prudence , à sa valeur , & à son habileté.

Quand il eut rassemblé tout son monde , c'est-à-dire , 450 hommes , qui montoient neuf petits vaisseaux , il fit route vers Costa-Rica. Là , il annonça à sa troupe qu'il alloit attaquer Porto-Bello. Comme on lui représentoit que cette entreprise étoit impraticable avec

si peu de monde : Si notre troupe est petite , répondit-il , notre courage est grand : & moins nous ferons à partager , plus les parts du butin feront considérables. L'espérance de s'enrichir fit disparaître leur crainte , & tous marquerent une ardeur égale à la difficulté de cette conquête.

A peine l'histoire nous fourniroit-elle un exemple d'une entreprise aussi hardie que celle-ci. Porto-Bello est environ à 40 lieues du Golfe de Darien , & à huit à l'Ouest de Nombre de Dios. C'est une des plus fortes places des Indes-Occidentales. Elle est défendue par trois Châteaux très-difficiles à prendre. Deux sont situés à l'entrée du Port , de manière qu'aucun vaisseau , ni chaloupe , n'y peut entrer sans essuyer leur feu. La garnison

en est considérable, & la ville renferme près de 500 familles. Cette ville est d'un commerce immense, & les Commerçans y tiennent leurs principaux magafins.

Morgan en connoissoit les avenues : mais il jugea à propos de n'arriver qu'à la nuit à Puerto de Naos, dix lieues à l'Ouest de Porto-Bello. Il remonta la riviere jusqu'à Puerto-Pontin, où il fit jeter l'ancre. Là il s'embarqua dans des chaloupes ; & abordant vers le minuit à Estera-Longa de Mos, il fit débarquer sa petite troupe, & marcha par terre aux premiers postes de Porto-Bello.

Un Anglois qui y avoit autrefois été prisonnier, leur servoit de guide. C'étoit un aventurier plein de résolution, & propre pour les entreprises les plus hazardeuses. D'ailleurs il

étoit animé par le desir de la vengeance. Les mauvais traitemens qu'il avoit effuyés de la part des Espagnols , avoient tellement irrité son courage , qu'il ne s'étoit fait Pirate , à ce qu'il disoit , que dans la vûe de pouvoir s'en venger : aussi se conduisit-il avec autant d'intrépidité que d'adresse.

Trois autres aussi déterminés que lui s'offrirent pour aller enlever la sentinelle. Il falloit s'y prendre avec bien de la prudence : car c'étoit du succès de ce coup de main que dépendoit celui de toute l'expédition. Quand ils se furent glissés assez près , ils tomberent tous à la fois sur celui dont ils vouloient se saisir : ce qu'ils firent si promptement , qu'il n'eut pas le tems , ou la présence d'esprit de tirer son coup pour

l'allarme : & pour l'empêcher de faire le moindre bruit , ils lui mirent un bâillon dans la bouche.

Aussitôt ils menerent leur prisonnier à Morgan ; & les menaces qu'on lui fit , en arracherent tout ce qu'il sçavoit. Il découvrit l'état du Château , celui de la garnison , enfin tout ce qu'on voulut sçavoir. Sur ses instructions on marcha en avant , traînant après soi le malheureux captif. On environna de tous côtés le Château dont les portes étoient fermées , & on empêcha qu'il n'en sortît & n'y entrât personne.

On détacha le prisonnier pour sommer le Gouverneur de se rendre , & le menacer des plus cruels traitemens , s'il refusoit de le faire. Mais on n'eut d'autre réponse que des coups

de canon , qui donnant l'allarme à la ville , firent craindre qu'une troupe supérieure ne vint l'attaquer. Ils donnerent l'assaut au Château , & l'emporterent. Dès qu'ils en furent maîtres , ils rassemblèrent dans un même lieu tout ce qu'ils y trouverent d'Espagnols ; & mettant le feu au magasin à poudre , ils les firent tous sauter.

Sans perdre de tems ils marchent contre la ville , où ils ne trouvent que désordre & confusion , les habitans courant çà & là comme des gens hors d'eux-mêmes , & incapables d'aucune résolution vigoureuse. Le Gouverneur faisoit de son mieux pour les rassembler & les ranger en bataille : mais ne pouvant en venir à bout , il prit avec plusieurs des principaux , le parti de gagner l'au-

tre Château que les Pirates n'avoient point encore attaqué. Beaucoup s'y réfugierent avec lui, emportant leur argent & ce qu'ils avoient de plus précieux.

Nos Corfaires, maîtres de la ville, ne penserent qu'à la piller. Le Gouverneur tiroit sur eux de dessus les remparts du Château où il s'étoit retiré, & faisoit un feu continuel : ce qui ne les empêcha pas de saccager les maisons & les Eglises.

En faisant la revûe de leur monde, ils virent qu'ils avoient perdu beaucoup des leurs. Alors furieux & transportés du desir de la vengeance, ils prirent la résolution d'attaquer ce Château qui leur avoit occasionné tant de perte, & où ils espéroient trouver des richesses immenses. Ils marcherent à

l'assaut avec une intrépidité incroyable, & tirant si heureusement, qu'ils faisoient périr tous ceux qui se montroient sur le rempart pour charger le canon. Les deux partis, dans l'horreur de cet assaut, montroient un égal courage. Les Pirates qui ne s'attendoient pas à trouver tant de résistance, tenterent de nettoyer le rempart à force de grenades; mais lorsqu'ils approchoient de la muraille, la garnison fit pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres & de grenades de verre, qui en tua ou culbuta un grand nombre, & fit reculer les autres. Dans ce désordre, Morgan ne sçavoit presque à quoi se résoudre. Il trouvoit de l'impossibilité à emporter la place; & il auroit fallu abandonner l'entreprise, si dans le même moment il n'avoit appercu les drapeaux

drapeaux Anglois arborés sur les murs d'un autre fort, qu'un autre corps de ses gens venoit d'emporter. Cette vûe encourageant sa troupe à tenter de nouveau l'affaut, il fit prendre nombre d'échelles par tous les Religieux des deux sexes qu'il avoit fait prisonniers dans les Monasteres de la Ville, & les força à les porter jusqu'au pied des remparts. Ces pauvres gens furent obligés d'obéir; & en approchant des murs ils conjuroient de toutes leurs forces le Gouverneur de se rendre. Mais ils eurent beau crier, la ruse de Morgan fut sans effet; car contre son attente, les Espagnols, malgré le respect qu'ils ont pour les Religieux, ne cessèrent de faire un feu terrible, qui coûta la vie à beaucoup de ces malheureux. Cependant les échelles furent

enfin appliquées, & les Pirates y monterent avec une ardeur incroyable, jettant à leur tour parmi les ennemis des grenades & des cruches pleines de poudre, qui faisoient un grand dégât. Dès que les Espagnols virent Morgan entré dans leur fort, ils ne firent qu'une courte résistance & mirent bas les armes en demandant quartier. Le Gouverneur seul tint ferme, tua de sa main plusieurs de nos gens; & après avoir montré jusqu'au bout un courage intrépide sans vouloir recevoir de quartier, il périt accablé sous le nombre.

Après s'être ainsi rendu maîtres de la place, nos Corsaires s'abandonnerent à leurs excès ordinaires. Ce ne furent que meurtres & que rapt: & ils joignirent aux tourmens

qu'ils faisoient souffrir à leurs prisonniers , les insultes les plus barbares. A la fin ils leur proposerent de sauver la Ville moyennant cent mille piéces de huit de rançon. Deux de ces prisonniers furent députés par les autres pour aller lever cette somme à Panama : mais le président de cette derniere place ayant rassemblé un corps de troupes , & marchant pour attaquer Morgan , les Députés résolurent d'attendre l'événement. Il fut fatal aux Espagnols. Cent de nos Pirates les disperferent après en avoir fait un grand carnage. Cette défaite fit voir aux prisonniers députés pour la rançon , qu'il n'y avoit plus moyen de se dispenser d'accomplir la condition imposée par Morgan. Ils revinrent donc avec la somme , & la remirent entre ses mains.

Pour lui , après avoir ravitaillé sa petite flotte , encloué les canons des Châteaux , & rasé plusieurs redoutes , il mit à la voile. A son arrivée à la Jamaïque son butin se trouva monter à 250. mille pièces de huit , sans compter les autres effets.

C'est ainsi que se termina une des plus hardies entreprises qui ait peut-être été faite. Quatre cens hommes avec l'épée & le pistolet pour seules armes , attaquer & forcer une ville forte , très-peuplée , défendue par trois Châteaux pourvûs d'une nombreuse garnison & de toutes sortes de munitions de guerre ! Rien ne fait mieux voir que tout est possible à des gens braves & déterminés.

Ils furent fort bien reçus à la Jamaïque. Les personnes en

place & les planteurs firent force careffes à Morgan , tandis que les autres habitans tenoient par mille amorces à dépouiller ses compagnons de leurs trésors. Ceux-ci qui dépenseroient aisément , suivant leur coutume , furent bientôt réduits à de telles extrémités, qu'ils vinrent presser leur Capitaine de se rembarquer. Il fit donc des préparatifs à cet effet , & sa réputation s'étant accrue par ses derniers succès , il n'eut pas de peine à rassembler en peu de tems une troupe de mille bons hommes. Le Gouverneur de l'isle lui donna un vaisseau tout neuf de trente-deux pièces de canon : mais par malheur il fut en l'air dans le port même ; & cet accident enleva à Morgan environ deux cens de ses gens , sans décourager les autres.

Leur Capitaine n'ayant point été enveloppé dans ce désastre, ils se tenoient assurés d'une heureuse réuffite, & s'embarquerent remplis de confiance.

Prise de  
Gibraltar &  
de Maracaybo.

Après avoir croisé quelque tems sur les côtes voisines, il prit la résolution d'aller piller Maracaybo. Il y fut déterminé par un matelot François, qui avoit déjà accompagné l'Olo-nois au sac de cette place. Ils arriverent bientôt à portée de Maracaybo ; mais à peine furent-ils entrés dans le lac qu'ils se virent en danger. Les Espagnols avoient depuis peu de tems bâti un fort qui étoit en fort bon état. Ils en firent un feu terrible qui mit nos Pirates un peu en désordre. Cependant malgré la résistance qu'ils rencontrèrent, ils prirent terre, & commencerent une escarmouche très-vive, &

qui dura longtems. Vers l'approche de la nuit les Espagnols prirent le parti de la retraite. On n'osa les suivre, crainte que faute de connoître le pays, on ne donnât dans quelque embuscade. Mais peu d'heures après, tout paroissant tranquille, Morgan hazarda de s'approcher tout seul des murailles du Fort, & le trouva abandonné. Il revint bien-vîte sur ses pas au gros de ses gens à qui il apprit ce qu'il venoit de découvrir, & marchant sans perte de tems il en prit possession. Il y trouva grande quantité de poudre avec beaucoup de mousquets & menues armes. La poudre fut partagée entre les vaisseaux. Il encloua le canon & fit voile vers Maracaybo. Mais ayant rencontré des bas fonds, il fallut quitter les vaisseaux & s'embarquer sur des

canots dans lesquels on arriva le jour suivant à la Ville. Dès qu'on fut débarqué, on courut droit au fort de la Barre; où l'on ne trouva personne, non plus que dans la Ville, les Espagnols n'ayant pas osé en tenter la défense. Ils avoient déjà éprouvé plus d'une fois la furie de gens de cette espèce; & plutôt que de s'exposer encore à en ressentir les effets, ils avoient pris le parti de se retirer avec leurs effets les plus précieux.

Nos Pirates ne trouverent donc rien à piller. Ils envoyèrent cependant un parti à la découverte dans les bois. Ce parti revint avec une trentaine de prisonniers & cinquante mules richement chargées. Il n'est sorte de tourmens qu'ils ne fissent souffrir à ces malheureux, pour leur arracher l'aveu

des retraites où les autres habitans s'étoient cachés eux & leurs effets.

Cependant chaque jour on détachoit des partis, & ils revinrent toujours avec du butin & des prisonniers. Enfin, Morgan se voyant entre les mains une centaine des principaux habitans, prit la résolution d'aller à Gibraltar, & envoya d'avance quelques-uns de ses prisonniers pour engager cette Ville à se rendre, si elle ne vouloit pas s'exposer à ne plus trouver de quartier. On méprisa ces menaces, & le canon de la place le salua d'une terrible maniere.

Malgré cette chaude réception, & les volées de canon qu'on leur tiroit sans discontinuer, ils débarquerent, & sur les pas de leur guide ils marcherent le plus diligemment qu'ils

purent vers la Ville. Les habitans surpris de cette étrange résolution , commencerent à douter s'il leur seroit possible de se défendre contre ces déterminés. La peur souvent grossit le danger : & la terreur devenant générale , tous d'un commun accord chercherent leur salut dans la fuite. La Ville fut abandonnée , & chacun se sauva , emportant avec soi ses effets les plus précieux , après avoir enterré le reste , afin que les Pirates ne trouvant rien à prendre , prissent le parti de la retraite.

Dans ce désordre , un seul homme resta. C'étoit un imbécille qui ne connoissoit pas le danger. Ce malheureux tombé entre les mains des barbares , fut mis à la question. Ils le suspendirent en l'air & lui attachèrent au col & aux

pieds des fardeaux prodigieux. Non contens encore, ils allumerent du feu sous lui. Son visage & son corps en furent grillés de façon que ce misérable expira dans des tourmens horribles, & inutilement pour les Corsaires.

Ne voyant donc aucune espérance de pillage, ils étoient au désespoir, & menaçoient avec des sermens affreux de s'en dédommager de la façon la plus sanglante. Cependant un des partis détachés pour battre les bois, & tâcher de découvrir la retraite des Espagnols, revint avec un paysan & deux de ses filles. On l'appliqua sur le champ à la question qu'il n'eut pas le courage de supporter; & préférant son intérêt personnel à ceux de ses compatriotes, il offrit de découvrir où ils s'étoient retirés.

Ceux-ci ayant remarqué les mouvemens qu'on se donnoit pour les découvrir, s'étoient enfoncés dans le plus épais des bois. Les recherches de Morgan furent encore infructueuses. Il en coûta la vie au paysan : il fut pendu, & reçut la juste récompense de la lâcheté qui lui avoit fait trahir ses compatriotes. C'est ainsi que des cœurs bas & sans courage, qui préfèrent leur sûreté à celle du public, évitent rarement d'être enveloppés tôt ou tard dans un malheur, dont ils esperoient se garantir par d'indignes moyens.

Tous ces contre-tems déterminèrent nos Pirates à prendre une dernière résolution : ce fut celle de se partager & de courir le pays jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à la découverte qu'ils se proposoient.

Le bonheur voulut qu'ils rencontraissent dans une plaine qu'ils traversoient, un Nègre, esclave des Espagnols, qui ne démentit pas le caractère de sa nation, & répondit parfaitement aux espérances qu'en conçurent les gens de Morgan : car ils vinrent à bout par menaces & par promesses de se faire conduire dans des endroits écartés, où les Espagnols se croyoient en sûreté. Les Pirates firent beaucoup de prisonniers sur qui ils exercèrent des cruautés inouïes.

Un malheureux Portugais entre autres fut dénoncé comme riche ; quoiqu'il ne le fût pas. Il eut beau protester qu'on lui avoit volé son argent & ses effets dans le tems de notre arrivée dans la ville : on n'eut aucun égard à ses sermens, ni à sa vieillesse,

& on exerça sur lui ce qu'on peut concevoir de plus barbare.

On lui lia ensemble les pouces & les orteils : on l'attacha par-là à des pieux fichés en terre. Le poids de son corps suspendu en l'air portant tout entier sur ces parties foibles & délicates , lui fit souffrir des tourmens effroyables. La cruauté des Pirates n'étant pas encore rassasiée , ils mirent sur sa poitrine une pierre de plus de deux cens pesant , & allumerent sous lui des feuilles de palmier. Quand on vit que les yeux lui sortoient de la tête , & qu'il alloit être étouffé par la fumée , on le détacha pour le transporter dans le corps de garde , où par la menace de nouveaux tourmens , on le détermina à demander la liberté de se consulter avec les autres

prisonniers. Ensuite de cette entrevûe il offrit pour sa liberté 500 pièces de huit. Cette offre ayant été rejetée, il trouva moyen de l'augmenter jusqu'à mille, & il fut relâché.

Il ne fut pas le seul que l'on maltraita ainsi horriblement : plusieurs autres éprouverent le même sort, & quelques-uns même un plus cruel. Il y en eut que l'on pendit par les endroits du corps les plus sensibles, & que l'on laissoit dans cette terrible situation, jusqu'à ce que déchirés par leur propre pesanteur, ils tombassent à terre, mourant ainsi lentement dans les douleurs les plus aigues, à moins que quelqu'un de nous plus pitoyable que le reste, n'abregeât ce supplice en l'assommant. Quelques-uns furent crucifiés tout vifs : & le traitement le plus

doux qu'ils eurent à effuyer fut de se voir brûler les pieds à petit feu jusqu'à ce qu'on eût tiré d'eux tout ce qu'ils sçavoient sur leurs compatriotes.

Le Lecteur sera bien aise de sçavoir que Morgan n'eut point de part à ces barbaries. Quoique le préjugé soit contre lui, il est certain qu'il n'étoit pas pour lors à portée de donner de pareils ordres. J'ai vû un manuscrit écrit par un particulier qui avoit eu part à cette expédition, & qui en contient le détail jour par jour. Cette relation qui est ici entre les mains d'un des plus riches planteurs, disculpe de pareils excès le Chef de ces brigands.

Morgan, selon cette relation, ayant engagé un esclave des Espagnols à lui découvrir l'endroit où le Gouverneur de

Gibraltar & les principaux habitans s'étoient cachés avec leurs effets , marcha à la tête de 200. hommes pour les combattre. Il en détacha 250 d'un autre côté pour remonter la riviere qui se jette dans le lac , & chercher un vaisseau richement chargé , & quatre barques qu'il sçavoit y être. C'est pendant cette expédition que se passerent toutes les cruautés dont nous venons de parler.

La marche de Morgan fut inutile ; car à la premiere nouvelle qu'il approchoit , le Gouverneur se retira sur une montagne inaccessible. On jugea qu'il étoit impossible de l'y attaquer : le poste étant de trop bonne défense , & nos gens trop fatigués pour entreprendre de l'en déloger. Morgan revint donc sur ses pas , après avoir perdu beaucoup de ses

gens par la fatigue excessive de la marche, la disette ou la mauvaise qualité des alimens, & par l'intempérie de l'air.

Le succès de l'autre détachement dédommagea de cette perte. Ils s'emparèrent du vaisseau & des barques qu'ils ramenerent à Gibraltar avec les trésors qu'ils portoient.

On commençoit à être las de cruautés, de meurtres & de carnage : il y avoit longtems qu'on étoit parti de Maracaybo ; & il étoit à craindre que les ennemis n'eussent pris leurs mesures pour nous empêcher de sortir du lac. Ainsi après avoir rançonné la ville & les prisonniers, on se rembarqua : & en quatre jours de tems on arriva à la vûe de Maracaybo.

On apprit en arrivant, que trois Capitaines de vaisseaux

Espagnols étoient à l'entrée du lac avec des forces supérieures aux nôtres, & qu'ils paroissent résolus de disputer le passage. Cette nouvelle jeta la consternation dans les esprits. Cependant on détacha la barque la plus légère pour aller à la découverte. Elle revint bientôt confirmer cet avis, ajoutant que les ennemis avoient remis le Château en état de défense, occupé l'entrée du lac, & disposé par tout grand nombre de troupes, beaucoup d'artillerie & de munitions de guerre.

Ce rapport circonstancié consterna tout le monde. Il n'y avoit point d'autre passage : l'ennemi paroissoit trop supérieur pour penser à l'attaquer : ainsi la seule perspective qui restoit, étoit de tomber entre les mains d'un ennemi vindi-

catif , qui ne manqueroit pas de prendre une cruelle revanche des barbaries que l'on venoit de commettre.

Tandis que tous étoient occupés de cet horrible point de vûe , Morgan seul ne fut point abbattu. On peut dire qu'en cette extrémité son courage eut quelque chose d'héroïque. Le danger ni les difficultés ne l'épouvantèrent point , & il fit voir qu'un seul homme de cœur dans l'occasion vaut mieux que cent bras foiblement animés. Il détache un de ses prisonniers à l'Amiral des ennemis pour lui demander une somme pour le rachat de la Ville , sans quoi il la réduiroit en cendres. Ce message , comme vous pouvez bien penser , surprit les Espagnols , qui regardoient déjà les Pirates comme leurs prison-

niers. Cependant ne doutant pas qu'ils n'eussent à essuyer un terrible combat, ils crurent qu'il valoit mieux faire quelques propositions d'accommodement. L'Amiral écrivit donc à Morgan, qu'il vouloit bien lui laisser le passage libre ; mais à condition qu'il lui remettroit ses prisonniers, & tout ce qu'il avoit fait de butin à Maracaybo & à Gibraltar.

Cette proposition ne fut point acceptée par nos Pirates. C'étoit leur proposer de se rendre à discrétion. Le butin gagné avec tant de peine, avoit coûté la vie à plusieurs de leurs compagnons. Ainsi ils résolurent tous de perir plutôt que de se dessaisir lâchement de ce qu'ils avoient acheté si cher.

Pour se tirer d'un si mau-

vais pas, on eut recours au stratagême. On équipa un vaisseau en brûlot. Rien ne fut épargné pour qu'on ne pût le reconnoître pour ce qu'il étoit. On couvrit le tillac de buches mises de bout, sur lesquelles on attacha des chapeaux & des bonnets. On plaça des canons de bois dans les sabots : on déploya la bannière Angloise : on remplit le bâtiment de poix, de goudron, de souffre & de toutes sortes de matieres combustibles, & on se prépara au combat. Avant de faire aucun mouvement, Morgan fit faire serment à sa troupe qu'elle ne demanderoit point quartier, & qu'elle préféreroit la mort à aucune espèce de composition. Après ce serment on avança sur les trois vaisseaux. Le brûlot accrocha le plus grand, & le mit bientôt en

feu. Un des deux autres craignant le même danger se fit échouer, & le troisième, après une foible défense fut pris par nos aventuriers.

Après ce succès, tous d'un commun accord prennent terre, marchent au Château, & y donnent l'assaut. La défense fut si vigoureuse que malgré leur bravoure, ils furent repoussés. Ils se retirèrent; mais pour se préparer de nouveau à une nouvelle attaque. Cependant les Espagnols réfléchissant sur le danger, crurent, plutôt que de s'y exposer encore, devoir parler d'accommodement. Les Pirates se contenterent de 15000 pièces de huit; après quoi on leur laissa le passage libre. Leur butin, non compris grande quantité de choses précieuses, de marchandises & d'esclaves, fut

estimé 250000 pièces de huit. Le partage en fut fait entre eux suivant la proportion dont ils étoient d'abord convenus ; & bientôt après , ils débarquerent à la Jamaïque , où ils se dédommagerent de leurs travaux par les plaisirs & la débauche.

Ce fut alors plus que jamais que le nom de Morgan , si considérable parmi nous , devint terrible au dehors. Enflé de ses succès passés , il se promit d'exécuter bientôt de plus grandes entreprises. Il n'eut pas plutôt annoncé qu'il méditoit quelque nouveau dessein , que plusieurs milliers de braves gens s'attrouperent pour le suivre. L'embarquement se fit avec un empressement étonnant.

On fit voile à l'isle Espagnole ; & dès qu'on y fut arrivé ,  
des

des partis furent détachés de tous côtés pour trouver des vivres. Ils eurent beaucoup de difficulté à réussir : mais enfin ils en vinrent à bout , & ils se pourvurent abondamment de tout ce qui leur étoit nécessaire.

Après ces premières précautions , on marcha à l'île Sainte-Catherine, qui après une foible résistance , fut réduite & faccagée. La trahison du Gouverneur en fit acheter la conquête moins cher que l'autre fois. Morgan résolut de s'en faire une retraite ; & après l'avoir entièrement soumise , il y laissa plus de la moitié de ses forces.

Avec le reste il attaqua le fort de Chagre qui se défendit vigoureusement : & sans un accident qui survint , ce poste , selon les apparences , eût re-

Seconde  
prise de  
Sainte-Catherine.

Prise du  
Fort de  
Chagre.

sisté à tous leurs efforts. Un des nôtres ayant été blessé d'une flèche, l'arrache de sa plaie, entortille de coton sa pointe encore sanglante, la met dans son mousquet, & tire son coup vers le Fort. Le coton s'alluma par le feu de la poudre, & le hazard voulut que la flèche alla tomber sur le magasin, où elle mit le feu, & le fit sauter. Ce malheur obligea la garnison de se rendre, & fit concevoir à Morgan d'heureuses espérances de l'entreprise qu'il avoit formée sur Panama.

Marche à  
Panama.

Ce fut le 18 d'Août 1670 qu'il se mit en marche pour cet effet avec 1200 hommes. Il est incroyable combien il eut d'obstacles à surmonter. Sans compter ceux qui se rencontrent d'ordinaire dans de pareilles expéditions, ils eu-

rent encore à combattre la disette & toute sorte de miseres. Ils se virent réduits à faire leur nourriture de feuilles d'arbres.

Ces difficultés étoient un effet de la prévoyance du Gouverneur. Il n'eut pas plutôt appris le débarquement de nos aventuriers , qu'il fit ruiner tout le pays par où il falloit qu'ils passassent. Mais rien ne put les arrêter , ni les détourner de leur dessein. Ils parvinrent sur le sommet d'une haute montagne , d'où on découvroit la mer du Sud. Cette vûe leur donna une joie infinie , & ranima leur courage. Ils continuerent leur marche avec ardeur , comptant bientôt arriver dans cette ville dont la recherche leur avoit coûté jusques-là tant de pas & de fatigues. Ils n'allèrent pas

bien loin fans rencontrer un beau vallon, arrosé de plusieurs ruisseaux, & couvert de bestiaux. Pour cette fois on pût les entendre benir la Providence. Ils eurent bientôt fait une boucherie de tout ce bétail, & allumant des feux par tout, ils ne penserent qu'à assouvir leur faim. Mais leur Chef aussi prudent que courageux, ne leur accorda que peu de tems pour leur repas, dans la crainte des partis ennemis. Il fit donc continuer la marche, & détacha cinquante hommes pour tâcher de faire quelques prisonniers.

Bientôt on apperçut le plus haut clocher de Panama. On ne sçauroit exprimer quels transports de joie cette vûe causa à nos Pirates; ils en étoient tout hors d'eux-mêmes. Ce n'étoient que sauts,

que chapeaux jettés en l'air. Le bruit des tambours, le son des trompettes, tout annonçoit l'excès de leurs ravissements.

Ils marcherent vers la Ville, & comme la nuit étoit proche, ils camperent à quelque distance de la place. Un détachement Espagnol de cavalerie, & un d'infanterie se montra de différens côtés, sans ofer pourtant approcher à la portée du mousquet; & il se contenta de nous observer. En même tems le canon de la ville commença à tirer sur le camp: ce qui n'empêcha pas nos gens d'ouvrir leurs havrefacs, & de faire leur repas, résolus le lendemain de payer à leur façon cette musique dont on les regaloit.

En effet dès la pointe du jour ils enfilèrent le grand che-

min : néanmoins craignant de rencontrer quelque embuscade , ils le quitterent pour prendre à côté une route plus difficile. Ce fut une précaution qui déranger les mesures de l'ennemi , & l'obligea de quitter ses batteries & ses postes pour venir à leur rencontre. Le Gouverneur se présenta à la tête de deux corps de cavalerie & de quatre régimens d'infanterie. On sçut depuis par les prisonniers , qu'il y avoit 400 chevaux, 3000 fantassins & 200. Indiens ou Nègres , qui chassoient devant eux 2000 bœufs sauvages.

La vûe d'une troupe d'ennemis aussi nombreuse intimida d'abord les Anglois : mais bientôt réfléchissant qu'il n'y avoit plus à choisir que la mort ou la victoire , ils s'encouragerent les uns les autres , & ré-

solurent de faire les derniers efforts pour sortir victorieux du combat.

Ce fut la cavalerie Espagnole qui le commença. On lui opposa 200 hommes qui la reçurent à coups de fusil. L'action s'anima & devint générale. On perdit bien du monde de part & d'autre : mais quoique l'on nous attaquât vivement, & qu'on essayât de tous côtés de nous rompre, on ne put en venir à bout, & la furie avec laquelle nous combattions, commençoit déjà à ébranler l'ennemi, lorsque se sentant trop pressé il tenta de nous enfoncer en nous faisant pour ainsi dire prendre en queue par les bœufs sauvages qu'il avoit amenés avec lui. Mais ces animaux effrayés du bruit de la mousqueterie, s'enfuirent sans nous approcher. Enfin après

Combat.

un combat de plus de deux heures , les Espagnols furent rompus en plusieurs endroits & se mirent à fuir en grand désordre. Beaucoup d'entre eux périrent dans cette déroute : mais le carnage ne fut pas si grand qu'il l'auroit été , si nous avions été en état de les poursuivre. Pour les prisonniers , on ne leur fit point de quartier : tout fut passé au fil de l'épée. Un d'eux nous mit au fait de l'état de la place. Nous scûmes par lui qu'on y avoit fait des retranchemens ; qu'on y avoit élevé des batteries garnies de beaucoup d'artillerie , & qu'à l'entrée de la Ville du côté du grand chemin , étoit un Fort garni de 80 pièces de canon.

Sur ce rapport Morgan donna l'ordre de prendre un autre chemin , résolu de poursuivre

sa victoire sans perdre de tems , afin de ne pas donner aux Espagnols celui de se reconnoître. Par la revûe qu'il fit de ses forces , il trouva qu'il lui coûtoit 200 de ses gens , & l'on jugea que les ennemis avoient laissé 600 morts sur le champ de bataille , sans compter les blessés qu'il fit achever dans l'instant. Malgré cette perte il conduisit son monde à l'assaut. Il eut à essuyer un feu terrible ; les canons étoient chargés à cartouche , & donnant à plein dans sa troupe , y faisoient à chaque décharge un grand carnage. Malgré le péril , elle n'en marchoit pas avec moins d'intrépidité , & gagnoit à chaque instant du terrain. On combattit de part & d'autre avec une égale vigueur pendant trois heures entieres. A la fin la valeur Angloise l'emporta : nous

nous rendîmes maîtres de la place, & fîmes une horrible boucherie de ses habitans.

Les magasins se trouverent remplis de toutes sortes de marchandises & de provisions. C'étoit ce qu'il nous falloit : mais Morgan soupçonant que les vins pourroient être empoisonnés, fit d'expresses défenses d'en goûter. S'il se trompoit dans sa conjecture, du moins cette précaution étoit très-prudente & très-sage : car il sentoit bien que les gens à demi morts de faim & de soif, se mettroient peut-être hors d'état de pouvoir se défendre, si les Espagnols reprenoient courage. La crainte d'être empoisonnés étoit le seul moyen de les contenir. Non content de cette précaution il posta par tout des corps de gardes & des sentinelles.

A peine avoit-il fini de prendre les mesures nécessaires pour sa sûreté , qu'on vit toute la Ville en flamme. Les Maisons, la plûpart de bois de Cédre furent consumées ; & cette Ville si florissante , qui surpassoit toutes celles des Indes par la magnificence , la richesse & le nombre de ses Bâtimens , fut en un jour réduite en cendres : 7000 maisons furent brulées. On eut beau faire pour tâcher d'éteindre le feu , il ne fut pas possible de sauver une seule cabanne.

On a imputé à Morgan cette barbare exécution ; mais il a toujours nié qu'il y eût eû part , & il a répandu un écrit dans le Public pour se justifier à ce sujet. Cette piece est encore entre les mains de beaucoup d'habitans de cette Isle. Il n'est pas hors de vraisemblance que

cet incendie fut l'ouvrage de quelqu'un des Prisonniers : car de notre côté , peut-on imaginer que des gens que guidoit l'espoir du gain , & que le desir du butin précipitoit dans les plus grands dangers , ayent de propos délibéré ruiné eux-mêmes toutes leurs espérances , & détruit par leurs propres mains ce qu'ils venoient d'acquérir avec tant de fatigues & au prix de tant de sang ? Et n'est-il pas très-croyable que les Espagnols naturellement jaloux & vindicatifs , aimerent mieux voir leurs biens consumés dans les flammes , que dans les mains des Corsaires dont ils avoient au moins la consolation de tromper l'attente & l'avidité ?

Dès que le feu fut éteint , les Pirates se mirent à chercher dans les ruines. Ils y trouverent une grande quantité d'or &

d'argent, sur tout dans les puits & dans les citernes où ils firent une récolte de plusieurs millions.

Ils resterent dans cette Ville près de trois mois faisant tous les jours beaucoup de prisonniers dont ils tiroient de grosses rançons. Ne bornant pas encore là leur activité, ils envoyerent deux Vaisseaux à la découverte dans la Mer du Sud; mais cette tentative fut infructueuse. Un Vaisseau Espagnol richement chargé passa près d'eux sans essuyer une seule bordée, & plusieurs autres prises leur échapperent de même. En revanche, le détachement qu'on avoit laissé à Chagre, prit plusieurs Bâtimens, dont quelques-uns étoient de grande valeur.

Enfin Morgan voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire à Panama, se disposa au départ. On

fit des ballots de ce qu'il y avoit de plus précieux ; on se mit en route , & bientôt on fut arrivé à Chagre. On fit alors le partage du butin. Il y a quelque apparence qu'il s'en réserva une part trop forte , puisque chaque particulier n'eut pour la sienne que 200 pieces de huit. Ce qui semble peu de chose , quand on considere qu'il avoit ramené 175 Mules chargées d'or, d'argent & autres richesses. Cela donna lieu à une mutinerie , & Morgan pour se tirer d'affaire , fut forcé de se dérober avec trois ou quatre Vaisseaux , où étoient ceux de la troupe à qui il crut pouvoir se confier , & il revint à la Jamaïque avec 400 mille pieces de huit en especes.

Après tant de succès répétés , il essuya des revers , non par la valeur de ses ennemis , mais plutôt par la trahison de quel-

ques-uns de ses Compatriotes, Pensionnaires de l'Espagne. Comme il n'entreprendoit rien qu'en vertu de Commissions du Gouverneur de notre Isle, dès qu'elles étoient révoquées, il se tenoit en repos & suspendoit ses projets. Cependant plusieurs Mémoires furent présentés par la Cour d'Espagne à celle d'Angleterre contre notre Gouverneur qu'on accusoit de soutenir les Pirates. Ces remontrances eurent leur effet. On voulut examiner juridiquement les courses de notre Corsaire : son argent pour cette fois le tira d'affaire. Mais dégouté par cette aventure, il employa ce qui lui restoit de biens à acquérir une Plantation qu'il faisoit valoir, & où il vivoit. Ses manières dès-lors n'eurent plus rien de la rudesse du Pirate, & il remplit les devoirs de la Socié-

La Cour  
d'Espagne  
se plaint à  
celle d'An-  
gleterre.

Morgan  
se tire d'af-  
faire avec  
de l'argent.

té avec toute la bienséance possible. Sa bonne conduite lui acquit l'estime & l'amitié des principaux de l'Isle, qui le firent entrer dans le Conseil. Le Roi le créa Chevalier, & dans la suite il fut fait Lieutenant du Gouverneur de la Jamaïque : poste qu'il a rempli à la satisfaction de tout le monde.

Morgan  
attaqué de  
nouveau &  
conduit en  
Angleterre.

Quelques années après, on l'attaqua encore sur ses courses & ses expéditions maritimes. Il eut beau représenter qu'il n'avoit agi que sur des Commissions du Gouverneur & du Conseil, & qu'il en avoit reçu des remerciemens publics, pour ses heureux succès : il n'en fut pas moins transporté en Angleterre sur une Lettre du Secrétaire d'Etat. On ne lui imputa aucun crime, & néanmoins il fut mis en prison, sans pouvoir parvenir à être entendu pour sa

justification. Ce traitement & le chagrin dérangerent sa santé, dont la vigueur s'étoit soutenue jusques là, malgré les veilles, la disette, & les autres fatigues inséparables de son metier de Corsaire. Abattu par cette persécution & par les procedés tyranniques du parti formé contre lui dans le Conseil d'Etat, il tomba dans une maladie de langueur dont il mourut. Telle fut la fin du fameux Morgan, la terreur des Espagnols, de ce courage intrépide qui exécuta dans leurs Mers des entreprises supérieures à toutes celles qui ont jamais signalé la valeur de notre Nation.

Il meurt  
en prison.

Ce court détail de tant d'actions de bravour & d'intrépidité doit vous donner une haute idée de Morgan, & vous convaincre que le courage, la bravoure, la grandeur d'ame &

même l'héroïsme font quelquefois indépendans de la naissance & de l'éducation. La médiocrité des parens de Morgan, la bassesse de son origine ne purent altérer son ardeur pour la gloire. Né d'un simple Fermier, il ne tarda pas à faire voir quelle différence il y a entre un Citoyen dont le courage & la hardiesse sont animés par la liberté du Gouvernement, & celui dont les talens naturels sont, pour ainsi dire, abatardis par l'esclavage du Despotisme.

Morgan eut successivement commission de deux différens Gouverneurs pour aller en course ; & si leurs successeurs avoient marqué le même discernement dans le choix des Armateurs, nous n'entendrions plus parler des déprédations des Espagnols. Ils n'osoient alors hasarder de nous faire insulte :

la vûe feule de notre Pavillon fuffifoit pour répandre la terreur dans leurs Flottes. Aujourd'hui nos braves Matelots enchaînés travaillent à leurs mines. Nos marchandises faifies font dans leurs mains. Nous fçavons nous plaindre, & nous en reftons là.

Avant de finir ma Lettre, il n'est pas hors de propos d'observer, que l'amour du gain peut devenir un puiffant aiguillon pour les plus grandes actions, qui au lieu d'être produites par une grandeur d'ame qui naît avec nous, doivent fort fouvent leur origine à la plus baffe, à la plus honteufe des paffions; en un mot à l'avarice. J'ajouterais que l'amour de foi-même, le defir de fon bien être font également des héros & des lâches. C'est là le principe de ces actions éclatantes qui enle-

vent l'estime & l'admiration du plus grand nombre. Le desir de la premiere dignité, du souverain pouvoir, excita Cesar à la ruine de sa Patrie. Les mêmes motifs déterminèrent Cromwel à usurper l'autorité Royale. Et je ne crains pas de dire que le desir de s'élever au-dessus de la bassesse de sa naissance, poussa aussi Morgan à chercher au milieu des périls & dans un monde nouveau, la gloire & les richesses.

Ne vous imaginez pas, après les éloges donnés à Morgan, que je regarde le vice comme l'origine & la source de la vertu. J'abhorre un pareil principe, & j'en déteste les conséquences. Ces meurtriers du genre humain, qui par des vûes personnelles, sacrifient à leur ambition leurs freres innocens, qui massacrent des milliers

d'hommes pour se faire un nom, puisse une infamie, une flétrissure éternelle deshonorer leurs actions aux yeux de tout homme sensé & qui réfléchit.

Pour vous donner un abrégé de vies aussi remarquables, j'ai été forcé d'interrompre l'ordre de ma narration ; car Morgan s'est distingué, non-seulement sous le gouvernement de Thomas Moddiford, mais encore sous celui de Thomas Lynch.

Je suis, Monsieur, &c.

*Fin de la première Partie.*

